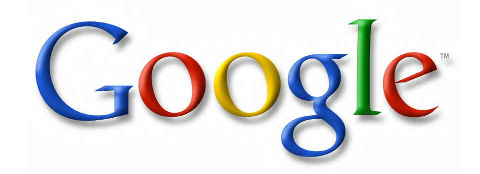






LA DERNIÈRE FÉE

OU

LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE;

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN.

TOME PREMIER

A PARIS,

Chez
J. N. BARBA, au Palais-Royal;
G. C. HUBERT, Galeries de bois, n° 222;
MONDOR, boulevard du Temple, n° 45;
A. BOBÉE, rue de la Tabletterie, n° 9;

Et chez tous les marchands de Nouveautés.

1823.

LA DERNIÈRE FÉE

OU

LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE.

Ouvrages du même Auteur, 20 vol. in-12.

L'Héritière de Birague, 4 vol. in-12,	10 fr.
Jean Louis ou la Fille trouvée, 4 v. in-12,	10
Clotilde de Lusignan, 4 v. in-12,	10
Le Vicaire des Ardennes (1), 4 v.	»
Le Centenaire ou les deux Béringheld, 4 v. in-12,	10

Pour paraître incessamment,

Wann-Chlore ou la Prédestination, 4 v. in-12.

(1) Cet ouvrage ayant été saisi, il ne s'en trouve plus d'exemplaires dans le commerce.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOBÉE,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

Balzac, Honoré de

LA DERNIÈRE FÉE

OU

LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE;

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN.

TOME I.

A PARIS,

Chez
- J. N. BARBA, Libraire, au Palais-Royal;
- G. C. HUBERT, Libraire, Galeries de bois, n° 222;
- B. MONDOR, Libraire, boulevard du Temple, n° 45;
- A. BOBÉE, Imprimeur, rue de la Tabletterie, n° 9;

Et chez tous les marchands de Nouveautés.

1823.

LA DERNIÈRE FÉE

OU

LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Chimiste.

Il était une fois un chimiste et sa femme qui faisaient bon ménage ensemble : le mari aimait les creusets, la femme chérissait les cornues, d'où il s'ensuivit qu'ils eurent la vie la plus agréable possible. Le chimiste toujours occupé, ses lunettes sur le nez, regardait bouillir ses vases et soufflait quelquefois le feu avec un soufflet

tout usé : il ne disait mot, et sa femme, assise dans le laboratoire, ne se plaignait ni de la fumée, ni du charbon, ni de l'odeur ; elle ne parlait pas plus que son mari, car son seul langage était l'aimable sourire qu'elle faisait errer sur ses lèvres naives, lorsque, fatigué de ses travaux, il s'avisait de jeter un regard sur sa femme chérie. Elle était belle femme, et lui bel homme ; mais comme ils restaient toute la journée dans leur laboratoire, qu'ils ne se regardaient pas souvent et qu'ils s'adoraient, ils ne pensaient guères à leur toilette, et l'on ne se serait pas aperçu de leur beauté, au premier abord.

Le laboratoire où ils demeuraient

ressemblait assez à une cave : les parois des murs auraient pu rendre trente quintaux de noir de fumée, si l'on avait voulu les nettoyer. Les vitres des fenêtres, presqu'ogives et à petits carreaux retenus par des plombs, avaient conquis un *veto* sur le jour qu'elles ne laissaient presque plus passer, tant elles étaient empreintes de poussière; mais au-dehors une vigne joyeuse badinait élégamment. Le carreau humide et toujours sale offrait de singuliers aspects : çà et là l'on apercevait un rond ou un carré net comme une pièce qui sort de la Monnaie, parce qu'un objet de physique y était resté pendant quelque temps; on lisait enfin par les sillons de pous-

sière que le balai avait imprimés, combien de fois une main généreuse eut envie de ranger le chaos. On prétend que les araignées vécurent si longtemps en paix, qu'elles se rassemblèrent un jour pour faire une constitution, mais qu'elles s'arrêtèrent à l'article qui devait consacrer la liberté individuelle des mouches: souvent on entendait la voix d'un cricri qui se réjouissait de n'être pas troublé dans son asile par quelque mandat d'amener; et plus d'une souris trottait tranquillement dans ce séjour de l'innocence, de la paix et de la chimie, sans craindre les coups de sabre ou les trébuchets provocateurs.

Au milieu de cet amas de tables,

de bouteilles et d'instrumens, le chimiste, les cheveux couverts des débris blanchâtres de son charbon, penchait son visage sur une cornue, et le feu jetait son reflet rougeâtre sur tout ce qui l'entourait en venant mourir sur la femme du chimiste, qui, tour à tour, travaillait et regardait cet intérieur d'un air satisfait.... La voûte noire, l'absence du soleil qui ne se montrait que par l'espace que la porte laissait entr'elle et le carreau, l'attirail chimique, un mari chimiste, tout ceci ne plairait pas à tout le monde; mais puisque le chimiste et sa femme se trouvaient heureux, personne ne doit les censurer, car on donnerait à penser que le bonheur tient à un coup de

balai, à la mort d'un cricri, à une toile d'araignée, ou à la queue d'une pauvre souris : le bonheur tient à bien autre chose.

Un matin de printemps, on avait ouvert une fenêtre : l'air pur circulait, et le soleil, envoyant dans le laboratoire un de ses plus beaux rayons, traçait une ligne brillante où volaient une multitude de petits atomes de poussière qui semblaient courir les uns après les autres comme les essaims de mouches au-dessus des ruisseaux, le soir d'un bel été. Le cricri qui avait crié comme un chantre à l'enterrement d'un seigneur de village, rencontra une cricrite et se tut : la souris s'en alla dans son trou avec un rat, et

la douce influence de l'air pénétrant le chimiste, il regarda sa femme. Elle était assise sur un fauteuil vermoulu, et s'amusait à contempler pour la millième fois les estampes du *Cabinet des fées* : son ingénuité était peinte sur sa figure, ses cheveux d'or pâle arrangés à la vierge, ajoutaient un rayon d'innocence à ses yeux bleus sans malice. Elle devina que son mari la regardait, quitta son livre pour voir son époux, et le chimiste réfléchit, au milieu de ce silence, que la jeune fille qu'il avait prise seulement pour récréer ses yeux pendant ses longs travaux, pouvait devenir tout autre chose qu'un point de vue. Il lui en coûta bien des fioles pour le savoir, il cassa plus

d'une bouteille et la paix du labor
toire fut troublée une seule fois dep
cinq ans : le chimiste répandit j
sais combien d'ingrédiens, et so
s'éteignit. La femme du chim
semblable à Psyché qui reçoit l
mier baiser de l'amour, ne di
mais quelques mois après ell
fort, qu'on l'entendit d'un q
lieue, et que la terreur régn
village voisin (on saura po
enfin tranchons le mot, ces
motivés par la venue au n
enfant beau comme le jou

Alors le laboratoire fu
témoin de scènes plus ch
voûte noire retentit des c
et le chimiste n'y trou

dire. Caliban, quittant la bêche, accourait regarder par la fenêtre, tâchait de faire sourire sa grosse figure horrible et de prendre une jolie voix pour parler à l'enfant. Enfin la femme du chimiste, toujours assise sur son fauteuil vermoulu, faisait sauter sur ses genoux maternels le marmot qu'elle couvrait de baisers aussitôt qu'il souriait. Elle excitait son rire et s'il cassait une fiole, le chimiste riait en se disant qu'il avait déjà été cause de la perte de plus d'une fiole. La chimiste, cette femme que le chimiste avait épousée pour sa naïveté et le peu d'étendue de ses connaissances, déployait toute son ame sur son enfant, devenait spirituelle pour tout ce qui le

concernait: elle vivait du souffle de ce petit être qui jouait sur son sein, après en avoir extrait un lait pur comme l'ame de sa mère, et le bienheureux chimiste s'apercevait que la nature avait des creusets plus beaux que les siens, et une méthode de combiner les mixtes bien supérieure à la sienne.

Ce chimiste était un des esprits les plus étonnans et les plus originaux que le feu du soleil ait jamais échauffés. Si les idées dépendent de la forme intérieure du cerveau, le sien devait avoir l'aspect bizarre de ces produits chimiques que les apothicaires exposent à la curiosité des passans, et qui présentent de si brillantes cristallisa-

tions. Depuis son jeune âge, il n'avait vécu que pour les arts et rien fait que d'étudier les sciences naturelles avec ardeur: aussi il avait un savoir si profond et si solide sur la nature humaine que, d'abord, il eut, comme on vient de le voir, un enfant; mais qu'ensuite, il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que, par la seule inspection de l'œil, il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie, et guérissait *subitò* et sans douleur. Cette perfection de science ne regardait pas que le corps; elle s'appliquait à l'ame, et il connaissait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus, avec une telle supé-

riorité que, d'abord, il avait atteint lui et sa femme la perfection du bonheur et que leur hymen était pur comme le ciel de l'Afrique; mais qu'ensuite il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux, et cela, après l'avoir examiné pendant un instant: et pour peu qu'il tatât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que, dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire.

Ce qui prouve son extrême sagesse et la sublimité de son esprit, c'est qu'ayant atteint le faîte de la science humaine, il vivait dans son laboratoire, entre un cricri, une souris, Caliban, quelques araignées, sa femme

et son enfant. Certes, le chimiste aurait pu aller à Paris où il aurait amassé un faisceau de gloire aussi gros qu'il y en aurait eu pour cent mille hommes; mais il avait réfléchi et vu :

Que, s'il guérissait tout le monde, tout le monde viendrait à lui, qu'il n'y aurait plus eu de malades, partant plus de médecins, et qu'alors les médecins l'auraient invité à passer dans le troisième hémisphère ;

Que devinant tous les intérêts, il aurait accommodé tous les procès et que les avoués imitant les médecins, sa science lui ferait encore courir le danger de tomber dans les mains des procureurs (car il tranchait la question) plus cruels que les médecins ;

Que si le gouvernement apprenait qu'il pouvait faire du diamant, on l'aurait enfermé comme l'âne de Peau-d'âne pour lui faire toujours faire du diamant, ou qu'on lui crèverait peut-être les yeux ou quelqu'autre chose pour qu'il n'en fit pas, et dans ce cas il trouvait les gouvernemens plus cruels que les médecins et les procureurs;

Qu'enfin la perfectibilité de la raison humaine devenait la ruine de la société qui ne subsiste que par les folies, les maladies, les niaiseries, les passions, les démangeaisons et les contributions de chacun. Alors il avait eu l'incroyable raison de comparer la gloire qu'il aurait acquise, à la fumée

de son fourneau;les richesses,au charbon qui noircit les mains et dont la vapeur finit par tuer; et saisissant le dieu du bonheur par les oreilles, il tâchait de ne jamais le lâcher, en ne sortant jamais de sa chaumière.

Ce fut ainsi qu'il simplifia son existence: pour se donner une occupation, il chercha à découvrir de nouveaux secrets, prit une femme jolie qui ne faisait rien, ne savait rien, et ne parlait presque pas, un domestique idiot, et il décréta que pour eux tous,la nature commencerait à la porte de la cabane et finirait au mur du jardin; le soir, ils sortaient se promener sous une allée couverte, admiraient l'air pur du ciel: le chi-

miste complimentait Caliban sur la tenue du jardin, et il comparait la lueur mystérieuse des étoiles à la lueur amoureuse des yeux de sa femme. Elle souriait en pensant qu'elle était belle comme une étoile, et elle adorait son mari : Caliban admirait qu'on eût tant d'esprit, et ils rentraient dans leur chaumière, heureux, contens, riant des hommes, que le chimiste leur montrait se démenant pour attraper des bulles de savon qui leur crevaient dans les mains; et ces trois êtres cheminaient dans la vie, se portant aussi bien que des chênes qui croissent, voyant une rose dans chacun de leurs sourires, un bouquet dans chaque pensée, une perle dans chaque pa-

role, n'ayant pas le temps de désirer parce qu'ils travaillaient tout le jour, et dormaient toute la nuit. Heureux, mille fois heureux !...

Là-dessus, le chimiste frappant dans ses mains, et déposant un baiser sur les lèvres de sa femme, qui croyait que tous les hommes étaient chimistes, s'applaudissait de son parti et disait qu'il avait résolu le plus grand problême, celui d'une vie heureuse.

Partant de là, il remuait de plus en plus ses creusets, cherchait avec une ardeur sans pareille à dérober un secret de plus à la nature, et tâchait d'expliquer à sa femme ce qu'il faisait : elle n'y comprenait rien, mais elle écoutait avec attention comme si

elle eût compris quelque chose, car elle donnait toutes les sciences pour un sourire de son petit Abel, et une parole de son mari pour toutes les couronnes ducales de l'Europe.

Ces trois êtres n'avaient plus aucune communication avec le reste de la création, et il s'agit de le prouver: pour cela, il faut remonter dans leur vie passée, et expliquer par quels moyens ils vivaient dans une retraite aussi profonde.

Au bout de leur chaumière, fleurissait un jardin qui semblait être fait exprès pour eux : les légumes prenaient plaisir à y venir, la treille pliait sous le raisin, et une source pure et limpide arrosait ce petit coin

de terre promise. Le chimiste et sa femme, à laquelle il avait prouvé (car elle croyait tout ce que disait son mari; s'il avait prétendu qu'il faisait jour au milieu d'une nuit d'hiver, elle aurait répondu qu'elle voyait le soleil): il lui avait donc prouvé qu'en ne mangeant que des légumes, les passions étaient moins ardentes, l'esprit plus vif, alors ils vivaient du produit de ce terrain, où deux poules trouvaient leur nourriture, et une vache son herbe fraîche. Caliban, le domestique de ce fortuné ménage, faisait la vendange et la moisson, moudait le blé au moyen d'une machine inventée par le chimiste, et il ne connaissait d'autre existence que de se lever au jour, cul-

tiver le jardin, manger sobrement, apprêter le repas du chimiste, filer en hiver, faire de la toile et se recoucher : du reste, il avait supprimé l'usage de la *pensée* comme une chose trop fatiguante, et le *nec plus ultrà* de son emploi était d'aller payer chez le percepteur de la commune les dix-sept francs d'impositions que devait le chimiste pour ses deux arpens, sa femme, ses poules, son cricri, sa souris, ses araignées, Caliban, la vache, le marmot, le rat, et un pauvre caniche noir qui était l'ami de toute la maison. Ainsi le gouvernement français assemblait les deux chambres, avait des armées de conscrits avec leurs fusils et leurs habits, capitaine,

colonel, chef d'état-major, aumônier surtout, le tout pour donner l'assistance et la protection de ses sept immenses ministères et de sa colossale administration à quatorze choses, pour une modique somme de dix-sept francs! en vérité, comment peut-on se plaindre de la pesanteur des impôts!...

La chaumière dans laquelle vivaient... Que vois-je? vingt-cinq pages, grand Dieu! les temps sont si durs que jamais on ne pourrait lire un chapitre plus long.

CHAPITRE II.

Opinions du Chimiste.

La chaumière dans laquelle vivaient (c'est la suite de la preuve de leur isolement) dans laquelle vivaient ces quatre êtres tous faits les uns pour les autres, mérite une exacte description, car l'on ne saurait trop mettre de vérité dans un conte de fée : c'est bien le moins, si la base en est fausse, que les détails en soient vrais. Or, l'on apprendra que cette chaumière de bonheur était située à vingt lieues de Paris, dans un de ces vallons où la

nature semble s'être retirée avec tous ses trésors : c'étaient les situations les plus pittoresques, les arbres les plus élégans, les prairies les plus riantes, la fraîcheur des ruisseaux limpides, une vigne pendante, un moulin et sa cascade sonore, et, au milieu du paysage, plus d'une jeune fille chantant sans cadencer le son de sa voix pure : alors, le retour des mêmes sons qui se mariaient aux accens de la flûte pastorale du gardien des troupeaux, ajoutaient aux délices de la nature, le charme de la mélancolie, qui ne vient jamais que de l'homme : enfin, c'était une vallée si riante, si écartée, si loin de toutes les cités, que tous les ministres disgraciés eussent voulu vivre

là pendant les premiers momens de leur chute. Le ministère actuel en trouvera l'adresse à la fin du Conte.

Comme le chimiste n'offrait aux voleurs que des livres de science, du charbon, des cornues, des petites bouteilles et de l'encre, il avait pu, sans danger, habiter une chaumière assise sur le penchant d'une jolie colline, d'où l'on apercevait cette vue enchanteresse, et qui était loin du village voisin: le chimiste laissait toujours sa porte ouverte, et ce dernier trait allait admirablement bien avec la simplicité de leurs mœurs. La chaumine était posée de manière que la cheminée se trouvait de niveau avec le plateau de la colline, au-dessus de laquelle com-

mençait une immense forêt, d'où le chimiste tirait son charbon et les précieux ingrédiens dont il avait besoin.

Ici, il devient urgent de placer une observation qui réconfortera l'assertion qu'il faut prouver. Ceux qui ont un peu voyagé, savent qu'il y a en France des endroits reculés, des petits villages enfoncés dans les terres, loin des routes, où l'on vit dans une profonde ignorance des choses de ce monde, où l'on n'apprend les révolutions du monde politique que par le changement des armes qui se trouvent gravées en tête de l'avis du percepteur, ou sur l'enseigne du débitant de poudre et de tabac, enseigne qui, par

parenthèse, contient l'histoire des vingt dernières années, écrite en six couches de différentes couleurs : des villages enfin, où ceux qui ne paient pas de contributions et ne prennent pas de tabac, vivent et meurent sans connaître quel est le mortel qui gouverne ; où jamais l'on ne saura qu'il existe une *huile de Macassar*, un *lord Byron*, du *gaz hydrogène*, des marabous, des duchesses et des porteurs d'eau. C'est un grand malheur pour les souverains, les poètes, les entrepreneurs du gaz, et surtout pour les duchesses ; mais enfin c'est la vérité, et cette observation lumineuse n'a pas d'autre but que de prévenir que le village, à un quart de lieue duquel se

trouvait l'habitation du chimiste, était un de ces heureux villages-là.

Ce n'est rien encore!.... L'habitation du chimiste était entourée d'un autre cordon sanitaire d'ignorance, d'autant plus impossible à franchir, qu'il avait été tressé par la superstition et le bedeau du village. Pour bien en sentir la force, il faut se reporter à l'époque de l'arrivée du chimiste dans cette contrée.

Il faisait nuit, nuit obscure, car la lune roulait silencieusement entre de gros nuages noirs au milieu et jaunâtres sur les bords : c'était un samedi, jour de sabbat, et le dernier samedi du mois de décembre, époque de l'assemblée générale des sorcières.

Caliban, porteur d'une figure horrible, qui le fit prendre pour un diablotin extrait de la grande chaudière n° 1, que l'on remue avec une écumoire toute rouge, Caliban conduisait par la bride un mauvais cheval efflanqué qui avait l'air de celui de l'Apocalypse, celui dont on compte les os, et qui porte la Mort: ce cheval traînait une charrette à claire-voie qui laissait apercevoir un monde de matras, de cornues, d'instrumens de physique, de quarts de cercles, de cercles tout entiers, de fioles, de lunettes, de fourneaux, etc.; et du sein de cette cargaison chimique, s'élevait le chimiste en personne, la tête couverte d'un bonnet de poil d'ours, por-

tant des besicles, et retenant de ses deux mains, ses livres et ses ingrédiens. Le vent d'hiver sifflait, et plus d'une branche d'arbre tombait sur les toits de chaume, en produisant un bruit de fantôme qui faisait resserrer le cercle de ceux qui veillaient au coin d'un feu sombre, en écoutant les contes d'une vieille, dont le visage ressemblait aux pommes de reinette que l'on mange à la Pentecôte. La terre, étant couverte de neige, ne permit pas d'entendre les pas du cheval et de Caliban, ni le bruit de la charrette infernale, de manière que l'on crut, en voyant passer cet épouvantable cortége, à travers de mauvaises vitres pleines de défauts, qu'il dansait dans les airs. La cloche qui

sonnait en ce moment pour un mort, les contes effroyables des grands-mères, la peur, les juremens de Caliban, les sifflemens de la tempête, la lueur sanglante de la lune, qui donnait à ce spectacle l'air du convoi du diable, tout contribua à semer l'épouvante de telle sorte, que celui qui vendit, même avec peine, la chaumière et l'enclos au chimiste, passa les écus au vinaigre et crut que le bonnet de la liberté était la griffe du diable : il ne put même les faire prendre qu'à la ville voisine, où il alla pour la première fois de sa vie.

Tout cela n'aurait eu aucune suite, si, quelque temps après, on avait vu le chimiste se promener comme une

personne naturelle, venir au marché, boire au cabaret, et fumer une pipe; mais non, rien de tout cela n'arriva.

Alors on se hasarda (car la curiosité est la même partout) à examiner ce qui se passait chez l'envoyé du diable. L'on ne vit rien sortir de chez lui, tout y paraissait mort: seulement, une abondante et noire fumée bouillonnait au-dessus de l'énorme cheminée de sa chaumière, d'où l'on conclut que Satan avait établi là un soupirail de l'enfer; d'autant plus, que le chimiste venait d'élargir sa cheminée, de manière qu'un cavalier avec sa lance, sa banderolle, son cheval, sa carabine et ses deux moustaches retroussées, y aurait passé sans que

la cocarde de son shakos en eût été endommagée. Certes, en voyant une telle cheminée toujours occupée à vomir de la fumée, le paysan le plus impassible devait en conclure des choses sinistres : d'autres se seraient peut-être étonnés de ce qu'elle n'eût pas fumé; mais au village, et surtout dans un village ignorant, on procède autrement que partout ailleurs.

Ce qui mit le comble à la terreur, et acheva de construire un rempart impénétrable entre la chaumière et le village, ce fut le récit du bedeau. Ce dernier, fort de la puissance sacerdotale à laquelle il tenait comme un clerc d'huissier tient à la Justice, se hasarda un soir, à passer devant l'habitation,

d'autant plus que le curé avait désiré savoir si le chimiste pourrait, nonobstant la diablerie, rendre le pain bénit. Le bedeau, homme important dans le village (car il savait calculer, et lisait tout couramment), le bedeau, qui faisait l'esprit fort, aperçut l'effroyable Caliban assis sur une grosse pierre couverte de mousse; il jouait avec son cher caniche noir, qui confondait sa tête spirituelle et intelligente avec celle du domestique au nez retroussé, et aux grosses lèvres qui laissaient voir des dents larges comme des palettes. Le chimiste avait le visage noir comme un four: il était habillé grotesquement, comme tous les savans occupés; il caressait sa

longue barbe noire avec des mains effilées comme celles d'un accoucheur; et madame la chimiste, appuyant sa jolie tête brillante d'amour sur l'épaule de son mari, mêlait l'or de ses blonds cheveux aux boucles abondantes de la chevelure de jais du chimiste: ses mains blanches et délicates, en caressant la barbe de son époux, indiquaient qu'elle voulait l'empêcher de méditer, et qu'elle souhaitait un doux regard de tendresse. Le soleil du couchant répandait sur ce groupe une teinte rougeâtre, qui fit croire au bedeau que la chaumière était le porche de l'enfer. Ce que l'on raconte de la tentation de saint Antoine lui revint dans l'esprit, et Caliban lui

parut un grand singe, assis sur une grosse tortue; son chien fut un démon cornu; une pierre couverte de mousse verte, le gros crapaud qui sautait dans le pot à l'eau du saint; la belle chimiste fut la jolie diablesse, aux mains d'amour, au visage céleste et aux yeux de courtisane, qui veut payer son terme; enfin, le chimiste lui sembla le diable en chef entouré de serpens, et la bêche de Caliban devint sa fourche. Mais ce qui causa le désordre des sens du bedeau, c'est que, quand il arriva, le cricri, la poule, la vache et le chien crièrent; que le chimiste et sa femme riaient aux éclats, et que Caliban jurait, parce que le chien lui avait mordu l'oreille. Le bedeau eut

une peur effroyable, et il s'enfuit en croyant avoir mille pancrées de diables à ses trousses: il raconta partout qu'il avait couru les plus grands dangers, et que ce serait folie que d'aller sur la colline où demeurait le chimiste, ou plutôt le diable.

Dans les temps de superstition où l'on brûlait les jeunes filles qui avaient le cauchemar, en prétendant qu'elles étaient la proie d'un *incube*, on a vu des choses moins étonnantes que ne l'était le récit du bedeau. Le village ignorant crut le rapport de ce personnage, et l'on ne regarda plus la chaumière qu'avec un effroi mêlé de curiosité: ainsi donc, une double barrière d'ignorance et de crainte, ser-

vait d'enceinte à ce village et à cette chaumière bienheureuse qui se trouvait, comme on l'a vu plus haut, séparée du reste de la création.

Revenons donc au chimiste et à sa douce et ignorante femme, à Caliban l'idiot et au petit Abel, au cricri, à la souris, etc.

Lorsqu'Abel grandit, il joua avec le chien, fourra souvent ses doigts mignons dans le trou du cricri, et tourmenta la souris; mais toutes ces bonnes bêtes ne s'en fâchèrent pas, d'autant plus qu'Abel, ayant pris un jour le cricri, sa mère lui fit comprendre qu'il ne fallait pas le blesser... Ah! elle en savait assez, la pauvre mère, quand elle lui expliqua ce qu'elle

souffrirait si on blessait Abel: aussi le cher enfant dit, avec cette tendre voix de l'enfance, « *va, petit cricri!....* » et il le regarda marcher, en souriant du doux sourire d'un ange. A ce tableau, qu'on trouvera peut-être trop naïf, le chimiste quitta ses fourneaux, laissa s'évaporer un des plus beaux fluides qu'on ait jamais découverts; et, s'asseyant sur une escabelle, il joua avec son enfant, comme s'il eût été enfant lui-même; et Caliban, appuyant tout son corps sur sa bêche, désira une femme!....

Abel ne fut contenu dans aucun lange, ses membres délicats se développèrent en liberté, il se roulait dans le laboratoire en faisant frémir sa mère,

à chaque fois qu'il heurtait des bouteilles et des poisons et des acides; mais Abel la rassurait en criant de sa voix douce : « je prends garde, ma « petite mère !.... » et il confondait les milliers de boucles de ses beaux cheveux noirs avec les toiles d'araignées, il se barbouillait le visage de charbon, il grimpait sur les fourneaux, voulait goûter à tout, toucher tout, riait, folâtrait sans chagrin, sans contrainte, et la nature souriait au tableau divin que présentait le laboratoire où elle régnait en souveraine.

Mais qui pourrait exprimer la joie, les délices, les trépignemens d'Abel, lorsque sa mère, ouvrant un volume

du Cabinet des Fées, lui en montrait les estampes : il déployait toute la force voyante de ses beaux yeux noirs, humides de la sève de l'enfance, et il ressemblait à un enfant-Jésus de Raphaël, quand groupé auprès de sa mère, qui semblait encore une vierge pure, il admirait *le Serpentin vert*, *Gracieuse et Percinet*, *l'Oiseau bleu*, *la Fée Truitonne*; mais la gravure la plus belle, celle qui excitait le plus son extase, était l'apparition de la *Fée Abricotine.*

La figure d'Abel annonçait la finesse et la naiveté conciliées dans un caractère de tendresse, de douceur, d'amour et de courage, qui aurait fait de lui, à l'âge de dix-huit ans, le plus

joli page que jamais la cour d'une princesse eût pu voir ; mais le chimiste avait sur lui des desseins trop bizarres, pour qu'on le vît à la cour d'un prince.

Ce grand homme toujours méditant, toujours cherchant, avait fini par trouver : ses réflexions lui apprirent qu'il existait pour l'homme social, beaucoup plus de maux que de biens. Il prétendait qu'Adam et Eve n'étaient heureux en Paradis que parce qu'ils y avaient vécu dans l'ignorance, et que cette figure de la Bible nous montrait la route du bonheur : que la civilisation donnait, il est vrai, des jouissances étonnantes ; mais qu'aussi les désirs, les peines y étaient aussi

cruels que les plaisirs exquis : qu'alors dans l'état de nature, on avait tous les maux de moins, plus l'ignorance des plaisirs, et enfin qu'on jouissait de peu, mais que ce peu se trouvait sans mélange, semblable à l'eau des fontaines.

C'était cette doctrine qui l'avait conduit à la chaumière où sa femme, Caliban et lui coulaient une vie exempte d'alarmes, une vie rustique, large, poétique même. L'amour, la reconnaissance, la bienveillance et un léger travail remplissaient leurs ames, et la douce alliance de tout ce que la nature présente à l'homme, jointe aux sentimens les plus simples, composaient leur code. Les fruits paraient leur ta-

ble; le jour du ciel était le leur; l'eau pure les désaltérait; leurs habits étaient modestes: Caliban se trouvait là comme un humble ami dont le cœur ne concevait qu'une seule idée, la reconnaissance du chien et sa fidélité touchante, son obéissance sans murmure et sa douceur passive. Que leur manquait-il? le chimiste adorait sa femme, la femme adorait son mari: leurs cœurs ne faisaient qu'un, et toutes leurs nuits étaient éclairées par *la lune de miel*. Que de femmes troqueraient leurs hôtels, diamans, parures, etc., pour l'habit de lin de la chimiste, la chaumière, et *le reste*, comme dit La Fontaine!

Le chimiste, heureux de son essai,

avait donc décrété que son cher Abel serait nourri dans de tels principes ; qu'on laisserait son cœur se développer ainsi que son joli corps, comme il plairait à l'indulgente nature ; qu'on ne le tourmenterait pas en voulant lui apprendre trop tôt des sciences funestes. Sa mère, sa tendre mère, qui le couvait des yeux, son père qui l'aimait, Caliban et le chien, devaient être tout son univers ; la chaumière, son temple d'innocence ; le jardin, son plus grand espace ; et quant à ses jeux, six cailloux et de la boue l'amuseraient longtemps. Ainsi le chimiste donnait dans un *obscurantisme* raisonné, et raisonnable peut-être.

Son heureux enfant ne se plaignit

jamais: le rire naif de l'enfance ignorante, était son langage; son moindre geste, une caresse; son parler, une suite d'interrogations curieuses, auxquelles le chimiste répondait toujours de manière à faire prévaloir le système qu'il adoptait pour la vie future de son cher Abel. Il se flattait d'autant plus de la réussite, que sa science lui donnant l'espoir d'une longue vieillesse, il avait le temps de rendre son fils philosophe comme lui. La mère, certaine que son mari était une vivante image de Dieu, croyait qu'il agissait pour le mieux et se conformait à ses desseins; d'ailleurs, il n'y avait pas chez elle une assez grande force de pensée pour apercevoir des objections.

Elle aurait fait, comme on voit, un excellent ministériel, ne pensant qu'à son enfant, trouvant tout bien, et croyant ce qu'on lui disait comme article de foi. Comme femme, elle avait raison : car elle sentait un bonheur tranquille et pur, l'envahir par tous les pores; et devant ce bonheur à son chimiste, elle se disait : « Mon fils sera heureux comme lui, et comme moi.

Cependant le bon chimiste, prévoyant et sage, calcula tout : car il prévint sa femme qu'il avait enterré sous le foyer de la grande cheminée de son laboratoire, un talisman contre toutes les peines qu'elle pourrait avoir elle et son fils, s'il venait à

mourir par un accident quelconque; mais il l'avertit qu'on ne devait lever la pierre, que lorsque son fils et elle quitteraient la chaumière pour aller habiter autre part. Puis, ayant réuni tous ses livres dans un même endroit, rangé ses fioles, ses instrumens, ses bouteilles, ses cornues, il ne se livra plus à la chimie avec autant d'assiduité. Il fit un petit trésor pour subvenir aux dépenses qu'Abel pourrait causer, et il dressa un lit au fond du laboratoire pour avoir ce cher enfant toujours devant les yeux.

Tout cela n'eut lieu qu'insensiblement : Abel, au milieu de la joie et véritable enfant de la nature, grandissait et atteignit bientôt quinze ans :

le chimiste en avait alors cinquante, et la mère quarante. Le père en cheveux blancs (car l'étude et l'application produisirent cet effet de l'âge), le père consacra tout son temps à guider Abel dans sa route de prédilection, et ne se livrait à la chimie que par instans et pour ne pas perdre ce qu'il avait acquis. La tradition sur la chaumière du diable, durait toujours, et aucun événement ne troublait le bonheur de cette charmante famille.

CHAPITRE III.

Ce bon Chimiste meurt.

Le laps de temps qui s'écoula entre le tableau que présente le laboratoire du premier chapitre et l'époque dont nous allons nous occuper, a dû amener des changemens qui exigent une autre description.

L'on ne se couchait plus avec le soleil : l'hiver, sur les cinq heures, Caliban allumait une lampe remplie d'une huile fabriquée par le chimiste. Ce dernier s'asseyait sur le fauteuil vermoulu, sa femme prenait

l'escabelle, Caliban nettoyait ses graines sur un bout de la table, et l'on fermait la porte. Le vieillard en cheveux blancs, le teint jaunâtre, et le visage plein de rides que la lueur de la lampe rendaient encore plus saillantes, tenait le Cabinet des Fées, et séduit par les supplications d'un beau jeune homme, avait consenti à lui apprendre à lire les contes de fées dont les estampes firent le charme de son enfance. La mère écoutait son fils épeler, comme si ses accens difficiles, répétés et fastidieux eussent été la musique des anges du ciel ; elle avait, de son côté, appris à broder, et décorait le col rabattu de la chemise de son fils, par un feston que le père

avait tracé à l'encre bleue; ou bien, elle cousait un vêtement du moyen âge, qu'elle avait réussi à copier d'après une estampe du *Prince charmant*. Or, comme à cette époque on portait à Paris des redingotes courtes et des pantalons plissés au milieu et en bas comme ceux des Turcs, ce vêtement n'avait rien de ridicule et rendait son fils mille fois plus beau que *Percinet* l'amant de *Gracieuse*.

En effet, entre la chimiste et son mari, un jeune homme âgé de seize ans se tenait respectueusement debout : il était d'une assez belle taille, admirablement bien proportionné, ayant des formes distinguées et d'une élégance peu commune. Ses yeux

pleins de feu respiraient la candeur et l'innocence, son front pur comme celui de Diane, et blanc comme l'ivoire, faisait ressortir le jais de ses cheveux qui retombaient en boucles sur ses épaules de neige. Son visage avait cette fleur de jeunesse, cette vivacité de couleurs, ce moëlleux des traits, cet air vierge, cette fierté gracieuse qui réalisent à nos regards l'idée que l'on se fait des jeunes Grecs ou des anges. Ses yeux fendus en amande, et aux longs cils, ne quittaient le livre où erraient ses doigts de rose, que pour obtenir un doux regard de sa mère; et souvent, quand il avait lu une phrase entière, il déposait sur le front serein du vieillard, un de ces

baisers qu'un jeune adolescent ignorant encore, empreint du feu secret qui le tourmente.

Caliban quittait souvent son ouvrage, pour admirer à la dérobée, ce chef-d'œuvre de la nature, l'idole de sa mère: et il semblait que tout souriât à ce groupe de vertu qui se trouvait sous la voûte noire, au milieu des fourneaux et de l'attirail chimique, comme un bouquet de fleurs sauvages écloses dans un antre embarrassé de décombres.

Abel, dans son enfance, avait fait sa plus douce joie, de voir les estampes des Contes de fées; à seize ans, il essayait à les lire: ces magiques aventures étaient le sujet de toutes ses

méditations, et la force de sa raison dans toute la sève de son développement premier, se porta sur le charme des féeries. Son ignorance, sa naïveté contribuèrent à lui faire croire à l'existence de ces charmantes créatures que l'on nomme du nom de *fées*... car il ne conçut jamais la pensée de révoquer en doute la véracité des historiens; ensuite cette riante mythologie de la modernité, se trouvait tellement en rapport avec son ame tendre et disposée à la douce religion du mystère, qu'on l'aurait chagriné en le détrompant. Il était tellement persuadé de la réalité des Contes de fées et des brillantes inventions de l'Orient, qu'il ne faisait même aucune question

a son père. Ainsi pendant deux ou trois années, aider son père dans ses travaux chimiques; 'aider Caliban dans les soins du jardin; se promener avec le chimiste dans la forêt; le soir, lire à la famille les rêveries des Mille et une Nuits, etc., lui composèrent une existence de joie et de bonheur. Sa naïveté, sa bonté de cœur, l'excellence de ses belles qualités se déployèrent, et le bon chimiste s'applaudissait avec sa femme en voyant que ce fils, leur joie et leur bonheur, se plairait,comme eux,dans cette modeste habitation, ayant à ses côtés, femme jolie et quelqu'autre Caliban.

Mais le ciel avait décidé qu'il en serait autrement : en effet, un jour

que le chimiste travaillait à ses fourneaux, son fils et sa femme le laissèrent seul, et fermèrent la porte du laboratoire. Le vieillard qui était sur le point de découvrir le secret de faire de l'or, avait passé plusieurs nuits: il s'endormit de fatigue, la vapeur délétère du charbon l'étouffa. Au retour de leur promenade de la forêt, la chimiste et Abel trouvèrent Caliban qui pleurait à genoux devant son maître. La femme resta dans la même attitude, Abel essaya de relever son père, il se trouva froid; alors, il tint la tête du vieillard sur ses genoux, et tâcha de lui rendre la vie à force de baisers. A la fin, il comprit l'idée de la mort, et couvrit de

larmes son père expiré. Le chimiste portait sur son visage cette douceur qui avait fait le charme de sa vie et de ceux qui l'entourèrent. Ce tableau éloquent de douleur, ressemblait à celui où Raphaël représente le Christ descendu de la croix entre sa mère, un apôtre et un chérubin.

A la nuit, couvert du manteau de lumière douce que la lune jette sur ces scènes de douleur, les trois habitans de la chaumière déposèrent le corps de leur ami, dans une fosse que Caliban creusa en pleurant. Le vent en agitant le feuillage, et la reine des nuits en envoyant un de ses rayons les plus purs, semblèrent participer à la mort de ce juste, et l'aurore sur-

prit le groupe agenouillé devant le tertre de gazon. On n'avait pas encore prononcé une parole, et le silence ne fut troublé que par le concert des oiseaux.

— Ils nous annoncent, dit alors Abel, que l'ame de mon père est montée vers les cieux !.... mais elle a passé par les fleurs dont sa tombe est couverte....

— Tu crois, mon fils, répondit la mère, en regardant tour à tour Abel et la tombe?

— Certainement, dit Abel.

— Ah ! laisse-moi penser, continua la chimiste, qu'elle est tout en toi !... Et une douce espérance se glissant dans son cœur désolé, elle pencha sa

tête sur le sein de son fils, comme pour y noyer son chagrin. Caliban, sans rien entendre, ne cessait de regarder la tombe de son maître adoré; et, loin de regretter que toutes les sciences y fussent ensevelies, il n'y voyait qu'une seule chose, son maître, c'est-à-dire, sa propre existence. L'expression muette de cette douleur profonde, vaut bien celle d'une servante des villes qui, lorsque sa maîtresse est morte, recevant une de ses robes, s'informe s'il y a des restes de l'étoffe.

Les trois habitans de la chaumière rentrèrent silencieusement dans le laboratoire, dont tous les meubles leur rappelèrent toujours le chimiste aimé: ils trouvèrent quelques douceurs dans

ces souvenirs, mais longtemps leur intérieur offrit l'image de la douleur peinte dans le tableau *du retour de Sextus* : souvent la mère et le fils restèrent oisifs regardant le fourneau, et Caliban pleura en allumant la lampe, car l'huile que le chimiste avait faite tirait à sa fin, et il pensait qu'il ne pouvait plus leur en fabriquer.

Ce ne fut que bien longtemps après cette époque de peine, que le jeune Abel grava sur la tombe du chimiste, ces mots que le génie oriental qui vivait dans sa tête, lui dicta sans doute :

« Comme la jeune fille qui, sur les » bords du Gange, consulte l'avenir » de ses amours, en mettant sur le » fleuve une barque légère composée

» des feuilles du dattier, et suit des
» yeux la lumière qu'elle y a placée:
» nous avions chargé une frêle na-
» celle de tout notre espoir et de tout
» notre bonheur, notre lumière y
» brillait: le naufrage est complet. »

Un an après, Abel n'eut à changer que peu de chose à son épitaphe, car la chimiste n'eut pas assez de l'amour de son fils pour se retenir dans la vie, et on l'enterra à côté de celui dont elle fut la compagne fidèle.

Abel, inconsolable, ne sortit pas de la chaumière, n'ouvrit plus le Cabinet des Fées, et ne connut dans l'univers que le laboratoire où il avait joué avec son père et sa mère bien-aimée; il sortait au déclin du jour, et

s'en allait lentement s'asseoir sous un saule pleureur à côté de la tombe de ses pères: Caliban ne disait mot, mais respirait avec ardeur les douces émanations des fleurs que le zéphir balançait doucement sur les deux tombeaux, en croyant respirer les ames de ses maîtres; et l'étoile du soir les surprenait souvent au milieu d'une rêverie sombre. Abel, l'enfant de la nature, se complaisait en son chagrin, sans chercher à le secouer comme l'habitant des villes; et quelquefois, lorsque son cœur trop oppressé, ne pouvait contenir le monde de pensées vierges et pures de son ame chaste, il parlait à Caliban avec cette énergie poétique du sauvage. « Ecoutez, di» sait-il :

» La lueur de cette étoile n'est pas » si brillante que l'éclat répandu sur » notre vie par leur douce présence!.. » Nous vivions d'eux; pourquoi ne » mourons-nous pas, puisqu'ils ne » sont plus?...

» Ce jardin est désert; ses fleurs ne » me plaisent plus; la lune, qui me » souriait autrefois, se cache dans » les nuages, sans que je regrette sa » lumière: et je n'aime que le bruit » harmonieux du vent de la forêt, » parce qu'il m'apporte quelquefois » les débris de leurs voix qui me » parlent du haut du ciel.

» Cultivons ces roses; elles naissent » parmi leurs cendres, et leur odeur » est leur ame: ce lys sera ma mère,

» et ce lilas aux grappes odorantes
» sera mon père, dont les connais-
» sances se résolvent en parfums.... »

Caliban comprenait ce chant de douleur, et si quelqu'oiseau chantait, il le chassait doucement, car sa joie leur était importune. C'est ainsi que ces deux ames innocentes se confondaient toujours dans la même rêverie, dans les mêmes regrets. Ils étaient chrétiens sans le savoir.

Un soir, Caliban dit à Abel : « Abel,
» l'orage courbe la fleur, mais elle se
» relève....

Il y en a qui se brisent », répondit le jeune homme.

Caliban ne put répondre, mais il pleura : n'était-ce pas une réponse?...

Ces deux êtres restèrent longtemps sans idées, sans connaissances, sans secours, au milieu du monde, et comme dans une île déserte que l'Océan aurait entourée de toutes parts. Cependant, au bout de quelques mois, Abel se remit le soir à lire ses contes de fées: mais bientôt il ne les lut plus que le matin, parce que Caliban lui fit observer qu'ils usaient l'huile fabriquée par son père, et qu'il faudrait la ménager pour qu'elle durât toute leur vie.

Caliban écoutait les contes, et ils se récréaient l'un l'autre en se communiquant leurs pensées sur la nature des fées. Enfin, Abel finit par désirer voir une fée, et il ne savait comment

s'y prendre pour les évoquer : il lisait, relisait, et voyait toujours que les fées venaient d'elles-mêmes lorsqu'on était malheureux. Alors il disait à Caliban : « Pourquoi n'avons-nous » pas vu déjà des fées?... Ah! s'écria» t-il, je devine.... mon père était un » génie, ma mère une fée, et.... ils » nous ont abandonnés.... ils revien» dront!... »

Ce jour-là, il se couronna de roses, et l'espoir naquit dans son cœur ; il redevint gai comme aux jours où il se jouait sur le sein de sa mère, qu'il appela la fée *Bonne*, et souvent l'envie lui prenait de lever la pierre de la cheminée ; mais, se souvenant que sa mère lui avait dit qu'il fallait qu'il fût

malheureux et prêt à aller habiter autre part, il ne pouvait se résoudre à quitter la cabane de son père : il avait même l'attention scrupuleuse de ne rien déranger de ce qui se trouvait dans le laboratoire, qui resta dans le même état que le chimiste l'avait laissé. Le culte des enfans de la nature pour les objets de leur vénération est plein des recherches les plus gracieuses, et leur douleur est plus noble que celle que l'on peint par des vêtemens : le deuil de l'ame est la *religion* de la *peine*; celui du corps est une *dévotion*.

« Je suis sûr, disait Abel à Caliban,
» en regardant la cheminée avec une
» vive curiosité, qu'il y a là dessous

» l'entrée d'un palais souterrain, » comme le jardin où Aladin a pris » sa lampe ; que les marches sont » en saphir, que les colonnes sont de » diamant, les fruits en or, les gre- » nades remplies de pepins de rubis; » qu'en secouant les roses, on a des » pluies d'or et d'argent; et qu'une » petite fée avec sa baguette est sur » un trône de nacre de perle, et qu'elle » est belle comme une matinée de » printemps ; il y a des oiseaux- » mouches; elle a un char attelé de » colombes, et elle me ferait revoir » mon père et ma mère. »

« — Mais, Abel, disait Caliban, tu » parles comme un livre.... »

C'était un spectacle curieux que de

voir ce vieux et difforme serviteur à côté d'Abel dont les formes, la beauté, les doux regards, la chevelure en désordre, donnaient l'idée d'un ange convertissant un démon. Souvent Abel disait à Caliban : « Tu es laid, Cali-
» ban, parce que tu n'es pas fils de fée
» comme moi! regarde comme la fleur
» rougit et se fane, comme le rossignol
» meurt après avoir chanté, comme
» souvent un orage abîme nos rosiers,
» comme l'autre jour un chêne plus
» grand que moi est tombé...moi, je
» ne change pas, ma voix retentit,
» ma joue se colore, mes yeux bril-
» lent, et je reste beau, parce que
» je suis fils de fée.

» — C'est vrai, disait Caliban, je » suis du Mans.

» — Qu'est-ce que le Mans? de» mandait Abel.

» — C'est un endroit où il y a beau» coup de monde et des autorités; » c'est une ville.

» — Une ville comme dans nos » contes? il y a des princes, des man» darins, des princesses?

» — Et des poulardes, » ajouta Caliban; mais, lorsque le serviteur voulut expliquer ce qu'était une poularde, il ne put y réussir: il est à croire qu'il n'aurait jamais pu non plus dire comment une poularde influait sur la conduite d'un homme.

Voilà dans quel état Abel se trouvait à l'âge de dix-huit ans : la somme de toutes ses idées était dans le Cabinet des Fées : sa vie était toute contemplative et rêveuse, toute idéale, et la force de sa riche imagination et de son ame orientale se portait sur des êtres chimériques ; son parler tenait du langage plein d'images et de comparaisons des Orientaux, et son intelligence s'ouvrait à toutes leurs superstitions.

Cependant le village qu'il voyait souvent sans désirer d'y aller, puisque son père le lui avait défendu, et que d'ailleurs il ne voulait pas se mêler parmi les hommes; le village avait subi de grands changemens par rap-

port aux idées que l'on conçut jadis sur la chaumière du diable. D'abord, lorsqu'on apprit la mort du chimiste et celle de sa femme, on commença à perdre un peu de la terreur qu'inspirait la chaumière de la colline : ensuite, on ne vit plus de fumée sortir de la terrible cheminée, et ce changement produisit le plus grand effet. Enfin, depuis peu, les jeunes gens qui, jadis, furent pris pour aller combattre, revinrent licenciés, et traitèrent de *conscrits* ceux qui disaient que le diable avait habité dans le pays. Alors l'on eut honte de croire qu'il y eût du danger à aller vers la cabane du chimiste, et Jacques Bontems, maréchal-des-logis des cuiras-

siers de la garde, leur prouva « que le bedeau n'était qu'une bête, mais que sa fille Catherine n'avait pas sa pareille dans le monde : et que, lorsqu'on *avait tété zà* Moscou, en Espagne *zet* en Egypte *ous qu'il* y avait un gaillard de soleil qui desséchait la coloquinte, on se connaissait en diable et en filles.... »

Ce n'est guère qu'à cette époque que commence réellement l'histoire que nous racontons; et ce qui précède est dans la cathégorie de ce que le spectateur doit savoir quand on lève le rideau : mais de ce moment la toile se lève.

CHAPITRE IV.

Ce qui est souvent une Fée.

La dernière partie du précédent chapitre a fait connaître Jacques Bontems, et Catherine, fille du bedeau.

Or, on saura que Grandvani, le bedeau, était un personnage: de bedeau il devint maire et le plus riche du village, parce qu'il eut le bon sens d'acheter les biens de l'Eglise pendant la révolution, « afin, disait-il, qu'ils ne sortîssent pas des mains du *clergé*, et que, comme il en faisait partie, le feu du ciel ne descendrait pas sur lui, quoique acquéreur, parce qu'il avoit de bonnes intentions »; mais *in*

petto, il se promettait d'en jouir bien et dûment.

Alors on conçoit comment, vingt ans après, il pouvait être à son aise, ayant acheté beaucoup pour peu. Sa fille Catherine était la plus jolie du village, comme il en était le plus riche, et elle se trouvait en butte aux désirs de mille prétendans pour un. Toutes les filles de Paris n'en sont pas toujours là.

Jacques Bontems, avec lequel on vient de faire connaissance par l'échantillon de son langage, rapporté (trop fidèlement peut-être) dans le chapitre précédent, Jacques Bontems était un ancien militaire, renvoyé sans pension parce qu'il n'avait que vingt-

ans de service, et il mangeait le reste de son armée de réserve d'écus, pour se maintenir en grande tenue et épouser Catherine. Il avait écrit à l'un de ses anciens camarades qui était garçon de bureau au ministère des finances, afin qu'il intriguât et lui fît obtenir la place du percepteur de la commune, prétendant que celui qui la remplissait, était une *perruque* qui avait *du foin dans ses sabots*, expression littéralement extraite de sa lettre. Il espérait épouser mademoiselle Catherine, s'il parvenait à évincer le vieux percepteur, et il ne négligeait rien pour arriver à ses fins.

Ce maréchal-des-logis était bien le meilleur enfant du monde : il avait

gagné la croix à Austerlitz; mais, revenu dans son pays, il voulut soutenir son ruban rouge par ses discours, et s'attribua un crédit qu'il n'avait pas. Disons-le : Jacques Bontems était un peu hableur; mais, disons aussi pour sa justification, qu'il y avait été poussé si insensiblement par l'envie d'exalter la gloire de la France et l'ascendant des braves comme lui sur les autres hommes, mais surtout par le désir de faire croire au maire qu'il aurait, en lui, un gendre puissant, que si l'on ajoute à cela une disposition naturelle à l'amplification, on lui pardonnera volontiers.

Ainsi, il ne se faisait nul scrupule de diminuer le nombre de nos régi-

mens à Bautzen et de doubler le nombre des ennemis; de dire qu'il était entré avec quinze cavaliers et le général Lasalle dans Stettin, et qu'à eux seize, en trente-deux coups de sabre et un galop, ils avaient emporté la ville. Les paysans, en cercle, dressaient leurs oreilles et ouvraient des yeux grands comme la porte cochère de l'hôtel d'un duc, quand le maréchal leur racontait que, souvent, un petit méchant tambour, avec ses deux baguettes, faisait une tournée aux avant-postes ennemis, et rapportait quinze Cosaques avec leurs chevaux, la bride, les lances, la peau de mouton et tout.

Quand, après avoir dit qu'il était

ordinaire de sauter par l'embrâsure d'un canon, pendant qu'il reculait après avoir craché sa mitraille, et de s'emparer, lui cinquième, d'une coquine de batterie qui gênait le *petit tondu* dans ses opérations, il retroussait ses deux moustaches, et disait, en faisant tomber la cendre de sa pipe et secouant la tête : « Voilà comme on » gagne la croix! » Puis, si l'un de ses camarades lui faisait observer dans un coin que c'était un acte de courage que l'on n'entreprenait qu'avec le diable au corps, Bontems, lui jetant un coup-d'œil de maître, lui répliquait : « Laisse-donc, mon vieux, » faut entretenir l'esprit national !..» L'autre, devant une aussi grave con-

sidération, gardait le silence, et de son côté, enchérissait sur M. Bontems.

Ainsi, le maréchal-des-logis, homme de cinq pieds six pouces, ayant le visage basané, cette démarche guerrière, cet air sans façon de nos soldats cosmopolites, avait réussi à persuader au maire ex-bedeau qu'il connaissait les grands généraux, les conseillers d'état, la cour même, et qu'il avait du crédit.

Depuis long-temps il durait, entre une commune voisine et celle que M. le maire administrait, un procès pour les biens des deux communes qui restaient indivis. Chaque commune voulait en avoir plus que l'autre, et depuis dix ans on plaidait, on

obtenait des décrets, des arrêtés, et l'affaire ne finissait pas. Les maires n'avaient pas le moyen d'aller à Paris suivre les avocats, les juges, les ministères, dépenser un argent immense en dîners, en voitures, en présens, et les communes encore moins. Alors le maire, ne se refusant point à croire les discours de Bontems, lui demandait, pour toute preuve de son crédit, d'arranger une affaire où il avait raison, et qui n'en était encore qu'au conseil de préfecture.

Jacques, en homme prudent, avait commencé par demander du temps et se proposait, dans l'intervalle, de si bien s'intriguer auprès de mademoiselle Catherine, qu'elle deviendrait

amoureuse de lui : et, partant de là, il se promettait de si bien mener la chose, que le maire ne pourrait pas faire autrement que de le marier avec Catherine, ou plutôt, de lui proposer d'épouser Catherine. Il faisait passer sa correspondance avec son garçon de bureau pour une correspondance avec les chefs; et, comme son camarade lui adressait ses lettres sous le couvert du ministère, M. Jacques Bontems avait l'air d'un homme d'importance, lorsqu'on trouvait les enveloppes qu'il avait soin de laisser traîner. S'il eût pu obtenir la place de percepteur, il aurait couronné son entreprise d'une réussite complète, et tout le pays se serait prosterné devant

son pouvoir. On ne sait même pas, s'il eût payé des contributions; si, après un aussi bel exploit, il n'eût pas été nommé député par les communes environnantes? Alors on aurait entendu sur les bancs législatifs plus d'une de ces expressions que l'on dit échapper á nos mandataires pendant l'orage des séances importantes.

Le village étoit, comme on voit, en proie à des intrigues tout aussi difficiles et nombreuses que celles du Mariage de Figaro. Le percepteur était en butte aux traits de Bontems qui voulait sa place, et le percepteur la défendait avec courage: de-là, parti pour et contre, discours, nuances d'opinion, disputes. Jacques Bontems

cependant faisait bonne mine au percepteur, et le percepteur à Bontems: c'était comme à la cour; rien n'y manquait que les habits dorés, le beau langage, des carrosses et un bruit de changement de ministère.

Abel et Caliban planaient sur ces intrigues et ces manœuvres, comme le sage que Lucrèce représente contemplant, du haut des nuages, la terre et ses habitans qui courent sans cesse haletans après l'or et la fortune.

L'heureux Abel vivait dans le monde charmant des lutins, des farfadets, des génies, des fées, des enchanteurs, des princes, des jolies princesses et des jardins enchantés auprès desquels le paradis terrestre

est sans charme. Il attendait une fée comme les Juifs le Messie : il lisait et relisait les contes; et, après les avoir lus, il disait à Caliban qu'il éprouvait l'envie de voler vers les cieux, de se saisir d'un nuage doré, et d'aller écouter sur la cime des rochers les sons éthérés qui devaient trahir la demeure de ces anges brillans. Il s'était figuré une fée, et l'adorait : lorsque le soir, un fil s'enflammait, et qu'un long sillon de lumière brillait dans les airs, il courait vers la forêt, à l'arbre où s'était arrêté le nuage de feu, et il se désolait d'avoir manqué la fée. Si, à la nuit, une brise harmonieuse se glissait sous le feuillage et caressait le jardin, il s'écriait : « Caliban, ma

» fée va passer!.... » Ils attendaient : Caliban levait le nez, restait ébahi ; et le pauvre Abel, après avoir long-temps cherché, rentrait tristement. Le lendemain matin, s'il apercevait des fleurs fraîches écloses, il disait que la fée avait regardé son jardin. Enfin, pendant son sommeil, il voyait des fées ; et, s'éveillant en sursaut, il écoutait en rassemblant toutes ses forces d'audition, et prenait le doux murmure du vent pour les débris du rire agaçant et moqueur d'une fée mutine.

Un matin, il était assis à la porte de la chaumine sur la pierre qui lui servait de banc : il avait pour vêtement une espèce de redingote, et son

pantalon à la turque : sa belle chemise brodée rabattue, laissait voir son joli cou, et ses cheveux, bouclés comme ceux d'Antinoüs, lui donnaient l'air d'un dieu de l'antiquité, lisant Homère pour voir si le poète l'a bien dépeint. La vigne semblait prendre plaisir à ombrager de son pampre le fils du chimiste : la rosée brillait dans le gazon sur lequel reposaient ses pieds, il y avait des fleurs autour de lui, il en portait sur sa tête : il était là, lisant l'histoire de ces deux enfans de fée qui portent des étoiles d'or sur leurs fronts, lorsque tout-à-coup il entendit de loin le pas léger d'une femme dont la robe semblait frémir. Son imagination travaillant, il

attendit avec une sorte d'anxiété celle qu'un buisson lui cachait encore. Il voit bientôt s'avancer une jeune fille, simplement vêtue : ses cheveux noirs s'échappaient de dessous un madras élégamment noué sur sa tête ; sa démarche était vive et légère ; elle avait un corsage rouge et une robe blanche, et son visage brillait d'une fraîcheur éclatante ; elle était blanche ; ses bras nus avaient du poli, de la rondeur, et ses mains charmantes auraient fait honneur à plus d'une belle dame : sa figure exprimait la naïveté, et une grâce pure, sans apprêt, décorait ses mouvemens. Elle montait le sentier assez vîte ; mais aussitôt qu'elle aperçut Abel, elle s'arrêta, le contempla avec

une surprise mêlée d'admiration, et son regard parut rougir. Elle ne remarqua pas sur-le-champ l'avidité qu'Abel déployait dans l'attention avec laquelle il l'examinait; mais bientôt elle baissa les yeux, et parut délibérer en elle-même si elle passerait ou ne passerait pas devant la chaumière.

De même qu'il y a certains hommes qui, dans leurs poses, leur démarche et l'ensemble de leur être, renferment la dignité, la force, il est des femmes qui réunissent à un haut degré de perfection *ce qui est de la femme*, et qui sont entourées d'un cortége de séduction, d'attraits, de grâces et de jolies manières. La jeune fille en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour

bouleverser la tête d'un jeune homme qui n'avait jamais vu que Caliban, sa mère et un vieux chimiste à son fourneau. Après un instant de silence et d'examen, Abel s'élança rapidement; la jeune fille se retira, mais la grande beauté du jeune homme et surtout la candeur qui brillait dans toute sa personne, firent qu'elle ne s'enfuit que jusqu'au buisson: Abel l'y suivit, et, la prenant par sa main qu'il sentit trembler, il lui dit avec l'accent enchanteur du plus touchant organe que l'on pût entendre:

« — Tu n'es pas une fée, car ta main
» tremble: tu rougis, tu marches sur
» la terre et tu n'as pas de baguette;
» mais tu es aussi jolie qu'une fée.... »

La jeune fille retira sa main, et ne comprit rien à ce discours, si ce n'est qu'il était flatteur: elle ne répondit pas, mais elle regarda Abel, de manière à lui faire entendre qu'elle n'oublierait pas un mot de la phrase qu'il venait de prononcer, et que pendant long-temps elle en chercherait le sens.

« — Viens t'asseoir à côté de moi,
» sur ma pierre..... » lui dit-il, en accompagnant sa phrase d'un sourire d'invitation.

Ils y allèrent; un instant de silence régna encore, et ce fut Abel qui le rompit, en disant: « Je voudrais être
» souvent assis près de toi!... »

La jeune fille lui répondit: « Vous
» me faites honneur.... »

Abel la regarda avec inquiétude, comme pour lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles; mais elle continua en lui disant : « C'est vous » qui demeurez dans cette chau- » mière-là?

»— Oui, répondit-il; et vous, vous » venez du village qui est là-bas? Je » ne pourrai pas y aller, car mon » père et ma mère me l'ont défendu : » cela me fera de la peine mainte- » nant.

» — Ah! vous ne pourrez pas ve- » nir?... » dit-elle avec un naïf accent de regret.

« — Non, répliqua Abel, mais tu » viendras dans ma chaumière : elle » est bien belle. Tu y verras les ha-

» bits dont mon père l'enchanteur » s'est servi pendant qu'il habita cette » terre; je les conserve soigneusement » avec ceux de la fée ma mère. »

La jeune fille le regardait avec un profond étonnement, et plus elle le regardait, plus elle admirait la beauté rare de cette douce merveille d'amour.

« — Tu as sans doute un nom, con- » tinua-t-il avec ingénuité, comme » toutes les princesses? Sans connaître » le tien, je te nommerais *Charme-* » *du-Cœur*.

» — Ah! dit-elle, je m'appelle Ca- » therine....

» — Qu'est-ce que cela veut dire? » reprit-il, en croyant que son nom signifiait quelque qualité, ainsi que

les noms des princesses dans les contes Arabes.

« — Cela signifie que je suis fille » de M. Grandvani, le maire du » village. »

A ce moment, Caliban, qui se trouvait dans la cabane, entendant une autre voix que celle de son jeune maître, accourut, et montrant tout-à-coup sa tête hideuse, la jeune fille eut peur et s'enfuit. Abel la regarda fuir, se leva pour la suivre des yeux, et lorsque Caliban lui demanda ce que c'était, il lui dit : « C'est une jeune » fille presqu'aussi belle que *Gra-* » *cieuse*! comment ferai-je pour la » revoir?.... C'est peut-être une fée » déguisée.... »

Catherine, en s'enfuyant, pensait au beau jeune homme, et lorsqu'elle fut arrivée au village, elle avait déjà assez raisonné pour se promettre de cacher à tout le monde la rencontre qu'elle venait de faire. Plus elle y réfléchissait et moins elle pouvait se persuader qu'Abel fut une créature humaine; il lui était apparu si dissemblable d'avec les êtres qu'elle voyait journellement, qu'elle avait une tendance à le croire d'une nature supérieure. Elle ne cessa de penser à cette céleste figure, au coloris brillant, à la fraîcheur, à la naïveté d'Abel; et le soir, Jacques Boutems s'aperçut qu'elle répondait tout de travers à ses questions, et qu'elle était distraite.

Abel, de son côté, songea beaucoup à l'être nouveau pour lui, qu'il avait vu le matin en réalité. Les contes de fée qu'il méditait, l'avaient bien instruit des sentimens humains : il n'ignorait pas qu'il existât *un amour*, puisque chaque conte était basé, comme tous les contes du monde, sur deux amans persécutés. Mais les ouvrages qu'il lisait, ne lui en disaient jamais assez sur une telle matière, et tout ce qu'il en pouvait conclure, c'est cet axiome : qu'un homme aime une femme, et réciproquement qu'une femme aime un homme ; pour lui, il n'aimait qu'une fée, et l'impression que la jolie Catherine avait produite sur lui, était loin d'atteindre à la per-

fection de celle qu'une fée lui aurait fait éprouver. Cependant plus il se contemplait lui-même et plus il trouvait que l'image de Catherine était gravée dans son cœur.

Le lendemain et pendant quelques jours il accourut, le matin, se placer sur le chemin, revint s'asseoir sur sa pierre et attendit Catherine. Le quatrième jour, il la vit venir de loin: elle marchait lentement en regardant autour d'elle, il fut à sa rencontre ; et, la ramenant en silence sur son banc rustique, il la contempla un instant, puis lui dit :

—Catherine, car j'ai retenu ton nom, tu es plus parée que l'autre jour : tu as une rose dans tes cheveux, ton sein est

couvert d'une *étoffe de rosée*, tes mains sont embellies par un cercle d'or ?..... Il s'arrêta et la regarda, comme pour attendre sa réponse.

Catherine rougit beaucoup plus fort et baissa les yeux ; mais songeant à l'ignorance du jeune inconnu, elle releva ses paupières et lui dit : « C'est » que dans le monde d'où je viens, » nous changeons souvent de parure » pour les personnes auxquelles nous » voulons plaire. »

— Est-ce que l'on plaît par ses habits ?..... reprit-il avec vivacité ; ah que je voudrais en avoir de beaux, si jamais je rencontre une fée !....

— Qu'est-ce qu'une fée ? demanda Catherine.

— Une fée, répondit Abel en souriant, c'est un esprit divin qui revêt une forme humaine et nous apparaît porté sur un nuage : ils sont vêtus de robes qui ressemblent à l'azur des cieux : leur visage est étincelant et doux comme une étoile, ils marchent sur les fleurs sans les courber, et, comme l'abeille, se nourrissent de leurs sucs. Ils boivent la rosée, et habitent le calice des fleurs. Souvent une fée se glisse le long d'une branche, et descend comme une flamme légère et brillante : elle embellit la nature, y règne en souveraine, rend tous ceux qu'elle protége heureux, et leur donne des talismans contre le malheur. Souvent même elle les emmène dans

des palais à colonnes d'or et de diamans, dont les pavés sont de marbre et les voûtes comme celle du ciel : enfin elle vous entoure d'un nuage de prestiges, de bonheur.... et cet enchantement vous tombe du ciel, un matin, une nuit, à l'improviste.

— En ce cas, dit Catherine, l'amour est une féerie qu'on a dans le cœur; » et ses yeux, resplendissans de tendresse, vinrent se confondre dans ceux d'Abel par un regard d'admiration.

— L'amour, reprit Abel en prenant la main de Catherine, c'est un mot qui n'est pas nouveau pour moi; mais je ne conçois pas tout ce qu'il exprime.

A cette phrase ingénue, Catherine sentit son cœur se gonfler; elle retira tout doucement sa main et la porta à ses yeux pour essuyer les larmes brillantes qui y roulaient. Abel, naïf et tendre, s'approcha d'elle, sans mot dire, et tâcha de recueillir les larmes de Catherine, avec ses longs cheveux noirs bouclés.

— L'amour, dit alors la jolie paysanne, est une souffrance....

— Oh! non, continua Abel, on doit être heureux! Si ma fée se présentait à mes regards, je sens que je l'aimerais : alors je n'oserais l'approcher, je la respecterais, je l'admirerais en silence sans lui rien dire ; car il me semblerait qu'une parole souil-

lerait son ame : je serais content de penser à elle. Je ne lui prendrais pas la main comme à toi, mais j'aimerais à respirer la fleur dont elle aurait respiré le parfum; et si c'était une rose, elle sentirait alors une odeur mille fois plus suave. Je préférerais plutôt la peine avec elle, que le plaisir avec les autres : lorsqu'elle serait partie, je la verrais encore, toujours!.... Elle serait ma mère, mon père, ma sœur tout à la fois.... tout pour moi.... Tout me viendrait d'elle : lumière, bonheur, joie.... Si elle parlait loin de moi, je pressentirais sa parole; car je l'accompagnerais partout. Enfin je vivrais en elle, elle serait mon matin, mon jour, mon soleil, plus que toute la nature.....

— Assez !... assez !... dit Catherine en sanglottant.

—Tu pleures?.. reprit-il; pourquoi? aurais-tu de la peine?....

— Oui, dit-elle : tenez, ce village que vous voyez, n'est que peines et que tourmens ; » et, Catherine détournant son attention, lui fit le tableau des intrigues et des malheurs du hameau.

Abel ne comprenait rien à ce discours, sinon que les êtres dont il s'agissait étaient malheureux : alors il s'écria : « Eh bien! qu'ils fassent com-
» me moi !.... qu'ils aient une cabane,
» un jardin, et qu'ils soient heureux!
» Qu'ils viennent ici, je les console-
» rai !....

— Il est des infortunes que l'on ne saurait adoucir....

— C'est vrai, dit Abel en pensant à son chagrin, alors qu'il perdit son père; mais, reprit-il, ils n'ont pas tous vu mourir leurs parens?...

— Ah! dit-elle, il est encore d'autres malheurs!.. Nous avons dans le vallon une jeune fille dont je vous raconterai l'histoire, la première fois que je viendrai.... si je viens!... ajouta-t-elle, et vous me direz si l'on peut la consoler....

— Si tu viens!... répéta Abel, et pourquoi ne viendrais-tu pas?....

Catherine essaya de lui faire comprendre les idées de bienséance et de morale qui sont la base de la société;

mais Abel n'y entendit rien, et lui répondit : « Je ne vois pas pourquoi » vous défendez là-bas, de faire ce » qui cause du plaisir. »

Catherine regarda longtemps Abel avec un sentiment pénible, et elle s'en alla lentement.

CHAPITRE V.

L'amour au village.

CATHERINE, jeune fille sans éducation, ignorante et naïve, s'apercevait cependant de l'ingénuité d'Abel, et ne pouvait se l'expliquer. Ce qu'il lui avait dit des fées, fut pour elle l'objet de grandes méditations : enfin, elle eut une conférence avec le curé pour savoir s'il existait des fées.

Le curé, homme assez instruit, vit bien, par la nature des questions de Catherine, qu'elle avait un puissant motif pour les faire : alors, il était bien

naturel qu'il essayât à confesser la jeune fille. Catherine, trop simple pour résister aux questions du curé, lui apprit tout ce qui s'était passé : ce dernier tomba dans un profond étonnement, en apprenant que, dans le siècle où nous sommes, il existait un jeune homme aussi voisin de l'état de la nature. Ignorant les circonstances qui avaient amené Abel à ce point de crédulité, et de *sauvagerie*, le curé s'imagina que c'était quelque jeune homme qui avait perdu la tête, et il s'efforça de démontrer à Catherine qu'elle courait de grands dangers auprès de cet être extraordinaire. Il lui prouva de plus que les fées étaient des personnages imaginaires créés par pure fan-

taisie; et, pour le lui faire comprendre, il lui lut et lui expliqua le conte de Peau-d'âne, une fable de La Fontaine, un conte oriental, et l'engagea à ne plus retourner à la colline.

Catherine, en quittant le curé, trouvait qu'Abel n'était point fou; qu'elle ne courait aucun danger auprès de lui, si ce n'est le plus grand de tous: celui d'aimer sans espoir de l'être. Pour réussir, elle résolut de faire un dernier effort auprès de son ami de la montagne, en lui racontant l'histoire de la jeune moissonneuse.

Elle accourut donc un matin: et, s'asseyant sans façon à ses côtés, elle commença par lui dire que les fées n'existaient pas: puis elle tâcha de lui

faire comprendre les raisons du curé.

— « Catherine, répondit gravement Abel, on ne me prouvera jamais qu'il n'y a que nous dans la nature. Qu'est-ce qui a fait tout ce que nous voyons ? c'est un grand génie. Il y a la fée des fleurs, la fée des eaux, la fée des airs. Est-ce que tu n'es pas portée, comme moi, à aimer quelque chose hors toi?

— « Oh oui, dit-elle.

» — Eh bien, n'imagines-tu pas des fleurs qui ne se fanent point, et un jour qui n'aura pas de nuit? Tout cela se trouve chez les fées: les fées demeurent par-delà les cieux, car les cieux sont les parvis de leur temple et les étoiles sont

» les marques de leurs pas. Lors-
» qu'une tempête couvre le ciel?.. c'est
» que des mauvais génies se sont
» échappés de leurs prisons, ou ont
» cassé les bouteilles qui les renfer-
» maient. Catherine, est-ce que tu n'as
» pas envie quelquefois d'être autre
» part qu'où tu es? Ne désires-tu pas
» voler dans les airs, et te confondre
» dans une adoration amoureuse,
» comme celle que j'ai pour une fée?
— « Si, dit-elle bien doucement,
» je suis chrétienne et j'aime Dieu.
— « Dieu! reprit Abel, quel est-il?
» — C'est lui qui nous a *faits à son*
» *image, pour le servir et l'adorer...*
» dit-elle d'après son catéchisme.
» — Ah! j'entends, continua Abel,

» Dieu est le roi des fées et des gé-
» nies.

— « Mais le curé m'a dit qu'il n'y
» avait pas de fées!.. dit-elle avec dépit.

— Qu'est-ce que le curé? » demanda sur-le-champ Abel.

Il fut impossible à Catherine de faire entendre à Abel ce que c'était qu'un curé: elle s'embarqua dans une explication de l'ordre social et ne put achever son explication, parce qu'elle s'y entortilla. Enfin, elle s'en tira en concluant: «qu'un cur était un homme, qui ne se mariait point parce qu'il ne devait aimer que Dieu, le prier pour tout le monde, et s'habiller en noir. »

— « On ne prie donc pas Dieu soi-

» même, dit Abel?.. mais, reprit-il,
» Si ton curé t'a montré dans un livre
» qu'il n'existait point de fées, je m'en
» vais te montrer dans un autre qu'il
» y a des fées! ..» Il courut chercher un volume de contes, et lui fit voir l'estampe de l'apparition de la fée Abricotine.

— « Puisque vous voulez qu'il y ait
» des fées, j'y croirai ; » dit-elle en rougissant ; « et quand cela ne serait
» pas, croire votre erreur m'est plus
» doux que la vérité.

— Catherine, dit-il, avec cette joie d'enfance, cette curiosité naïve d'un jeune écureuil qui court de branche en branche en jouant avec chaque fruit, « Catherine, tu m'as

» promis une histoire : dis-la moi ?
» car j'aime à t'entendre parler.... »

Catherine sentit alors dans son cœur un mouvement qui ressemblait fort à celui de la peur. En effet, son propre sort allait se décider.

Histoire de la jeune Moissonneuse.

« A la dernière moisson, dit-elle en montrant les champs de la vallée, il est venu de la Lorraine (c'est un pays tout là-bas, d'où les habitans sont pauvres et sortent au printemps pour faire nos moissons ;) il est venu, disais-je, une jeune fille, avec sa mère. Elles étaient bien pauvres toutes deux : la mère était âgée, mais, malgré ses infir-

mités, elle a fait le chemin avec sa fille. »

« Sa fille se nomme Juliette : elle est jolie comme une rose qui vient de s'ouvrir ; et, sous son grand chapeau de paille, elle a l'air, avec ses cheveux blonds, d'une violette qui se cache sous une feuille sèche. Ses bras sont ronds et lisses comme la branche d'un jeune bouleau, et jadis, son sourire était gracieux comme une matinée de printemps. Elles sont venues toutes deux à cette ferme que vous voyez là-bas, à la fin du village: elles ont demandé à faire la moisson, on le leur a permis. »

« Le fermier a pour fils un beau jeune homme, grand, bien fait, basané:

c'est lui qui laboure lui-même et qui mène lui-même ses voitures; il est le plus adroit du village, au tir et à l'arc; il sait lire et écrire, et chante à l'église le dimanche; enfin c'est lui qui dirige les moissonneurs et tous les ouvriers de la ferme.

Il s'est trouvé dans la salle de la ferme, lorsque Juliette et sa mère se présentèrent : aussitôt que Juliette l'aperçut, elle pâlit et se sentit disposée à l'aimer, parce qu'il était beau. »

— Si j'aimais, dit Abel en l'interrompant, je n'aimerais pas que pour la beauté....

« — Juliette supposait apparemment, reprit Catherine, que l'ame de ce jeune homme était comme l'enve-

loppe, et la pauvre enfant, avant de savoir si elle serait payée de retour, se laissa aller à chérir le fils du fermier.»

«Alors, elle ne moissonna jamais que dans les pièces où il était; elle le regardait à la dérobée, et, s'il s'arrêtait quelque part, elle ne souffrait pas qu'un autre allât couper les épis qu'il avait froissés : s'il s'asseyait sur une gerbe, elle la rapportait sur sa tête. Enfin elle tâchait de se trouver toujours auprès de lui; de manière que, lorsqu'il se plaignait de la chaleur, elle lui présentait le vase de grès plein d'eau qu'elle apportait avec elle, et faisait consacrer, par lui, cette bouteille qui lui devenait chère, aussitôt que ses lèvres y avaient touché : l'on remarqua même

qu'elle ne souffrit plus que sa pauvre mère s'en servît. Et elle préféra, toute pauvre qu'elle est, en acheter une autre; et, malgré sa faiblesse, en porter deux au lieu d'une. »

« Lorsqu'Antoine parlait, elle tremblait en elle-même, et recueillait les moindres sons de cet organe chéri : s'il lui adressait la parole, elle rougissait et n'osait le regarder : enfin, elle l'aimait de toutes les forces de son ame, saisissant avec ardeur le moment présent, et ne pensant pas à l'avenir. »

« La mère s'aperçut que sa fille était changée, car, tout en ayant toujours autant d'amour pour elle, Juliette avait des distractions. Un jour qu'Antoine avait aidé Juliette à charger sa

javelle, et que leurs mains s'étaient rencontrées avec leurs regards, elle laissa sa mère porter seule le fardeau dont elle avait coutume de la débarrasser. »

« Alors, le soir, la mère dit à Juliette:
» Mon enfant, l'air de ce pays-ci ne te
» convient pas, retournons en Lor-
» raine. » Juliette lui répondit que:
« maintenant la Lorraine était ici,
» pour elle. » La mère vit bien qu'il n'y avait plus de remède, et elles continuèrent à faire la moisson. »

« Antoine n'ignora pas longtemps l'amour que Juliette avait pour lui, parce qu'une nuit, il la vit, dans la cour de la ferme, assise sur une pierre et ne dormant pas: elle regardait tour à tour le ciel et l'endroit de la maison

où il reposait. Comme il était nuit, qu'elle croyait tout le monde endormi, que tout se taisait, et que l'on n'aurait entendu que le bruit des nuages qui roulaient dans l'air, elle envoya un baiser à la chambre où reposait Antoine. Cette muette et silencieuse adoration, cet amour secret plurent au jeune homme qui, dès lors, devint plus attentif auprès de Juliette, qu'il ne l'avait été jusques là....

— Ecoutez-vous, dit Catherine à Abel.

— Oui, oui, répondit le jeune homme qui semblait rêver.

Alors Catherine répéta sa phrase en le regardant : « et, continua-t-elle, Antoine donna à Juliette moins d'ou-

vrage qu'aux autres. Lorsqu'il faisait trop chaud il lui disait de se reposer; et elle se reposait avec sa mère, parce que c'était lui qui le leur avait dit. A table, il avait soin qu'elle fut bien servie : et, un jour, il lui mit une fleur à sa place : Juliette prit la fleur, la cacha dans son sein; cette fleur, quoique flétrie, y est encore. »

« Un soir, lorsque tout le monde était couché, Juliette et Antoine allèrent s'asseoir sous un arbre du jardin de la ferme, et ils s'entretinrent longtemps : Antoine fut charmé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille. Dès-lors ils s'aimèrent l'un l'autre avec ardeur et en secret. Juliette fut tout-à-fait heureuse, quand elle vit que son amour était partagé par celui qu'elle

adorait ; et elle se livra avec enthousiasme à l'espoir que rien ne paraissait s'opposer à son bonheur. »

« Lorsqu'elle vit qu'Antoine était bien épris d'elle, alors ils changèrent de rôle : ce fut Antoine qui embrassa avec amour tout ce qu'elle portait ou touchait : il la regardait moissonner, et l'aidait ainsi que sa mère qui, malgré sa longue expérience, commença à croire que tout cela finirait bien. Alors la vieille mère souriait, en voyant le fils du fermier danser le soir avec Juliette, et ne pas l'embrasser à la contre-danse à laquelle chacun s'embrasse, chose qui lui parut d'un bon augure. Enfin un soir, en revenant à la ferme, Juliette, qui avait pris le

bras d'Antoine, lui dit : « Mon ami » que j'aime d'amour, tu m'as donné » une fleur de la terre, et mille au- » tres fleurs qui viennent du ciel; en » retour, je ne puis te donner que ce » ruban qui me sert de ceinture : » prends-le! et souviens-toi, qu'en te » l'offrant, je t'ai donné tout moi- » même. » Antoine prit le ruban et le garda toujours : il voulut un bai- ser, mais Juliette refusa. »

« Ils en vinrent à se comprendre d'un regard, à lire dans leurs yeux, à ne plus pouvoir se quitter : ils confon- dirent leurs cœurs et savourèrent les délices d'un amour délicat et pur. Il n'y avait plus pour eux d'heures ni de temps, de saison, ni de terre : ils

étaient tout ame, et l'individualité avait cessé; car ils finirent par prendre les gestes, le parler, les manières l'un de l'autre, par penser l'un comme l'autre : enfin, Antoine était tout Juliette, et Juliette tout Antoine. »

« Alors un matin, que Juliette avait pleuré, parce que le fermier parla de la fin de la moisson et de payer les moissonneuses, Antoine dit à son père qu'il aimait Juliette, et qu'il voulait l'épouser. Le soir même, le fermier qui voulait me marier avec son fils, chassa Juliette de sa ferme, après lui avoir donné ce qu'il lui devait : enfin il dit à son fils, qu'il ne consentirait jamais à son mariage avec la Lorraine, parce qu'elle était trop pauvre. »

« Juliette sortit sans pleurer, mais elle était pâle comme une morte : elle a été recueillie par un autre fermier, chez lequel elle travaille avec sa mère, sans rien gagner; mais elle ne veut pas quitter le pays habité par Antoine, et la pauvre fille est encore heureuse de respirer l'air qu'il respire. »

« J'ai été la trouver un matin, et je lui ai dit : « Juliette, sois sûre que je » n'épouserai jamais Antoine, et si » tu as besoin de quelque chose, tu » trouveras en moi une amie qui te » secourera en tout avec plaisir ! »

— C'est bien !.... s'écria Abel, en frappant dans ses mains comme un spectateur trop ému. Catherine fut interdite, tant la joie que lui causa

cette louange qui ne regardait que l'ame, fût violente et douce à son cœur!

« Depuis ce temps, cantinua-t-elle, Juliette n'a d'autres plaisirs que de voir Antoine à l'église, de l'apercevoir quelquefois dans les champs: rarement ils se trouvent ensemble, mais alors ils se parlent avec une extrême volupté, ils se jurent d'être l'un à l'autre. Cependant Juliette se reproche d'avoir attiré sur la tête d'Antoine, la colère de son père; car le fermier a déclaré à son fils que, s'il n'épousait pas celle qu'il lui donnerait pour femme, il le desheriterait en vendant ses biens. Juliette est triste, sans espoir; elle se consume et elle ressemble à une jeune

fleur rongée par un ver : tout le village l'aime et la plaint, et cependant elle se meurt d'amour. »

« Maintenant, ajouta Catherine, quel remède trouverez-vous à de pareils maux ?... » Abel garda le silence.

— Mais, continua Catherine, supposez qu'Antoine n'eût pas aimé Juliette, et que Juliette l'eût toujours adoré ; dites-moi s'il existerait, pour une ame pleine d'amour, un malheur plus grand ?

En prononçant ces derniers mots, sa voix tremblait, elle regardait Abel avec anxiété, et elle attendait sa réponse, comme la fleur d'été fatiguée par le soleil, attend la rosée du soir.

— Il me semble, répondit Abel,

d'une manière indifférente, que le véritable amour finit par vaincre tous les obstacles ; les bonnes fées triomphent toujours.....

— Triompherais-je ?... se demanda Catherine.

Depuis ce jour, Catherine vint souvent causer avec Abel ; et la pauvre enfant aima le fils du chimiste avec la même ardeur que Juliette aimait Antoine.

Cependant le bruit se répandait dans le village, qu'il y avait à la chaumière de la colline, un jeune homme, beau comme le jour, ravissant et céleste, et qu'un démon infernal servait; qu'il avait hérité du chimiste, le pouvoir de commander à la nature; qu'il

avait des entretiens avec des fées, des lutins, que l'on comprit sous la dénomination d'*esprits* ; et qu'enfin, on le voyait quelquefois le soir au clair de la lune, causer avec un revenant qui voltigeait comme une ombre. Ces bruits coururent par toute la contrée; et, ce qui les accrédita, ce fut la défense que le curé fit, par un prône, aux jeunes filles, d'aller à la colline.

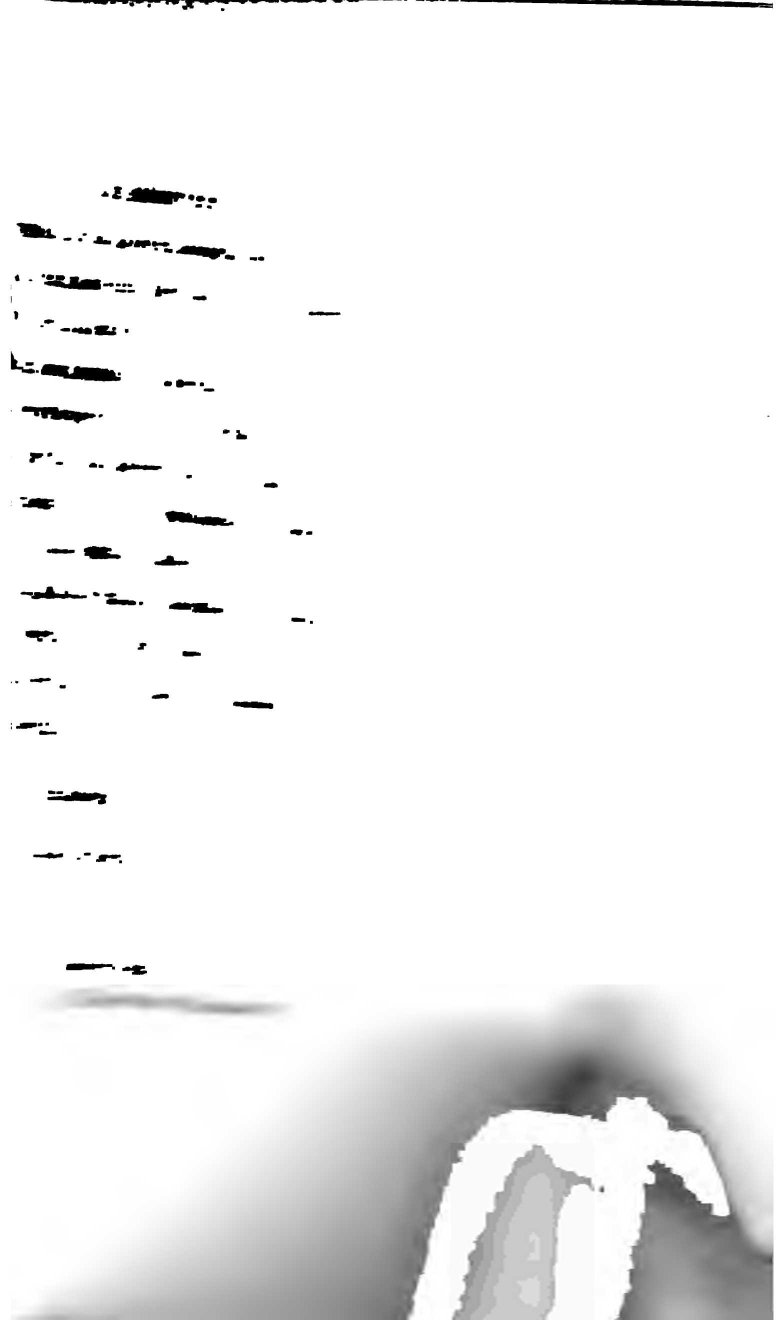
Cependant, Abel aimait Catherine, mais comme une véritable sœur; et il se nourrissait toujours de ses douces rêveries. Il était d'autant plus dévoré du désir de voir une fée, que ses songes lui offraient souvent des images fantastiques qu'il saisissait avec ardeur, et qu'il croyait quelquefois, à son réveil, avoir réellement vues.

Il faisait ses confidences à Catherine qui contenait ses larmes, mais qui, en s'en allant, pleurait de se voir dédaignée pour des êtres imaginaires, que le curé lui avait dit ne pouvoir jamais exister. Elle espéra que son tour arriverait.

Elle venait toujours voir Abel le matin, parce que c'était un matin qu'elle l'avait rencontré pour la première fois: de manière que ces courses à la colline, n'avaient encore été remarquées par personne; et d'ailleurs, son père, connaissant son innocence et l'horreur qu'il lui avait inspirée pour la colline, ne concevait aucun soupçon.

Cependant, lorsqu'un jour Catherine s'aperçut qu'elle devait aimer

Abel, sans espoir d'en être aimée, elle commença à pâlir: le changement de sa figure et de ses manières n'échappa point à l'œil du maréchal-de-logis des cuirassiers de la garde, Jacques Bontems qui, tous les soirs, lui faisait sa cour. Il remarquait que depuis un certain temps, il n'était pas vu aussi bien par Catherine qui, le comparant avec Abel dont les manières étaient naturelles, élégantes et naïves, ne trouvait plus le ton brusque, les gestes dégagés, et le langage de Bontems, d'aussi bon goût. Néanmoins il se flattait toujours de l'épouser, car il avait reçu une lettre qui lui donnait beaucoup d'espoir : en effet, son ami le garçon de bureau, venait d'être



V***, il n'y a pour percepteur qu'une vieille *ganache* qui, dans la machine dont votre Excellence est l'ame, se trouve un rouage sans cambouis : cela étant, Jacques Bontems, maréchal-des-logis, auquel, par parenthèse, on a refusé une pension de retraite, parce qu'il lui manquait un an de service, *d'où qu'on* l'avait bien licencié exprès; *mais*, attendu que votre Excellence n'était pas ministre alors, on ne peut pas lui en faire un reproche, *mais qu'il* n'en est pas moins sans pension.

» Cependant *berlic, berloc, affaire finie, n'en parlons plus* : alors, il va à *la bonne flanquette*, et sans faire d'embarras, vous prier, Monseigneur, de lui donner la place du percepteur

qui n'est qu'une *culotte*. Toutefois, Monseigneur fera bien de l'admettre à la retraite, parce que le pétitionnaire ne veut que la place du percepteur, et non lui nuire dans votre esprit: il ne vous en coûtera, Monseigneur, qu'un trait de plume; et le soussigné pétitionnaire a le plaisir de vous faire souvenir qu'il se trouvait de garde à la porte de son Excellence, avant qu'elle fût ministre, *d'où qu'il* l'a sauvée des Cosaques, sans quoi Monseigneur ne serait pas son Excellence aujourd'hui.

» Le pétitionnaire ne doute pas des sentimens de reconnaissance de Monseigneur, avec lequel il a l'honneur d'être, etc. JACQUES BONTEMS. »

Cela fait, il rassembla toute la somme de ses idées pour faire un précis dans le même genre, de l'affaire de la commune, et l'envoya à un de ses anciens généraux, en lui recommandant de le remettre à un conseiller-d'état, « afin, disait-il, de faire rendre sur le champ une ordonnance du Roi. »

Après de telles dépêches, Jacques Bontems déclara au père de Catherine, qu'avant un mois il serait, lui Bontems, nommé percepteur, et que le procès de la commune serait terminé. L'ancien bedeau répondit, qu'alors Catherine deviendrait sa femme, et Catherine poussa un soupir.

CHAPITRE VI.

La fée des Perles.

ABEL avait fini par désespérer de voir jamais une fée ; et, depuis trois ou quatre jours, il avait même resserré tous ses livres de féerie, qu'il savait par cœur, ayant enfin résolu de ne plus les ouvrir. Son ame, comme celles de ceux qui commencent à douter d'une chose sur laquelle ils ont placé tout leur bonheur, était livrée à une mélancolie extrêmement douce : il trouvait du vide en lui-même, pensait à Catherine, et il avait, dans ses médi-

tations, tous les élémens de l'amour, sans être amoureux. Son activité de pensée, se repliait dans des rêveries sans objet qui le plongèrent, par l'absence de Catherine, dans une espèce d'engourdissement moral. Pendant quelques jours, sa vie même ne fut que purement animale, et il n'y avait en lui qu'un seul désir, celui d'avoir un être sur lequel il pût jeter la masse de sentiment qui l'obsédait. Ceux qui ont eu vingt ans, concevront parfaitement bien cet état, et ceux qui, dans leur collége, tourneront furtivement cette page, ne tarderont pas à le connaître.

Un soir, après avoir contemplé longtemps l'aspect du ciel, Abel,

dans son langage oriental, apostropha le firmament : « Nuages, dit-il, qui souvent vous arrêtez sur le sommet des montagnes, et déposez le génie qui rafraîchit la terre, envoyez sur ma chaumière quelque lutin léger qui m'instruise, ou me prescrive quelque chose de difficile où je puisse mettre toute mon ame : me précipiter dans des lacs, au fond desquels je dois trouver les lions qui gardent une jeune fée, assise sur un diamant, et dormant depuis des siècles par l'ordre d'un cruel enchanteur. Etoile qui sembles distiller la lumière, descends et viens me donner un talisman pour ma vie.... Rayon divin qui pars du sein de la reine des nuits, guidez-

moi dans la contrée où se trouve Farucknaz, où le *Roc* déploie ses ailes, où s'élèvent les mille colonnes d'or des châteaux des fées.

« Ah ! bientôt, dit-il à Caliban qui l'écoutait sans comprendre, bientôt !.. demain peut-être, je fouillerai la cheminée, et nous irons autre part : car les princes, dans mes contes, vont par le monde, et c'est ainsi qu'il rencontrent des fées, déguisées en mendiantes, en vieilles femmes ; mais, ajouta-t-il, comment abandonner le champ où repose ma mère ?.... et Catherine, et toi, Caliban, qui ne peux plus marcher. »

Caliban lui baisa la main.

— « Je voudrais aimer !.... s'écria Abel, je sens là, (et il montrait son

cœur) quelque chose qui a besoin d'un être autre que moi : mes fleurs, ma chaumière, mes plantes, ne me suffisent plus!... je suis seul!... ô fée des amours!... bonne fée qui avez si bien servi le Prince lutin, venez à mon secours! »

Il rentra, se coucha tristement sur son lit, dans le laboratoire, et ne tarda pas à dormir du plus profond sommeil, ainsi que Caliban qui habitait une chambre loin de la sienne.

Il était environ minuit : le plus profond silence régnait dans la nature entière, et n'était troublé que par le vent frais de la nuit, qui balançait mollement les branches des arbres; quelques chouettes criaient dans le

lointain : la lune était cachée par de gros nuages, et laissait dominer une profonde obscurité. Abel rêvait qu'une fée allait paraître, il entendait dans son rêve les accords enchanteurs d'une musique toute aérienne, et au milieu des sons, il écoutait avec ce ravissement pur d'une ame dégagée du corps, la voix argentine de la fée qui s'élançait brillante et claire, du sein d'un nuage de mélodie, de lumière, et de rosée bleuâtre comme le lointain de la mer. Il s'éveille en sursaut, la douce musique du rêve continue.... bientôt elle cessa... Quel spectacle !

Pour en donner une juste idée, il faudrait dépeindre par des paroles le tableau d'Endymion : montrer Abel,

tout aussi beau que le berger aimé de Diane, couché dans cette attitude si gracieuse, et coloré, comme lui, par la lueur amoureuse qui annonce la déesse; mais ici, dans le laboratoire, la déesse était arrivée! Abel stupéfait a vu sortir de sa cheminée, l'objet de ses rêves, une fée, mais la plus jolie des fées, la fée des amours!.....

Elle est suspendue dans les airs au milieu d'un nuage de lumière blanche comme celle d'une étoile, et douce comme le jour qui passe à travers la mousseline qu'a tissue la jeune indienne; cette lumière est produite par une lampe de bronze, que la fée a laissée dans la cheminée, et qu'alors Abel ne peut plus voir. Cette lampe

d'une forme antique, jette un éclat qui semble un rayon céleste et qui illumine le laboratoire. Abel croit encore rêver, il s'abandonne, le col tendu, comme un mortel qui voit le paradis pour la première fois, au délice de contempler celle dont il vient d'entendre la voix miraculeuse.

Le chant et la musique ont cessé... Du sein de son trône de lumière, la fée semble insulter la terre qu'elle dédaigne de toucher de ses pieds de neige. Elle est habillée tout en blanc avec une étoffe blanche tellement éblouissante, que l'image qu'Abel se traçait des vêtemens d'une fée, est surpassée. Elle avait les cheveux noirs comme du jais, et ils étaient parse-

més de perles dont la blancheur charmante, plus douce que celle du diamant, faisait ressembler sa tête, à une touffe de verdure chargée de mille gouttes de rosée.

Une ceinture de perles entourait une taille svelte, légère et voluptueuse: un collier de perles à quinze rangs ne fut distingué qu'avec peine par Abel, parce qu'il semblait se confondre avec la peau de la fée, tant elle était blanche ; à ses bras polis, délicats et satinés, brillaient des bracelets de perles; et sa robe était brodée de perles. Elle tenait une baguette de nacre de perle ; et, du sommet de sa tête, pendait, par derrière, un voile si léger, qu'il semblait tissu de vent par

les zéphirs eux-mêmes: ce voile,d'une blancheur de lait, formait en se jouant, une espèce de nuage au sein duquel elle se serait assise.

Cette fille de l'air était petite, mignonne, vive, légère, mais rien ne pouvait donner l'idée de son visage, le plus bel effort de la nature. Il renfermait tous les caractères : la bonté, alliée à la fierté douce, la grandeur, l'attrait, l'amour, la grâce, et ce charme indéfinissable qui résulte de l'envie de plaire. Ses yeux vifs, pleins d'un feu humide, avaient ce cercle noir qui en double l'éclat, et ils avaient de plus cette étonnante expression de volupté presqu'aérienne et vaporeuse que donne une large,

longue et belle paupière à longs cils, lorsqu'elle s'avance sur le milieu de l'œil et qu'elle semble cacher la pupille où vit tout le feu brûlant de l'amour : son nez fin respirait l'enjouement ; sur sa joue en fleur, resplendissait l'éclat d'une pomme brillante, et sa bouche souriait comme une rose qui s'ouvre, en laissant voir des dents rivales des perles de sa toilette. Son divin sourire annonçait une pensée pure et fraîche comme son haleine, et la pose élégante de son col qui s'élevait du milieu de la courbe gracieuse de ses épaules comme une colonne de lait, indiquait qu'elle avait étudié la majesté dans les cieux. Son sein harmonieux, tout voilé qu'il était

par une gaze aérienne, fut dévoré par l'œil *charmé* d'Abel qui, dans le silence de la nuit, put entendre le murmure de ces globes d'ivoire.

Voir tout cela, fut l'affaire d'une minute; il semblait craindre que son souffle ne fît envoler cette apparition divine, et il n'osait regarder la fée, dont les yeux lui parurent deux étoiles du ciel. La fée se complaisait à jouir de l'étonnement d'Abel, et son regard était celui d'une admiration curieuse. Elle baissa et leva ses yeux tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Abel, entendant la respiration de la fée, ne douta plus de la réalité de cette brillante créature; il se prosterna, et, levant son visage angélique, il lui dit

avec enthousiasme et avec la voix de l'adoration :

— « Tu es sans doute la *fée des Perles* ?.. »

Elle sourit et baissa la tête en signe d'approbation : ce doux mouvement, faisant briller un gros diamant qui se trouvait au milieu de son front pur, Abel crut que le nuage de lumière tremblait par secousses, et en décrivant des cercles multipliés comme lorsque l'on jette un caillou dans une eau limpide.

— « Belle fée des Perles, continua-t-il avec une ingénuité charmante, vous avez donc entendu ma voix ?.... Prenez avec vos mains d'amour, prenez les rênes de ma vie ! présidez à

mes sentimens, je me dédie à vous!.. si toutefois j'en suis digne, mais l'offraude d'un cœur pur est, je crois, ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Ah! venez quelquefois dans ma chaumière, je vous chercherai les larmes du repentir, si c'est votre emploi de les recueillir : je vous élèverai des temples, des autels, je vivrai pour vous, je..... mais parlez, je tremble que vous ne soyez que la fille d'un rêve. »

Raphaël nous a représenté des anges, des séraphins, agenouillés devant l'Eternel, et il a rassemblé la perfection humaine dans une posture qui, malgré son humilité, brille de grâce; leurs visages resplendissent et

semblent jeter un reflet sur la terre qu'ils couvrent des milliers de boucles de leurs chevelures d'or : tel était Abel en prière devant sa fée. Elle l'admirait, et un moment son teint de lys devint plus blanc et sa rougeur plus vive, ses yeux brillèrent, et un air magique erra sur sa figure radieuse. Quand Abel eut fini sa prière, elle agita doucement sa tête, et prononça ces mots :

— « Abel, je verrai si tu seras digne de ce que tu demandes : pendant quelque temps, je viendrai me glisser dans ta chaumière, comme le rayon de lune qui répand une lueur argentée et brille au milieu des nuits !..... si tu le mérites, je serai ton amie, ton

étoile, et...» Elle s'arrêta, comme si elle eût craint de faire une trop grande promesse.

En entendant cette voix d'ange qui se glissa dans son oreille comme les derniers sons d'une harpe, et qui en avait la douceur, l'harmonie et la grâce, Abel resta stupide : cet organe frappait droit à son cœur, il l'écoutait de l'ame : car il paraissait sortir de celle de la fée. La douce musique qui avait précédé cette apparition, n'était pas plus suave que ce doux accord.

— « Ah! s'écria-t-il, quand transporté sur un nuage, j'entendrais les divins accens des harpes d'or dont Catherine m'a dit que les chérubins

jouaient devant son Dieu, je n'aurais pas autant de plaisir que m'en donne une syllabe prononcée par vous!..... L'oiseau qui chante avant de mourir, le rossignol, le *loxia* d'or, et le baiser d'une mère ne sont pas plus doux. O fée des Perles, n'êtes-vous pas la reine de toutes les fées, comme la perle est la reine de l'Océan? »

La fée lui sourit, et l'enivra par ce sourire: « Si j'étais éternel, s'écria-t-il avec force, un sourire pareil tous les mille ans, et je serais heureux!.... Demandez-moi ma tête, qu'un bourreau et sa hache soient là, mais souriez-moi encore?..et je meurs content: votre sourire me sourira jusques dans la nuit de la tombe; j'aimerai mieux

la mort avec ce souvenir, que la vie sans vous!.... »

— « Abel, adieu, dit-elle d'une voix tendre: » Abel se prosterna, et quand il releva sa tête, l'obscurité la plus complète régnait: la fée avait disparu comme elle était venue, et le jeune homme eut beau se forcer la vue pour distinguer la place qu'elle avait occupée, il ne vit, pour nous servir de l'admirable expression de Milton: *Il ne vit que les ténèbres, et n'écouta que le silence.* Cependant il distingua dans le lointain, un bruit sourd comme celui du tonnerre; et, dans son réveil d'étonnement, il courut hors de la chaumière; il gravit la colline, et vers la forêt il aperçut un char lu-

mineux emporté avec la rapidité d'un nuage des tempêtes. Il rentra, et jusqu'au jour il ne put dormir, il voyait toujours la fée des Perles, et son nuage de lumière : il entendait cette douce voix et se précipitait comme pour saisir le pied lumineux qu'il avait vu briller dans un cothurne d'une étoffe argentée ; il se frottait par fois les yeux, mais il ne pouvait douter.

Au jour, il eut la preuve de l'apparition céleste : le tabouret de sa mère était devant la cheminée, et il y avait dessus quelques perles détachées de la robe de la fée. Il voulut visiter la cheminée : il trouva à ses pieds les débris d'un énorme bocal que son père avait placé sur le manteau de la

cheminée, et sur l'étiquette duquel Abel se souvint d'avoir toujours lu le premier mot, *Esprit*.

— « C'est cela, se dit-il, mon père tenait là la fée enfermée, et son temps a fini cette nuit. »

Enfin, il entra dans la cheminée, et il aperçut que dans l'un des côtés, son père, lorsqu'il l'agrandit avec Caliban, y avait laissé un petit escalier pratiqué dans le roc, et sur quelques marches il vit encore des perles.

Alors il courut réveiller Caliban, et lui raconta la venue de la fée. Le vieux Caliban se réjouit, et lorsque son jeune maître eut fini, il lui dit: — « Abel, je deviens vieux et je mourrai bientôt: il faut demander à ta

fée, pour t'éviter la peine de cultiver le jardin, de moudre le bled et de semer les légumes, de le faire faire par des lutins. »

— « Si elle pouvait te faire vivre toujours, dit Abel, mais les fées n'en ont pas le pouvoir. » Cependant ce point étant douteux, il se promit de revoir le Cabinet des Fées, et de chercher des exemples. Alors Caliban se réjouit espérant qu'à quelque page oubliée, Abel trouverait un brevet d'éternité pour eux.

Abel sortit, et le premier objet qui frappa ses regards fut, à une centaine de pas de la chaumière, une masse blanchâtre qu'il n'avait pas coutume d'y voir. Il se souvenait bien

qu'à cette même place, il existait quelque chose auparavant; mais ce ne fut qu'après une grande heure de méditation qu'il se rappela que c'était l'énorme buisson qui lui avait caché Catherine, la première fois qu'elle s'aventura sur la colline. Il y courut; il vit que le buisson avait été brûlé, pour découvrir une énorme pierre autour de laquelle il croissait et qu'il dérobait à tous les regards. Cette pierre était carrée, et il aperçut des caractères bizarres, tracés sur la table qui recouvrait cet espèce de monument rustique. Au bas de ce bloc carré, se trouvait une dalle extraordinairement large et vaste, ensevelie depuis longues années sous le terrain :

on avait bêché la terre, et cette dalle blanche au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau de fer, était alors dégagée de tout ce qui l'avait cachée depuis si longtemps, puisque le buisson avait pu y croître. Ce travail assez considérable eut lieu sans qu'Abel eût pu l'entendre, et cette réflexion lui fit penser que c'était un tour de la jolie fée des Perles, et que ce monument et ses caractères hiéroglyphiques signifiaient des choses bien importantes. Il se coucha par terre, l'oreille sur la dalle, et il entendit un bruit sourd qu'il prit pour celui de quelques lutins, mais qui, réellement, était produit par la même cause qui fait bruire l'onde de la mer dans les coquillages

que les enfans approchent à leur oreille.

Il se releva et chercha un sens aux caractères, mais ce fut une chose impossible ; car ils étaient trop bizarres, quoiqu'Abel y pût distinguer quelques chiffres effacés par la main du temps.

Il regardait encore ce singulier monument, lorsqu'il entendit un pas léger comme celui d'un fantôme, il avança la tête et crut que c'était la fée ; il aperçut Catherine qui, malgré son chagrin, vint gaîment à sa rencontre. Abel, ne put cacher un mouvement de dépit en voyant qu'il se trompait : ce geste ne pouvait échapper à l'œil de Catherine.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en tremblant comme une feuille d'hiver.

— Je croyais, répondit-il avec un doux sourire, qui pour le moment rassura la pauvre Catherine, je croyais que c'était la fée.....

— Quelle fée? dit-elle avec surprise?

— La fée des Perles, répliqua Abel avec des yeux brillans d'amour, oh! qu'elle est belle!.. Catherine, eh bien! qu'as-tu, tu détournes les yeux?....

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, je ne saurais voir les vôtres lorsqu'ils ont cette expression.... et qu'elle n'est pas pour moi, pensa-t-elle?

— Qu'as-tu, ma petite Catherine

dit-il avec un doux accent? tu pleures, tu souffres donc?...

—Oh oui, je souffre!» et Catherine sanglottait; elle se retourne et le voit pleurer: « tu pleures aussi, » reprit-elle, et sur le champ ses larmes parurent se sécher.

— Puis-je voir ta peine, sans en éprouver? répondit Abel, n'es-tu pas ma sœur? puisque tu es le seul être qui m'ait souri le premier sans être mon père, ma mère, ni Caliban..... »

— Eh bien, dit Catherine, en cachant son désespoir, quelle est cette fée?....

Alors Abel, avec tout le feu du jeune âge, avec tout le feu de l'amour, lui fit une description animee et bril-

lante de la vision céleste qu'il avait eue la nuit : à chaque instant, les phrases les plus énergiques des hommes que le frottement de la civilisation n'a pas encore altérés, et qui restent dans leur *neuf*, arrivaient sur ses lèvres enflammées, et n'instruisirent que trop la malheureuse Catherine, qui écoutait encore, avec plaisir, cet arrêt de mort, comme un criminel repentant qui se fait un besoin de son supplice.

— Enfin, dit Abel en finissant, et en montrant les cieux, ce n'est que par delà cette écharpe diaprée que naissent et vivent des fleurs aussi brillantes : elles viennent du parterre des jardins de ton Dieu, que j'aime encore

plus, depuis qu'il a permis que je visse ces roses qui ont habité près de son trône, et qui en rapportent une rosée de lumière, de parfums, et de charmes dont la nature d'ici-bas n'a pas d'exemple. Oui, Catherine, la blancheur d'un lys vierge, les mille couleurs des oiseaux de l'Orient, le doux chant des cygnes, l'odeur de l'ambre, le visage des houris de Mahomet..... rassemble toutes les forces de la nature? et ce chef-d'œuvre sera au-dessous d'elle.....

— Vous l'aimerez?... dit Catherine en tressaillant et épiant sa réponse.

— Je n'oserais, de peur que mon amour ne ternît sa pureté!....

— Mais si elle est belle, reprit

Catherine, et qu'elle ne vous aime point ?......

— Tu me soulèves trop de pensées ! dit-il en se frappant le cœur, j'en ai trop là, elles m'étouffent !.....

— Vous l'aimerez et elle vous aimera, dit alors Catherine en fondant en larmes ; car une femme qui vous aura vu, ne pourra jamais oublier la douceur de votre visage. » Ayant dit, Catherine s'enfuit à travers les ronces en pleurant toujours.... mais elle s'arrêta, revint précipitamment ; et, s'asseyant près de lui, sur la grosse pierre, elle lui dit : « Abel, sois heureux, et je serai heureuse...... » Elle disparut.

Le jeune homme pensif la suivit des yeux. Pendant quelque temps, il

ne pensa plus à la fée des Perles, et il commença à rappeler en lui tous les discours, les regards, l'accent même de Catherine, mais vaguement et par un sentiment confus qu'il ne pouvait expliquer.

CHAPITRE VII.

La Lampe Merveilleuse.

PENDANT plusieurs jours, l'ame d'Abel vécut, en quelque sorte, du souvenir de l'apparition de la fée des Perles; mais après, il sentit un besoin de la voir, qui ressemblait à de la faim : il s'étudiait à ne pas dormir la nuit, pour ne rien perdre des momens pendant lesquels la jolie fée viendrait. Il se parait avec recherche, baignait ses cheveux dans l'eau claire de la fontaine, tâchait avec Caliban de rendre blanc comme la neige des mon-

tagnes, le col qu'avait brodé sa mère; il tressait les nattes par lesquelles il rattachait les sandales de bois, faites par Caliban, pendant les nuits d'hiver, et sur lesquelles son pied ressemblait au pied de marbre d'une statue.

Un soir, il cueillit avec Caliban un bouquet de roses, et il les effeuilla dans le laboratoire qu'il orna de feuillages. Il nettoya la cheminée par laquelle descendait la petite fée, et il y attacha des rameaux de lilas, afin qu'elle trouvât un chemin parfumé.

Le lendemain soir, à l'heure de minuit, heure que les fées, que toutes les fées chérissent, parce qu'à ce moment les étoiles amoureuses jettent un éclat plus vif et que le silence plaît à leurs

ames aimantes, une musique d'une douceur divine, et le chant pur et tendre de la *fée des Perles* allièrent leur mélodie qui semblait partir des nuages, tant cette harmonie caressait l'oreille avec précaution et mollesse. Abel se réveilla soudain et vit la fée au milieu de son cortège de lumière, qui s'étendait sur tout le laboratoire, comme le voile d'air que l'on remarque quelquefois sur la terre, par un beau jour de printemps, lorsqu'on monte sur une montagne et qu'on regarde une vallée.

La fée charmante était assise sur le fauteuil vermoulu, et regardait dormir son protégé : aussitôt qu'Abel ouvrit les yeux, elle cessa son chant

céleste, et son visage prit une autre expression. Abel qui, depuis la première apparition, se couchait habillé, se leva, et fut se mettre à genoux à quelques pas de la *fée*. Un moment de silence régna entr'eux, car elle paraissait prendre plaisir à l'admiration du jeune homme, dont les regards la parcouraient avidement, comme s'il eût revu après longues années un ami tendrement aimé. Enfin il lui dit avec une naïveté charmante :

— « Vous avez sans doute cassé la grande bouteille où mon père vous avait renfermée ? »

— Oui, dit-elle en souriant, et c'est parce qu'il m'a tirée des mains

d'un enchanteur, mon ennemi, que j'ai juré de vous protéger ?.....

— De me protéger ?... répéta-t-il lentement avec l'accent du regret et le regard du reproche.

— Que voulez-vous de plus ?.. dit la fée, qui le comprit parfaitement bien.

— Je ne sais, » répondit-il ; mais après un moment de silence et d'hésitation, il ajouta avec cet air de supplication et de tendre désir qui donne tant de charme. « Je voudrais ne vous jamais quitter !...... ne m'avez-vous pas rendu la vie insupportable ? car si je ne pensais pas à vous et si votre image ne remplissait pas tous mes momens.... que deviendrais-je ?.... Une

chose maintenant ne me plaît qu'autant qu'il peut y avoir du rapport entr'elle et vous. J'avais du bonheur plein mon ame, en cueillant ces roses, parce que vous deviez en fouler les feuilles que j'ai répandues. Autrefois, j'aimais les fleurs, le murmure de notre fontaine, l'aspect du vallon et celui du ciel; aujourd'hui, tout cela n'a du charme, que parce que je crois entendre une voix qui me réponde; c'est un artifice de mon ame qui me fait croire que vous m'écoutez... Allez, belle fée, vous pouvez être aux lieux où vous restez.... mais, je suis certain que vous êtes là aussi..» et il montrait son cœur.

La fée, (car enfin les fées sont des femmes), la fée l'écoutait avec plaisir.

Elle lui montra, du bout de sa baguette de nacre, l'escabelle, comme pour lui dire de s'y asseoir; Abel s'y posa avec timidité et en regardant toujours la fée. En s'asseyant, il aperçut la belle lampe qui brillait dans la cheminée; et, pendant un instant, il la considéra avec surprise et en silence. La fée le regarda et parut deviner sa pensée; elle sourit!

— Belle fée, dit Abel, pourriez-vous prolonger l'existence de Caliban.»

Elle remua la tête en signe de refus, et répondit de sa douce voix: « Nous ne pouvons que donner ou ôter la vie, mais pour la faire durer plus qu'elle ne le doit, Dieu nous l'a défendu. »

— Vous reconnaissez donc le Dieu de Catherine ?

— Qu'est-ce que Catherine, s'écria la fée, en sortant de l'espèce d'impassibilité dans laquelle elle s'efforçait de rester; n'est-ce pas une jeune et jolie fille que vous aimez ?...

— Oh non, je ne l'aime pas !... repartit vivement Abel; car nous rions ensemble et je lui prends la main; à ses côtés je sens que je suis tout moi-même. Enfin je la chéris comme une sœur.... elle avait du chagrin l'autre jour, et j'ai pleuré avec elle !....

— Abel, écoutez ? si vous avez quelque demande à me faire, parlez ? je puis vous accorder tout ce que vous voudrez !.....

— Je ne veux rien pour moi, s'écria-t-il avec douceur, car en ce moment je suis heureux : mais je sens que j'aurais du plaisir à revoir encore mon père et ma tendre mère la *fée Bonne :* vous devez les connaître, faites que je jouisse une fois de leur doux aspect.

— Il faudra, répondit la fée, que je consulte mes livres ; et, si cela se peut, je vous les montrerai.

— Ah ! douce fée, s'écria Abel, je voudrais voir aussi votre palais, le lieu de votre séjour habituel !

— Et pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce qu'alors, dit Abel, je vous verrais toujours là, et vous ne seriez presque jamais absente pour moi. »

Elle parut vivement touchée de cette réponse, et elle promit à Abel de satisfaire ses désirs. Elle jeta sur lui un regard de complaisance où brillait même un sentiment encore plus délicat, et elle fit un mouvement comme pour se retirer: « Ah! restez? » dit Abel, en saisissant sa jolie main qu'elle retira soudain. Le pauvre jeune homme, lisant le dédain sur le visage de la fée des Perles, crut l'avoir offensée; il se retira tout honteux, la regarda avec un air de criminel qui demande sa grâce, et une larme même roula dans ses yeux de feu : « Terrible!... dit-il tout bas. »

La fée, toute émue, fit un pas pour le rejoindre, et lui présenta sa main

presque auprès de ses lèvres, et lorsqu'Abel y déposa un baiser tendre et respectueux, il sentit cette douce main trembler en effleurant son visage.

En cette apparition, la fée était déjà comme gênée: elle n'avait plus sur sa figure, cet air riant qu'Abel remarqua la première fois; mais l'éclat de sa parure, empêcha le fils du chimiste de s'apercevoir de ce changement. Elle regarda avec attention le laboratoire et surtout les habits du chimiste et de sa femme; puis elle se tourna vers Abel, et lui dit: « La rosée va se distiller sur les fleurs, l'aurore se lève; voici l'heure où nous disparaissons! adieu.... » Puis légère comme la nuée, gracieuse comme la

pensée d'une vierge amoureuse, elle saisit sa lampe brillante, et s'élança dans la cheminée par laquelle elle s'en fut, comme un jeune écureuil qui gravit une branche en se balançant mollement et jouant avec les feuilles.

Abel resta tout interdit: cette apparition de la fée, laissa dans son ame quelque chose d'indistinct et de vague, comme le premier point du jour qui se lève à l'horizon d'une mer bleuâtre. Ce sentiment n'était pas l'amour: car Abel, sans s'en apercevoir encore, en avait l'ame pleine, et la fée devait être l'objet de son premier et de son dernier amour: mais ce mouvement de son ame rêveuse ressemblait à de l'espoir, sans être l espoir

lui-même. Quand la fée fut partie, il se souvint alors de l'expression singulière de son visage, et de l'incertitude, de la gêne même, de ses gestes, et de sa contenance. Il fut, jusqu'au jour, plongé dans cette méditation, et Caliban le trouva dans la même posture où il était quand la fée avait disparu.

— Caliban, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas retarder l'instant de ta mort, lorsqu'il serait arrivé. » Caliban regarda la terre avec tristesse; et, lorsqu'il releva la tête, Abel aperçut une grosse larme qui roulait dans les rides du vieillard.

— Abel, comment pourrais-je te quitter ?.... mais tu me mettras avec

ton père, n'est-ce pas?.... » Abel le lui promit?

Quelques jours après, la fée lui apparut encore, et vint l'avertir qu'il fallait se résoudre à courir les plus grands dangers pour arriver jusqu'au palais qu'elle habitait. Abel lui répondit, que c'était combler ses désirs que de lui présenter une telle perspective. Alors la fée lui donna sa baguette de nacre, qui, pour cette fois seulement, obéirait aux ordres qu'il lui intimerait; et elle lui dit d'une voix pleine de charme: « Abel, demain, lorsque le char de la nuit aura parcouru les airs, et que tu entendras l'heure de minuit sonner à la cloche du village voisin, frappe

de cette baguette la pierre qui se trouve à cent pas de ta chaumière; elle se levera et t'ouvrira un gouffre dans lequel il faudra te précipiter; enfin lorsque tu seras descendu, tu marcheras jusqu'à ce que tu voies la lumière de mon château; elle ne sera visible que pour toi. « La fée disparut comme de coutume, en lui laissant la baguette: il ne cessa de la baiser en pensant que les mains de la fée l'avaient touchée, et il ne sut qu'en : faire à chaque instant il la plaçait dans un endroit, puis dans un autre, s'éloignait et revenait la voir comme si c'était la fée elle-même.

Au temps où Napoléon gouvernait l'Europe d'une main hardie, et pa-

raissait aux hommes environné d'un éclat majestueux, il confia son portefeuille à un jeune auditeur qui devait le suivre à l'armée.

L'auditeur, une fois qu'il tint le portefeuille, ne sut où le mettre : il consultait tout le monde, et demandait comment se portait le portefeuille d'un Empereur, et dans quelle substance précieuse on l'enfermait. Il ne le quittait pas des yeux, comme si Napoléon et son génie y étaient contenus. Si quelqu'un passait à côté, il le regardait avec inquiétude : quelqu'un venait-il? il lui faisait voir le portefeuille : il disait à tout le monde, qu'il avait chez lui un portefeuille de S. M., enfin, il était fou... Ainsi en

fut-il d'Abel et de la fée, si ce n'est que l'on pardonne à l'amour sa folie, et que les singeries de l'auditeur annoncent une ame étroite. Abel attendit avec une rare impatience, que l'heure indiquée arrivât.

Caliban voulut absolument l'accompagner, et ils furent tous les deux à minuit à la pierre en question. Lorsque le dernier coup de l'horloge retentit dans les airs, Abel frappa bien doucement la dalle, et elle se leva brusquement : alors l'ouverture vomit sur-le-champ une grande quantité de flammes, et Caliban regarda Abel avec effroi ; mais l'intrépide jeune homme, fermant les yeux, s'élança dans le cratère de ce petit vol-

can, et Caliban l'y suivit. Ils tombèrent sur une matière molle et flexible, qui les reçut avec complaisance: ils entendirent la pierre, retomber avec fracas, et se trouvèrent dans la plus affreuse obscurité. Abel se releva, et, mettant sa main en avant, il marcha courageusement, en appelant Caliban; mais il n'entendit plus ce fidèle serviteur : il tâtonna partout pour le retrouver, ce fut en vain : alors il se décida à marcher en avant. Il erra long-temps sans rencontrer aucun obstacle : le plus profond silence régnait, ainsi que la plus grande obscurité: il chemina si long-temps, toujours entouré de ce cortège de terreur, qu'il crut

que la nuit devait s'être écoulée. Tout à coup un bruit horrible dont il n'avait jamais eu l'idée, retentit comme un coup de tonnerre, et la voûte sous laquelle il marchait, parut en être ébranlée, et prête à s'écrouler. Après ce premier frisson de crainte involontaire que ce bruit avait excité dans son corps, il se remit à marcher ; mais, à chaque instant, le bruit se renouvelait et semblait se rapprocher. Abel s'arrêta, et s'assit sur une pierre froide : là, le plus terrible spectacle vint l'épouvanter. En effet, ses yeux se portaient toujours en avant par un mouvement naturel, et il cherchait à voir : cette tension de la vue le fatiguait, et ce fut lors-

qu'il arriva à cette fatigue, que le bruit cessa, et que dans le lointain, un point lumineux et blanchâtre commença à paraître. Insensiblement, cette lueur devint effrayante et grossit, prit un corps, et ce corps était celui d'un géant qui, avec une massue, s'approcha brusquement, et leva sur la tête d'Abel le tronc d'arbre qu'il faisait mouvoir : Abel se leva et courut au géant; mais il entendit un rire effroyable, et le géant se mit à danser et à reculer en sautillant, et tenant toujours sa massue levée. Alors Abel courut avec rapidité sur cette épouvantable vision; lorsqu'il fut sur le point de l'atteindre, le géant se résolut en une ligne d'une finesse ex-

trême, et se changea en un serpent qui siffla de toutes ses forces, et s'élança à chaque instant sur Abel qui, dans cette perplexité, cherchait à l'atteindre avec la baguette de nacre. Au moment où il le toucha de sa baguette, il se recula jusqu'au lointain le plus obscur; et, là, il revint avec une furie horrible; pendant la route, il se leva sur sa queue, sa tète prit une tête humaine, une tête de mort avec ce rire arrêté et terrible, son corps se balança sur deux os desséchés, et Abel vit le jour à travers ses côtes vides: il entendit crier les os, enfin un rire de l'enfer éclata et le glaça de terreur. En cet instant, la fée et tous ses rians prestiges se présentant à son

imagination, il ferma les yeux et courut avec une force, une énergie terribles, et lorsqu'il fut las il s'assit, ouvrit les yeux et ne vit plus rien. Il se releva et continua sa route : bientôt il aperçut une lueur douce au bout du souterrain qu'il venait de parcourir, et lorsqu'il l'atteignit, il vit que c'était le reflet des eaux d'un lac qui réfléchissait une multitude de lumières.

En effet, il se trouva dans une grotte toute en coquillages, plus rares les uns que les autres : cette grotte où la nacre de perle dominait, était à l'extrémité d'un lac limpide que des arbres lumineux entouraient de tous côtés. Une barque dorée flottait

devant le hardi jeune homme qui s'élança sur-le-champ dans la nacelle, en essayant de la guider vers un magnifique pavillon chinois, qu'il voyait pour la première fois en réalité. Aussitôt qu'il fut dans la barque, des deux côtés de la rive, une douce musique répandit dans les airs, les sons les plus divins, et une voix argentine chanta, lorsque la musique se tut, un hymne en l'honneur d'Abel.

Pour lui, il jouissait du plus magnifiques pectacle qui pût flatter son ame amie du merveilleux : il naviguait sur un lac au milieu d'un océan de lumière, qui effaçait l'éclat des étoiles d'un ciel, pur comme l'onde qui caressait sa barque par des flots lumi-

neux. Il voyait un pavillon chinois s'élever du sein des eaux, et chaque angle, chaque pointe était garnie d'une perle grosse comme un œuf, et contenait une lumière qui, à travers cette enveloppe orientale, jetait une lueur mystérieuse comme la fée de ce lieu. Les eaux paraissaient se perdre sous le pavillon divin, à travers les vitraux duquel il apercevait des figures se mouvoir et danser comme des sylphes.

Lorsque sa barque aborda contre le pavillon, il entendit une musique délicieuse et les cris de joie de la troupe de fées qui dansaient. Il sortit, et tout à coup, deux grands et forts inconnus s'emparèrent de lui, le je-

tèrent dans une espèce de boîte et l'emportèrent avec une extrême rapidité : il voulut briser la caisse dans laquelle il était, mais les éclats de rire qui suivirent ses vains efforts, le firent ressouvenir que les forces humaines étaient inutiles contre les enchantemens des fées.

Enfin, le même bruit qu'il avait entendu pendant sa course pénible, se fit entendre, sa prison parut se briser, et il se trouva seul, au milieu d'un nuage blanchâtre et d'une odeur agréable, dans un lieu qui ressemblait, à ce qu'il se figurait, du palais d'une fée.

C'était un salon circulaire : la coupole était soutenue par trente colon-

nes de marbre blanc, et l'intervalle entre chaque colonne était garni d'une étoffe rouge très précieuse, qui se rattachait par des griffes de lion en or à la frise. Le parquet, composé de bois précieux, formait les dessins les plus ingénieux: un lustre qu'il crut de diamans, pendait du milieu de la voûte qui lui semblait un ciel, tant elle était peinte avec habileté, et ce lustre jetait des feux dont il ne put soutenir l'éclat. Du sein de quatre trépieds d'or, s'exhalaient les plus doux parfums : tout autour de ce salon merveilleux régnait un divan, où se trouvaient des coussins de pourpre en profusion, et la richesse du bois était encore augmentée par des dorures et des pierre-

ries. Entre chaque colonne, s'élevait un piédestal en bronze, sur lequel il vit les plus belles statues en l'honneur des fées les plus célèbres; il y lut les noms de : La fée *Urgelle*, la féc *Gentille*, la fée *des Eaux*, etc.

Dans sa surprise, il n'aperçut pas d'abord une porte ouverte, et il fallut, que de la pièce voisine, il entendît une voix chérie qui lui était bien connue pour qu'il se précipitât sur le champ... Autre étonnement!....

Il entra dans le lieu que la fée habitait toujours. La lumière venait d'en-haut, mais elle était voilée par un immense plafond composé d'une étoffe blanche comme la neige, et plissée à mille plis, de manière que le

jour avait une blancheur douce comme la fée elle-même.

Ce réduit divin était de forme carrée. Aux quatre coins, des piédestaux de cristal au milieu duquel la fée avait glissé de l'argent, ce qui leur donnait un doux éclat, supportaient des cassolettes d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves. Une fois qu'Abel fut entré, il n'aperçut plus la porte, parce que les murs (si c'étaient des murs,) étaient garnis d'une substance précieuse d'un blanc mat, qui laissait briller de grandes coquilles de nacre de perle artistement posées, et dont les brillantes cannelures à couleurs changeantes et admirablement bien imitées, décoraient ce boudoir de la

fée. Le bas de chaque coquille contenait un gland de perle, et la plinthe du haut et du bas de l'appartement était figurée par une ceinture de perles, large d'un demi-pied: les coquilles tranchaient, par le blanc vif de leur nacre, sur le fond qui était d'un blanc mat presque bleuâtre. Tous les meubles, au lieu de bois, étaient en nacre et enrichis de sujets en argent mat, leur étoffe était le satin le plus brillant, broché de perles figurées par le dessin. Partout des fleurs, d'un blanc délicat, répandaient leur odeur de jasmin, d'oranger, de myrthes. Au milieu de la pièce, un vaste bassin d'albâtre sculpté contenait un amour soufflant dans une conque, une eau

limpide qui jaillissait à moitié de la hauteur de l'appartement, et s'échappait ensuite par la colonne de marbre, sur laquelle le bassin était posé : cette eau murmurante rafraîchissait l'air et disposait à la rêverie. Enfin, au fond de cette espèce de nuage de blancheur, Abel, stupéfait d'une telle recherche, aperçut, sur une estrade d'argent, la fée couchée majestueusement au milieu d'un lit de rosée, tant étaient blancs les tissus qu'elle foulait. Une profusion de perles, semées sur tout ce qui lui servait, indiquait sa profession de fée des Perles, et sa beauté était si vraie, si brillante, qu'aussitôt qu'on la regardait, la magnificence du lieu disparais-

sait et l'on ne voyait plus qu'elle.

Sur un *somno* d'argent mat, la belle lampe de bronze jetait un éclat d'une douceur mystérieuse en ne laissant de jour que ce qu'il en fallait pour apercevoir la beauté de ce lieu divin, qu'une lumière trop vive aurait rendu fatiguant pour l'œil.

La perle et le blanc ont un ensemble de candeur et de mystère qui plaît à l'amour comme le feu des étoiles. Il y a, dans cette couleur, une recherche, une pureté qui la rend favorite de toutes les ames aimantes et gracieuses. Vénus sortit du sein de l'océan, mais avant, elle était sortie d'une perle; car une perle dût être son berceau, comme l'ame d'une jeune vierge doit être celui

de l'amour. L'amour même est né sur la rosée dans le calice d'un lis virginal. Enfin, le blanc sans éclat est l'ami des malheureux : souvent la mélancolie au sourire moitié tendre, moitié amer, ne regarde-t-elle pas la masse de lueur que forment les rayons blanchâtres que la chaste déesse des nuits envoie sur la terre? Aussi, dans ce réduit de douceur, Abel sentit l'amour s'emparer de toutes ses facultés.

La jolie fée se leva, courut vers Abel : il n'entendit pas le son de ses pas, car elle marchait sur un tapis blanc comme la neige; enfin il était plongé dans un tel ravissement, qu'il ne pouvait pas prononcer un seul mot.

Il contempla la fée, tomba à genoux, posa sa tête amoureuse sur les pieds de la déesse, et les couvrit de baisers : les boucles de sa belle chevelure caressèrent les pieds de la fée qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Allons, relevez-vous, dit-elle d'un son de voix charmant, et ne faites pas de folies!... En vérité, toute fée que je suis, j'en rougis pour vous....

Si Abel avait pu voir le coloris qui couvrit le visage de la fée, il aurait été au comble de la joie. Elle entraîna le jeune homme sur un sopha de satin blanc : ils s'y assirent ensemble, et la fée, lui reprenant sa

baguette, frappa trois coups sur le *somno*.

Soudain une musique aérienne emplit l'air de sons divins : Abel, dans son extase, saisit la main de la fée ; ils restèrent à côté l'un de l'autre pendant tout le temps que dura la musique, et le pauvre Abel, ivre d'amour, confondit son ame dans celle de la déesse. Ses yeux venaient mourir à chaque instant dans les yeux de sa compagne, qui ne se fâcha point de ce muet hommage, et parut même y prendre plaisir. Enfin, au moment où trois voix divines chantèrent, dans une langue inconnue, un morceau dont les notes semblaient infuser l'amour, Abel et la fée se



serrèrent mutuellement les mains, rougirent ensemble, et leurs cœurs battirent à l'unisson; alors, insensiblement, la fée retira sa main, et Abel crut avoir tout perdu quand il ne sentit plus les doigts délicats de cet ange d'amour et de beauté.

— Pourquoi, dit-il, pourquoi vous ai-je demandé à venir en ces lieux? je ne puis plus vivre sur la terre, mais bien dans ce nuage que vous habitez : ma chaumière, mon jardin, mes fleurs, vous m'avez tout enlevé; car tout va me déplaire, et vous ne m'aurez rien donné!..

— Ingrat!... dit la fée d'un ton plein de reproche, pourquoi comptez-vous le souvenir de ce moment

qui, même pour moi, ne sera pas sans charme?..... oui, mon palais est *plein*!... splendide, ajouta-t-elle, magnifique, mais songez, Abel, que la plus belle habitation d'une fée est un cœur pur, un cœur tout à elle, un cœur grand, généreux, sensible.»

Abel la regarda d'un air qui signifiait qu'il offrait le sien.

— Je vous entends, dit-elle, avec le fin sourire d'un ange qui ouvre la porte du ciel à un juste, en voulant dire: « c'est là!.. » Je vous entends, Abel... mais pour communiquer avec les fées et les génies, il faut de vastes connaissances que vous n'avez pas.

— Et puis-je les acquérir? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit-elle; et si vous y parvenez, j'aurai une grande preuve de votre..... de votre a... aptitude aux sciences.

— Belle fée, dit Abel, vous m'avez promis de m'évoquer l'ombre de mon père.... Ah si vous en avez le pouvoir! ».... Il se mit à genoux.

La fée se leva, le prit par la main; et, pendant qu'il regardait cette voûte blanche qui brillait d'un doux éclat, elle déposa sur cette main chérie un baiser, en rassemblant son ame sous le léger espace que ses lèvres embrassèrent : Abel se retourna, mais la fée majestueuse prit un air de dignité froide, et refoula son plaisir

dans le plus profond de son cœur : Abel interdit, baissa les yeux. Alors la fée toucha, de sa baguette, une coquille qui disparut soudain : un léger bruit fit regarder Abel qui vit son père soufflant ses fourneaux, et sa mère brodant son col : il porta la main sur son cou, pour s'assurer que ce gage d'amour maternel y était encore, et il resta muet de stupeur, et en proie à l'effroi. Il jeta un cri, s'avança, porta ses mains en avant, mais il fut arrêté par une substance froide comme la glace, dure comme du diamant, et il s'évanouit.

A son réveil, il se trouva dans les bras de la fée qui était plus pâle que lui : elle tenait un mouchoir dont elle

effleurait son visage, et les plus doux parfums l'avaient fait revenir : ce moment fut un des plus beaux instans de sa vie ; ses yeux rencontrèrent les yeux inquiets de la fée qui le regardait avec amour : contempler ce doux visage, fut une sensation délicieuse : il ne se sentait pas encore : il naissait à la vie, avec cette différence qu'il savait naître, et qu'il semblait tirer son existence des yeux de la fée. Il n'avait plus aucun souvenir, aucune perception de lui-même. Plongé dans un calme ravissant, tranquille, heureux, n'appartenant plus à la terre, il ne savait plus qui il était, où il se trouvait.... non, il aimait, et voyait l'objet de son amour lui sourire au

sein d'un nuage de volupté, de grâce et de richesse.

La fée des Perles était coëffée de manière à réaliser l'idée d'un ange : ses boucles en monceau sur son front, ses yeux compatissans.... Abel se crut au ciel...: mais quand elle le vit ouvrir les yeux, elle le quitta et sortit. Abel se trouva donc seul dans ce lieu de délices avec son extase et ses souvenirs. Après une rêverie d'amour, suave comme l'air de la patrie, il aperçut la lampe: alors se souvenant de l'hïstoire d'Aladin, il conçut l'idée de s'approprier celle de la fée, à laquelle au surplus il ne faisait aucun tort: « parce que, se dit-il, si c'est un talisman, elle n'en manque pas, si ce n'est

qu'une lampe, je ne la priverai pas d'un meuble bien précieux. »

Ce qui le confirma dans la pensée que cette lampe était un talisman, ce fut son peu de richesse, car elle n'était que de bronze ; ensuite, une fée ne doit rien avoir qui ne soit enchanté. Bref, il souffla la lampe, et la glissa dans son sein, se promettant de l'essayer à la première occasion.

La fée revint bientôt, apportant dans un vase, précieux et blanc comme du lait, un breuvage qu'elle exigea qu'Abel prit aussitôt. Pendant qu'il buvait, elle s'aperçut bien facilement du larcin qu'Abel venait de commettre, et se souvenant de la manière

dont il avait regardé cette lampe, elle devina dans quelle intention le vol était fait.

— Ingrat, s'écria-t-elle d'une voix harmonieuse qu'elle voulait vainement rendre sévère, je vous comble de bienfaits, je satisfais vos désirs, je fais pour vous ce que jamais fée n'a fait pour personne, puisque je vous introduis dans ma demeure, au risque d'être réprimandée par toutes les fées qui l'apprendront!... et vous vous emparez d'un de mes talismans les plus précieux, celui qu'un enchanteur du grand bazar a vendu si cher?....

Abel était à ses genoux: — « Petite fée, dit-il, ne vous mettez pas en

courroux, car vous me feriez périr de douleur. »

—« Allez, continua-t-elle, ma seule vengeance est de vous la donner en vous disant ce qu'il faut faire pour s'en servir. Frottez-la auprès de la grande pierre cabalistique qui se trouve contre votre chaumière! frappez trois fois, du pied gauche, sur la dalle qui doit s'y trouver, (dalle précieuse que votre père avait ensevelie, et que j'ai eu tant de peine à reconnaître!) alors vous obtiendrez du génie de la lampe tout ce que vous voudrez. Adieu, méritez ma présence. »

Elle le prit par la main, et, sortant de son mystérieux asile, elle le guida dans l'obscurité à travers une longue

galerie : la fée prononça quelques mots dans une langue étrangère : alors trois hommes se saisirent de lui, le mirent sur un coussin moëlleux, en lui couvrant les yeux d'un bandeau, puis il se sentit emporter avec rapidité, s'endormit, et après un sommeil très long et très profond, il se réveilla, se trouva sur son lit dans le laboratoire. Caliban était à ses côtés, et paraissait inquiet.... Abel crut avoir songé, il se frotta les yeux, et regarda son vieux serviteur qui le contemplait avec une vive inquiétude.

FIN DU TOME PREMIER.



LA DERNIÈRE FÉE OU LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE;

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez
J. N. BARBA, au Palais-Royal;
G. C. HUBERT, Galeries de bois, n° 222;
MONDOR, boulevard du Temple, n° 45;
A. BOBÉE, rue de la Tabletterie, n° 9;

Et chez tous les marchands de Nouveautés.

1823.

LA
DERNIERE FÉE
OU
LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE.

Ouvrages du même Auteur, 20 vol. in-12.

L'Héritière de Birague, 4 vol. in-12,	10 fr.
Jean Louis ou la Fille trouvée, 4 v. in-12,	10
Clotilde de Lusignan, 4 v. in-12,	10
Le Vicaire des Ardennes (1), 4 v.	»
Le Centenaire ou les deux Béringheld, 4 v. in-12,	10

Pour paraître incessamment,

Wann-Chlore ou la Prédestination, 4 v. in-12.

(1) Cet ouvrage ayant été saisi, il ne s'en trouve plus d'exemplaires dans le commerce.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOBEE,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

LA
DERNIÈRE FÉE
OU
LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE;

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN.

TOME II.

A PARIS,

Chez
- J. N. BARBA, Libraire, au Palais-Royal;
- G. C. HUBERT, Libraire, Galeries de bois, n° 222;
- B. MONDOR, Libraire, boulevard du Temple, n° 45;
- A. BOBÉE, Imprimeur, rue de la Tabletterie, n° 9;

Et chez tous les marchands de Nouveautés.

1823.

LA DERNIÈRE FÉE

OU

LA NOUVELLE LAMPE MERVEILLEUSE.

CHAPITRE VIII.

Essai de la Lampe.

—CALIBAN, n'est-ce pas un songe? n'es-tu pas venu avec moi dans le gouffre, hier soir?...

—Hier soir? dit le vieux serviteur; avant-hier, Abel!... car voici un jour et úne nuit que je suis dans les transes sur ton sort :

Aussitôt, continua-t-il, que je suis tombé dans ce vilain trou, deux in-

connus m'ont saisi et m'ont gardé pendant quelque temps; après quoi, ils ont r'ouvert le gouffre, et m'ont rejeté sur la terre comme si elle eût accouché de moi. J'ai couru te chercher partout, mais tout le monde a fui devant moi: enfin je suis revenu ce soir, et je t'ai trouvé dormant. »

Abel se leva, et lorsqu'il aperçut sa lampe, il ne put douter de la vérité de son aventure.

—« Caliban, s'écria-t-il, nous sommes les rois de la terre! tiens, vois cette lampe? c'est un talisman que m'a donné la fée. » Et là-dessus, il lui raconta tout ce qui lui était arrivé: Caliban émerveillé, dit à Abel qu'il fallait faire sur le champ l'essai de la

lampe. Alors ils sortirent aussitôt et coururent à la grande pierre avec un empressement que l'on doit concevoir.

Abel se plaça sur la grande pierre, frotta sa lampe, et, de son pied gauche, frappa trois coups; puis avec la naïveté de l'enfance, Caliban et lui se retirèrent et s'accroupirent en essayant de regarder par dessous la pierre s'il était possible. Elle se leva brusquement : un joli génie, portant une couronne de fleurs sur la tête, ayant une robe blanche garnie de perles et s'appuyant avec grâce sur un nègre effroyable et presque nu, qui avait un cimeterre étincelant, fit entendre une voix harmonieuse, douce, presqu'aussi tendre que celle de la fée.

« Salut, mon maître adoré, salut! je suis là, pour écouter tes ordres, servir tes plaisirs, épouser tes haines et t'obéir quelque chose que tu ordonnes : soit qu'il faille s'envoler et courir avant les nuages, en buvant les espaces ; soit que, flamme sonore, je dévore une maison; ou que je doive courir comme une onde légère; m'élever en colonne; me changer en diamans, ou devenir le brillant tapis que tu foulerais : je suis ce que tu voudras. Que désirez-vous, mon maître ?... Parlez, parlez ! »

Lorsqu'il eut terminé son chant pur, Abel et Caliban, saisis de surprise, contemplèrent la beauté de ce groupe, car le génie ressemblait à une

jeune fille assise auprès d'une statue de bronze. Abel et Caliban, se regardant l'un l'autre, ne surent plus que demander. A la fin, le vieux serviteur leur dit : « Je veux que notre jardin soit soigné et que vous le fassiez bêcher, de manière que je n'aie plus qu'à semer et recueillir : je veux de la farine toute broyée, et blanche comme du lait.

— Oui, dit Abel. » Le génie et le nègre disparurent aussitôt, et la pierre qui semblait vivre, se referma brusquement, en laissant Abel et Caliban dans l'étonnement ; ils regardèrent encore la dalle et crurent rêver. Le vieux serviteur essaya de la soulever par l'anneau de fer, mais ce lui fut impos-

sible; alors ils restèrent convaincus que la pierre était enchantée. Enfin, ils se mirent à examiner la lampe avec la même curiosité que l'enfant qui cherche à casser son joujou pour découvrir ce qu'il renferme.

Abel plongé dans l'embarras, par la multiplicité de ses désirs, ne trouva d'autre moyen pour mettre un terme à sa rêverie, que de penser aux perfections de la fée, et au charme céleste des derniers momens qu'il avait passés à ses côtés.

L'amour le brûla tout entier, et désormais il lui fut impossible de ne pas mêler le souvenir de la fée à toutes ses actions, de la voir sans cesse, et de lui rapporter tous ses désirs.

Lorsque Caliban rentra au logis, il faisait presque nuit : il heurta un objet très lourd qu'il trouva sur son passage, et lorsqu'il y porta les mains, elles s'enfoncèrent. Il les retira pleines de la plus belle farine de froment que jamais la meule d'un moulin ait broyée, et il se hâta de transporter le sac dans la chaumière. A travers les vitres de son réduit, il aperçut trois esclaves, habillés tout en blanc, qui défrichaient très lestement un grand carré de terre, à la lueur de la lune. Il sortit et les regarda faire en se croisant les bras, et prenant un plaisir divin à voir son ouvrage s'achever comme par enchantement : il s'approcha, et leur parla ; mais ils ne

se dérangèrent pas, ne firent aucun mouvement, et ne parurent pas avoir entendu. Caliban émerveillé, bénit la lampe, la fée, le ciel, et rendit grâces à Dieu de ce qu'enfin Abel avait un talisman qui ne les laisserait manquer de rien.

— Parbleu, dit-il tout haut, il y a quarante ans que je n'ai mangé de viande et fait de repas, il faudra que j'en demande un splendide demain matin. »

Abel était dehors, la lune jetait sur le vallon un écharpe de lumière qui invitait à la méditation : il entendit au bas de la colline, une voix de tristesse et de mélancolie qui modulait les plaintes les plus attendrissantes,

cette hymne de la souffrance, qui retentissait au milieu du silence le plus solennel, le frappa fortement.

— Il y a des êtres malheureux dans ce vallon, se dit-il, et je puis les secourir!..... » Il s'avança et tâcha de voir celle qui chantait si tristement. Il aperçut une figure se mouvoir lentement parmi les peupliers sonores qui bordaient les rives du ruisseau. Elle était comme l'ombre errante d'un mortel qui n'a pas obtenu de terre (1) sur ses restes abandonnés. Ses mou-

(1) Les anciens croyaient, et beaucoup de peuples croient encore, que les morts que l'on n'enterre pas, se plaignent longtemps, parce qu'ils ne peuvent entrer au ciel.

(Note de l'Auteur.)

vemens avaient cette indécision, ce laisser aller d'un être à qui tout est indifférent, parce que son cœur est plein d'une seule idée, d'un seul désir. Elle semblait parcourir la vallée pour lui dire adieu.

En ce moment, une respiration mélodieuse annonça Catherine : Abel courut à sa rencontre et, lui montrant sa lampe, il lui dit avec joie : « Catherine, demande-moi tout ce que tu voudras, ce talisman précieux que je possède, comblera tes vœux.

— Ah ! dit-elle, ce que je désire ne viendra jamais de cette lampe de fer.

— Si, ma petite Catherine ; » alors il lui raconta sa dernière aventure, et

la pauvre paysanne eut le cœur rempli de fiel en écoutant les expressions d'amour dont se servit Abel.

—Ah! Catherine, dit-il en terminant, ce malheur dont tu me parles d'aimer sans l'être, j'en ressentirai la cruelle souffrance. Comment dire à une fée : « je vous aime ! » comment oser la regarder avec cette pensée qui doit se lire alors sur le front...

— Pourquoi n'aimeriez-vous pas plutôt, dit vivement Catherine, une jeune fille qui vous porterait dans son cœur, et pour qui vous seriez ce que la fée est pour vous?... »

Elle s'arrêta, et le silence régna dans toute la nature. Au bout de quelques instans, la jeune fille qui

errait dans le vallon, fit entendre son chant de désespoir : il disait qu'elle aimait en vain. Ces accens parurent prophétiques à Catherine, elle pleura.

— Catherine, s'écria Abel, oh! tu me caches quelque chagrin! c'est mal, car maintenant je puis tout pour ton bonheur.

— Je songeais, dit-elle, en faisant un effort sur elle-même; je songeais à cette pauvre Juliette que je viens d'entendre.

— Hé quoi? c'est elle, répondit Abel, ah! dis-lui de venir, Catherine, et ma lampe levera tous les obstacles qui la séparent d'Antoine. »

Catherine se précipita à travers les buissons, en admirant le bon cœur

de son bien-aimé et sans comprendre comment il rendrait Juliette heureuse. Mais elle allait, elle courait, elle volait; car elle et Juliette étaient plongées dans le même malheur, et l'on parlait de secourir sa sœur de misère amoureuse.

Juliette arriva: elle était belle, mais pâle, et sur sa figure qui respirait la tombe, on remarquait des traces qui disaient qu'elle fut toute gentillesse, toute gaîté, avant que l'amour n'eût allumé le feu brillant de ses yeux enfoncés. Elle s'assit de manière à faire voir sur le champ que tout lieu lui était égal, et son regard annoncait une inquiétude vague pour un trésor qui ne lui appartenait pas. Juliette

n'était plus elle-même, vivait ailleurs; et là, où elle se posait avec grâce, on n'avait que ses formes élégantes et pures, car son ame voyageait toujours. Catherine en la contemplant lisait son propre avenir : quand elle dit à Juliette que le jeune homme avait le pouvoir de la rendre épouse d'Antoine, une lueur d'espoir erra sur son visage, et le modifia comme ces feux errans qui courent dans la cendre d'un papier qui se consume. Elle tourna ses yeux remplis de mort sur Abel, et n'aperçut pas sa rare beauté parce qu'un autre lui avait donné un autre type de l'idéal, et elle répondit lentement en regardant la terre : « La tombe sera mon lit nuptial, et les

chants de l'église en deuil seront ma chanson d'hyménée.... Antoine ! Antoine... » Puis elle contempla la voûte des cieux et les étoiles, le manteau d'azur et la vallée, « adieu, adieu. » Ses cheveux se dénouèrent et elle ressembla à Ariadne abandonnée, mais à Ariadne prête à périr.

— Catherine, dit Abel, que faut-il pour lui faire épouser celui qu'elle aime.

— J'imagine, répondit-elle, que trente mille francs lèveraient tous les obstacles. »

Abel frappa les trois coups, frotta la lampe, et lorsque le génie eût chanté son hymne d'obéissance, et plongé dans l'étonnement Catherine

et Juliette, Abel demanda trente mille francs : « Avant que vos artères aient battu dix fois, répondit le génie, vous allez avoir ce que vous désirez. » Il disparut et reparut aussitôt : il mit un genou en terre et montra un gros sac d'or que le nègre laissa tomber par terre : ils attendirent qu'Abel leur donnât l'ordre de se retirer, et ils partirent bientôt en chantant.

Une émanation d'une suavité extraordinaire remplissait l'air de son parfum : Catherine et Juliette ébahies, restèrent stupéfaites, regardant tour à tour Abel et sa lampe et la pierre, mais Abel plus longtemps que le reste; car il leur sembla, par son attitude, un ange descendu des cieux. Juliette,

l'heureuse Juliette le contempla avec une effusion de cœur qui fit briller son visage de cette joie enivrante que donne l'amour heureux, et sur le champ, sa gentillesse et ses grâces premières reparurent dans son attitude et ses mouvemens.

— Si vous êtes un homme, dit-elle avec un fin sourire, vous serez dans mon ame presqu'un rival d'Antoine! votre place sera toujours marquée au coin de notre feu dans notre chaumière, et personne ne s'y mettra.

— Te voilà heureuse, toi !... lui dit Catherine en soupirant.

— Oh oui, bien heureuse ! »... répliqua Juliette, en tournant ses regards sur la ferme où reposait celui

qu'elle aimait d'amour : un sourire de mélancolie erra sur les lèvres de Catherine, et elle dit avec un peu d'amertume : « pour des femmes qui épousent leur bien-aimé, les vertus ne sont plus difficiles à pratiquer !... »

Abel les regardait avec une naïve curiosité, et ne comprenait pas les remerciemens dont il était l'objet ; car il éprouvait un si grand plaisir, qu'il se sentait en quelque sorte redevable de quelque chose à Juliette et à Catherine.

Il leur prit leurs mains, les serra contre son cœur, ce qui fit tressaillir Catherine, et il leur dit avec cet enthousiasme du jeune âge qui a quel-

que chose d'attendrissant, parce qu'il sort brûlant de l'âme.

— Ah ! vous m'avez fait connaître le plaisir des fées !.... Amenez-moi tous les malheureux ?

Juliette se promit bien de revenir souvent à cette pierre de la colline ; et les deux jeunes filles, soulevant le sac rempli d'or, s'en allèrent en retournant souvent la tête. Abel les regarda descendre et gagner le village.

CHAPITRE IX.

De l'empire des Fées.

Abel resta quelque temps plongé dans cet état charmant qui suit un plaisir extrême. Avoir rendu un être au bonheur, est une jouissance qui vient d'un sixième sens que tout le monde n'a pas : or ceux qui l'ont, comprendront parfaitement ce que ressentait Abel, et ceux qui ne l'ont pas ne le comprendraient jamais, y eût-il vingt pages d'impression pour le leur expliquer.

Abel crut que sa chère fée vien-

drait cette nuit; mais il se trompa, et passa tout le temps à la désirer en pensant tour-à-tour aux enchantemens qu'il avait surmontés, au lac brillant qu'il traversa, et surtout au berceau de nacre, au sein duquel il avait admiré la fée des Perles. Le serrement de main par lequel ils s'étaient mutuellement témoigné leur plaisir, se retraçait à l'imagination d'Abel, avec une telle fidélité, qu'il croyait par instans, tenir encore la main de la fée.

Le matin, il fut d'une tristesse mortelle: il allait à la pierre, essayait de la soulever pour retrouver le chemin du palais enchanté, mais ses efforts furent inutiles. Il revint s'as-

seoir sur son banc rustique, en tâchant de consumer le temps pour se déguiser à lui-même, l'espace qui le séparait de la nuit prochaine, pendant laquelle il espérait que la fée paraîtrait. Ainsi que les enfans de la nature qui n'ont jamais qu'une idée, un désir, et qui ne conçoivent pas qu'on puisse s'en distraire, Abel ne voulait qu'une chose, ne pensait qu'à une seule chose : sa fée.

Tout à coup, il entendit une voix céleste qui murmurait, si doucement, un chant d'amour que l'air n'en était que faiblement ébranlé. Elle était là, derrière lui : plus de prestiges !...

Une simple robe blanche, garnie par le bas de quelques perles ; une

ceinture de satin blanc; des roses blanches dans ses cheveux, et un joli cothurne blanc composaient sa parure. Elle s'assit à côté d'Abel, et avant qu'il eût prononcé un seul mot, elle lui dit : « Je viens vous voir, privée de toute ma pompe, car vous vous êtes placé presqu'à côté d'une fée, par l'emploi que vous avez fait du talisman. Abel, ajouta-t-elle, en tremblant un peu, si le génie est le feu et le sublime son d'une belle ame, la bienfaisance est le parfum qui s'en exhale. La bienfaisance pure sans autre vue que celle de faire le bien, est un des traits de ce Dieu, auquel les fées et les hommes doivent tout... Je suis contente, dit-elle, en

le regardant et baissant les yeux aussitôt. »

Le fin sourire dont elle accompagna sa dernière phrase, enivra tellement le pauvre Abel, qu'il ne put rien répondre, et ils restèrent tous deux muets et comme honteux. La fée surtout, paraissait jouir d'une sensation long-temps désirée : elle contemplait Abel avec un air d'inquiétude qui semblait dire: « me parlera-t-il?... » ses yeux respiraient le désir et l'amour, et rien n'était plus attrayant que ce visage resplendissant de grâce et de tendresse.

— Ah! dit Abel, après l'avoir admirée comme à la dérobée, en lui jetant un de ces regards de côté qui sont si

voluptueux; vous avez beau prendre les habits d'une mortelle, on voit toujours que vous êtes une fée. »

« Non, répondit-elle en ce moment, je ne suis plus fée : vous pouvez me parler comme à votre égale, et je suis sans force pour me fâcher de vos discours. »

Toute la contenance d'Abel avait déjà dit : « j'aime », mais, tout en le pensant, une invincible pudeur l'empêchait de prononcer cette divine parole qui lui semblait un véritable crime; ou plutôt, la crainte d'offenser la fée et d'apprendre qu'elle ne partageait pas un amour aussi insensé, retenait sa langue captive. En ce moment, il était au suprême degré sous

l'influence de cette pudeur, apanage des grandes ames, qui fait, qu'au jeune âge, on ne peut que tressaillir à l'aspect d'une jeune beauté, l'adorer en silence, compter le tact de sa robe comme le plus grand des plaisirs, et baiser la marque de ses pas quand elle a disparu.

La petite fée s'aperçut bien de ce muet hommage d'un amour extrême, aussi le savourait-elle en silence avec un délice inexprimable! car qui peut, sans une joie indicible, se voir régner despotiquement sur un cœur plein d'amour, sur un cœur dans lequel nul autre objet ne trouve de place.

— « Abel, dit-elle, pendant quelques jours, vous ne me verrez pas;

car je suis obligée de me rendre à une grande fête, à laquelle beaucoup de fées et beaucoup d'enchanteurs assisteront.

— Que cela doit être beau! s'écria Abel, et comme je voudrais voir une telle assemblée où vous serez la plus belle, sans doute!....

— Rien n'est plus facile! répondit la fée; mais lorsque je vous aurai dit ce qui s'y passe, si votre envie n'est pas satisfaite, un jour je vous y mènerai. Ecoutez-moi bien? A l'heure à laquelle tout dort dans la nature, les fées et les enchanteurs montent dans leurs chars et arrivent, les uns après les autres, dans le palais du génie qui donne la fête: chacun

a bien soin de tâcher de venir le dernier, afin que sa parure, étant vue la dernière, obtienne la victoire; car les fées tiennent singulièrement à faire triompher leur toilette. Cette circonstance singulière change dans l'empire des fées, le temps et ses modifications; car si l'on doit se rendre au palais à dix heures de la nuit, cela signifie minuit, et personne n'arrive avant une heure du matin. Les enchanteurs sont tous vêtus de noir, parce qu'ils ont sagement pensé que l'absence de toute couleur leur était tres profitable, en ce que les couleurs sont en ce moment un objet de trouble et de confusion dans le royaume des fées. Le rouge, le bleu

et le blanc, ont été successivement de mode, de manière que leur réunion est un sujet de scandale, en ce que le roi actuel est un génie blanc. Or, le génie bleu est l'ennemi du génie blanc, et le génie rouge est encore plus terrible. »

« Si les génies blancs n'étaient pas contenus par le roi des fées, ils auraient déjà mis en bouteille tous les bleus et les rouges : alors, pour éviter les désordres, tous se mettent en noir, de manière, que ce n'est que par le langage que l'on peut se reconnaître ; car, chaque couleur a son grimoire, son parler, ses habitudes : les génies blancs voient tout en rose ; les génies bleus tout en noir ; et les

génies rouges ne voient rien. Pour les premiers, l'aspect de l'eau qui prend partout son niveau, est une chose horrible; pour les seconds, la vue d'un palais et d'un char, contenant des génies qui ne s'appellent pas *génie* tout court, et qui vivent d'un *de*, est un tableau funeste : enfin, la troisième classe de génies voudrait casser les baguettes de tous les enchanteurs, et mettre tout sans dessus dessous, afin de donner à chaque fée un pouvoir égal; ces sortes de génies ont tous une bannière, et en un mot auxquels ils rattachent leurs actions et leurs pensées, et ils ne s'aperçoivent pas qu ils désirent tous la même chose sous différens noms. Il

y a bien encore des génies-quarterons qui sont de toutes les couleurs; mais leur dictionnaire est si bref, et leur ventre si gros, puisqu'il contient toutes les nuances, qu'on les estime peu, car ils sont toujours pour le plus fort, c'est *le fonds de boutique* du pouvoir, que les enchanteurs se disputent. Ils disent toujours la même chose, et ressemblent aux statues de nos jardins, qui restent à tous les propriétaires; de manière qu'on les reconnaît sur-le-champ, d'autant plus qu'ils n'ont pas de baguette, puisque leur pouvoir est subordonné à celui de l'enchanteur du jour: c'est ce qui fait qu'ils ont toujours faim, et qu'ils ont toujours l'air

de manger pour la faim à venir, en ce qu'ils ont peur qu'un jour un des trois partis étant assez fort, et n'ayant plus besoin d'eux, on ne les laisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire: des chevaux à toutes selles, des sacs à tout grain, des consciences mobiles, et qu'enfin on ne les renvoie régner dans les airs, et diriger les nuages fuyans, ou se grouper en brouillards autour du soleil, ou bien mieux, diriger les couleurs de l'arc-en-ciel.»

« Ce sont des enchanteurs de toutes ces classes, qui viennent à cette réunion avec une multitude de fées; et voici ce qui s'y passe. Lorsque les vieilles fées arrivent, on les place sur des bancs d'honneur, le long des

murailles ; et, là, elles se contentent de voir ce qui se fait, sans y prendre part parce qu'elles sont vieilles: mais leur langue, ayant hérité de toute l'activité de leurs corps, elles se dédommagent en babillant sur les jeunes fées et sur les enchanteurs. Si un génie regarde trop une petite fée, elles crient au scandale, et toute cette tapisserie remue comme s'il s'agissait d'une révolution. Comme on a tout prévu, les vieilles fées ont de petits morceaux de bois garnis de satin, et quand elles s'ennuient, elles étendent le satin devant leur visage et baillent en silence ; car il est défendu, dans l'empire des fées, d'ouvrir la bouche, autrement que pour parler. Ensuite

les vieilles fées gardent les places et les manteaux des jeunes, et leur rendent mille petits services, comme de découvrir aux enchanteurs que telle fée qui paraît droite comme un jonc, n'obtient sa taille délicieuse qu'à force de s'arrondir avec des petits coussins adroitement placés. Elles voient, d'une lieue de loin, les fées qui ont mis une substance rouge sur leurs joues trop pâles, et disent aux jeunes enchanteurs de se bien garder de les embrasser, de peur d'emporter leurs couleurs: elles devinent les jeux de cartes que l'on met dans les souliers lorsqu'on est trop petite, et toutes les ruses, qu'elles ont pratiquées jadis, elles les mettent au jour. Alors

les jeunes fées s'en vengent en marchant sur la queue des petits chiens, dont toutes les vieilles fées sont folles. En effet, si le chien vient à périr, elles en gardent le portrait sur leur boîte, comme celui d'un amant chéri: ou bien, encore, les jeunes fées se moquent des prétentions des vieilles, et c'est là, mon cher Abel, un de leurs grands amusemens. »

« Le palais est tout éclairé par des feux artificiels, reproduits par des diamans, et il est orné de cailloux broyés et réduits en grands miroirs, afin qu'une fée, en passant, puisse voir si sa toilette ne se dérange pas, et fasse signe à tel ou tel enchanteur

qu'elle comprend ce qu'il a voulu lui dire par tel ou tel signe.

Alors, quand presque tout le monde est arrivé, chaque enchanteur prend une fée, et aux sons de la musique, ils se mettent tous à danser, à traverser la principale salle du palais, avec des manières plus ou moins jolies, en traçant de bizarres figures par leur danse, et c'est à qui sautera, dansera, traversera, tournera avec plus d'adresse. Enfin, pendant que tout le monde saute, danse et rit, on traite les affaires les plus sérieuses. Un génie qui saute est beaucoup plus traitable, on obtient plus facilement de lui ce qu'on en désire. Si l'un de vous entrait alors, sans entendre la musi-

que, il aurait le plus singulier spectacle qui fût au monde : il verrait deux cents divinités presque toujours en l'air, jouant des pieds sans but, sans vouloir rien atteindre, et remuant la tête, les yeux, et la langue à qui mieux mieux. Pour cette sotte fête d'un moment, pour cette danse aérienne, les toilettes les plus somptueuses sont prodiguées, tandis que leur prix soulagerait des milliers de malheureux. »

« Enfin, les enchanteurs et les vieilles fées, dont toutes les articulations sont racornies, dont les fibres sont trop dures, et qui, par conséquent, ne peuvent plus sauter, se rendent dans d'autres salles, et là, ils sont tous de-

bout, devant une planche, occupés à regarder deux enchanteurs qui tiennent de petits cartons : c'est leur plus sublime occupation, leur langage le plus cher, leur amusement favori, leur rêve, leur pensée unique.»

« En effet, pendant tout le temps que dure la fête, la salle où sont les planches vertes et les cartons, ne se désemplit pas : tous les génies et les *géniesses*, bleus, blancs, ou rouges (car à cette occupation, rangs, opinions, distinctions, tout disparaît) tous donc, ne quittent pas des yeux les petits cartons coloriés qui vont et viennent: et, si l'un de vous, voulant profiter des discours admirables que les plus grands des enchanteurs

doivent tenir lorsqu'ils se rassemblent, écoutait, il entendrait : « Quatre à cinq, quatre à quatre, trois à un, un à, deux à, trois à, un à quatre, quatre à rien, trois à rien, gagné, enfoncé, rien ne va plus, vingt francs à prendre, un danseur, le Roi, la vole, le coup du lion, la fourche royale, etc. » Ces mots, et ces cartons ont un tel attrait, que les fées et les génies oublient de boire et de manger, et que la salle écroulerait, qu'ils ne s'en apercevraient que si l'on venait leur dire que le palais a *la vole.* »

« Quand les fées et les génies sont las de traverser en tous sens les salons de l'enchanteur, et qu'ils voient l'aurore répandre sa fraîcheur, ils s'en

vont sans rien dire à l'enchanteur qui les a reçus, et comme ils ne l'ont même pas cherché en entrant, il arrive souvent qu'un enchanteur qui donne une fête, ne sait pas quels sont les génies qu'il a vus. »

« Tel est le principal amusement des fées : c'est un de leurs plaisirs favoris, pendant la durée duquel, elles oublient la terre et ses habitans, les malheureux, les malades, tout, et même, on se fait une gloire à ces assemblées, d'avoir un langage plaisant par lequel tout, jusqu'aux choses les plus sérieuses et les plus lamentables, sont présentées avec des modificatifs spirituels, et l'on fait assaut de cruauté plaisante. Si un malheureux sur la

terre est ruiné, et qu'on l'apprenne à une jolie petite fée, elle répondra : « Il n'ira plus en carrosse !. » Si la famine désole une contrée, et qu'il n'y ait pas un grain de blé pour faire du pain, on dira : « Que ne mange-t-on de la brioche ! »

— J'aime mieux secourir quelque Juliette avec ma lampe, que de goûter ces plaisirs-là, dit Abel.

— Cher enfant, s'écria la fée, vous êtes heureux d'être seul dans cette petite chaumière ! car l'empire des fées a bien d'autres singularités que je vous expliquerai quelque jour, et notre pouvoir nous est vendu plus cher que vous ne pouvez le penser.

— Il est cependant un lieu tel,

répondit-il timidement, que toutes les chaumières sont des lieux de souffrance quand on l'a vu.......

— Je vous entends, répondit la fée en souriant; eh bien, ne voulez-vous pas m'accompagner un moment sur cette route terrestre....., vers ce lieu ? »

Il se leva, et, la prenant par la main, ils marchèrent ensemble vers la forêt. Abel avait la tête pleine d'idées nouvelles, que le récit singulier de la fée venait de faire naître, le silence était donc entre eux deux, comme un ami commun qui leur eût servi de médiateur, et auquel ils auraient confié leurs pensées : par instant, Abel regardait sa belle et gen-

tille compagne, à la dérobée, comme s'il avait eu quelque pensée secrète à lui dévoiler; puis, il baissait les yeux et n'osait parler de peur de l'offenser. Dans ces momens, on est plus que jamais porté à faire des questions insignifiantes, soit pour s'enhardir à parler, soit pour tromper le désir qui dévore.

— Ah! dit Abel en tremblant, nous avançons vers la forêt, racontez-moi, je vous supplie, racontez-moi encore ce qui se passe dans l'empire des fées; car j'ai faim de vos paroles, elles me nourrissent, et j'aime le son de votre voix comme jadis, j'aimais l'aspect de mon père.......

— Cher enfant, répondit-elle avec

une vive émotion, plus je vous instruirai des usages de l'empire des fées, et plus vous trouverez ses habitans à plaindre. Par exemple : croyez-vous que le mariage d'une fée et d'un enchanteur se passe comme vous imaginez que doive se faire l'union de deux êtres..... Voyons, Abel, que pensez-vous de l'amour? que vous en a révélé votre ame pure?

— « Ah! dit Abel, l'amour est la fusion de deux ames en une seule : c'est une sympathie qui réunit tellement deux cœurs, que l'un n'a pas une seule pensée que n'ait l'autre : c'est..... mais non, ce sentiment perd à être défini, car je sens quelque chose d'immense qui me confond : et,

là, je comprends que le langage humain cesse, et qu'on en devrait parler qu'avec l'ame seule: enfin j'imagine (pour tâcher de dire quelque chose qui puisse rendre ma pensée,) qu'une fois que l'on aime, l'amour s'empare si bien de nous et de la nature, qu'il n'y a plus que lui, le ciel et nous, comme, lorsqu'on est sur l'Océan dans une barque, il n'y a plus que la voûte céleste et l'eau.

— Eh bien, Abel, reprit la fée, dans notre empire, on ne s'inquiète nullement des sentimens : aussitôt qu'un enchanteur a une petite fée à marier, on commence par la parer un peu mieux qu'à l'ordinaire, et l'on regarde combien, dans sa famille, on

peut avoir de dragons volans à l'écurie, et d'esclaves dans le palais: mais surtout, on examine avec un soin curieux, quel poids a la baguette de la famille, si cette baguette est de diamant, d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, et à quel titre. »

« Ces importantes observations une fois faites; le père et la mère tiennent à leur fille des discours répétés qui équivalent à ceci : « Mon enfant, vous avez dix-huit ans, (car les fées prennent de l'âge tout comme un mortel) or, c'est une honte de ne pas être mariée d'ici à vingt ans : tâchez donc de tendre vos filets, et de prendre un mari, l'année sera peut-être bonne : mais, attendu que nous avons deux

hippogriffes à notre char, et un esclave derrière, que notre baguette de famille pèse trente carats et qu'elle est en or, au premier titre, il vous faut un enchanteur qui ait une baguette digne de la vôtre : vous n'aurez pas de vertus, vous serez indigne de vivre si vous ne trouvez pas un enchanteur qui ait un char à deux hyppogriffes. Nous avons trois cents ans d'ancienneté, dans l'empire des fées, il faut encore que votre mari soit d'une race d'enchanteur égale à la nôtre! gardez-vous donc bien de jamais lever les yeux sur les génies ; marchez droite; conservez-vous pour celui qui vous plaira, mais qu'il ait une belle baguette, de beaux dragons

à son char, et au moins deux cents ans de date. »

« Là-dessus, un matin ou un soir, c'est tout un, le père amène par la main, un enchanteur tel quel, et lorsqu'il est resté une heure ou deux auprès de sa fille, et qu'il est parti, la mère, sur un signe du père, dit à la fée : « Mon enfant, ce génie est bossu, bien fait, laid ou beau, cela n'y fait rien, ce génie, mon enfant, a quatre hyppogriffes, il possède une baguette de diamant, il reviendra demain, tâche de lui plaire, car voilà ton mari. »

« Alors la petite fée qui est curieuse et qui veut savoir pourquoi l'on

la marie, n'y regarde pas à deux fois; et, ignorant ce qui constitue le bonheur ou le malheur, elle consent parce qu'elle ne peut pas faire autrement: alors au bout de quinze jours elle devient l'épouse du génie, uniquement parce qu'il a une baguette de diamant. Elle sera heureuse, si le caractère du génie est bon, malheureuse au cas contraire; cela est parfaitement égal, les baguettes sont du même genre; c'est là l'essentiel. Aussi souvent, presque toujours même, les fées sont malheureuses...

« Alors, pour se venger, elles s'amusent à contrarier leurs maris: tout ce qui vient de lui, est toujours empoisonné, par cela seul qu'il vient de

lui : s'il a de bonnes qualités, on en convient, mais il y a toujours quelque chose, quelque vice qui les gâte, et ce vice équivaut toujours à ceci : c'est un mari.

« L'enchanteur de son côté, ne saurait aimer sa fée, parce que c'est toujours *la même fée*, et qu'elle n'a pas le bon esprit, comme le font quelques fées, de se métamorphoser de mille manières, de sorte qu'elles offrent mille fées en une seule; alors la plupart des mariages sont malheureux... »

— Et vous? demanda sur le champ Abel, êtes vous heureuse ou malheureuse? vous avez une belle baguette, de qui la tenez-vous?

— D'un enchanteur qui me fut

bien cher.... : » dit-elle alors, et les larmes lui vinrent aux yeux...... « Abel, j'ai été mariée, mon enchanteur est mort, et j'ai été bien malheureuse!.. un jour je vous raconterai mon infortune : qu'il vous suffise de savoir que je suis libre, et l'une des plus puissantes et des plus riches de toutes les fées...... »

Ils étaient sur la lisière de la forêt : là, la fée des Perles dégagea doucement son bras que tenait Abel ; et, par un geste, elle lui défendit de la suivre : bientôt elle disparut, en laissant le jeune homme en proie à son délire. En effet, il venait de voir, pendant cette matinée, la fée des Perles, peut-être encore plus belle

que lorsqu'elle arriva la nuit, entourée du prestige de son pouvoir. Elle s'était montrée sous le costume le plus élégant et le plus simple ; elle avait pétillé d'esprit et de grâces ; sa taille fine et délicate, la beauté pure de son visage, le charme de son ame tendre, tout s'était déployé avec une vivacité, une plénitude qui l'avaient enivré.

— Ah! je l'aime!.... s'écria-t-il, après avoir écouté longtemps le bruit lointain du char qui emporta la fée : serais-je jamais sûr que mon hommage ne lui déplaira pas?.. hélas! aurais-je jamais la pureté d'ame, de désir, et de pensée dignes de cette créature des cieux! toute la douceur de la nature est dans son œil, et son œil semble

être un faible voile à travers lequel on aperçoit son ame!..... que faire pour la mériter? Ensuite, m'aimera-t-elle!..... »

Telles furent ses pensées, en revenant lentement à la chaumière : le souvenir de cette charmante matinée se gravait éternellement dans son cœur, car il devait toujours se souvenir des moindres paroles, des moindres gestes de la fée, ainsi que de l'aspect que présentait le ciel durant leur conversation : cette douce souvenance est un des attributs de l'amour.

Abel, en approchant de sa chaumière, entendit des cris de joie immodérés, des éclats de rire, et un bruit de bouteilles et de plats : il se hâta

d'entrer par la haie du jardin, et trouva Caliban assis sur une escabelle et accoudé sur une table couverte des débris d'une foule de mêts. Le vieux serviteur était ivre : il tenait d'une main une bouteille, de l'autre, un verre, et il chantait à gorge déployée. Tout ce qu'Abel put tirer de lui, ce fut d'apprendre que le matin, il avait été frotter la lampe, à la pierre enchantée; qu'il avait demandé au génie, un bon festin qui, dans l'espace de deux heures, lui avait été apporté et servi par les gens de la fée. Abel, laissa le pauvre Caliban, entre ses bouteilles, et ce vieux serviteur, en perdant la raison, ne perdit pas grand'chose.

CHAPITRE X.

Catherine.

PENDANT que ces choses se passaient à la chaumière du chimiste, le village était en révolution, et l'on ne saurait en donner une image complète, qu'en introduisant le lecteur dans la maison de M. Grandvani, le père de la jolie Catherine.

Nos peintres font souvent dans leurs admirables tableaux, des intérieurs séduisans : pourquoi l'humble prose ne pourrait-elle pas approcher de l'effet produit par le pinceau, et tra-

cer des lignes que l'œil de l'ame colorerait des plus vives teintes? Les muses sont sœurs et par conséquent rivales.

Voyez donc ce village n'ayant qu'une seule rue, encore n'était-elle pas droite, obéissant ainsi à la loi qui veut que toutes les choses humaines aillent de travers : les chaumières avaient chacune leur petit jardin, leur cour pleine de paille, l'humble demeure d'un âne, ou des poules fécondes, et contenaient des habitans laborieux, pauvres, mais ayant une même somme de bonheur et de malheur que les citadins, si ce n'est que leurs affections portaient sur de plus simples objets. A moitié chemin, s'élevait la

maison du Seigneur, peu différente de celles des paysans, mais douée d'un clocher harmonieux, historien véridique qui présidait à la vie et à la mort, comme à toutes les occupations des habitans. Devant l'église, dont le Dieu était simple et sans faste, une place, entourée de grands ormes, voyait tous les dimanches les ébats d'une jeune troupe dansante, entendait le gros rire excité par le vin, seul amour des vieillards; et là, la renommée, l'opinion publique, y dressaient leurs tréteaux, tout comme ailleurs, bien qu'ils fûssent de bois qui gardât encore son écorce.

Sur cette lace était une maison un peu moins humble que les autres:

elle avait un premier étage orné de trois croisées à persiennes vertes; la porte était peinte avec un soin tout particulier, et le Girodet de l'endroit avait su trouver deux teintes de gris pour figurer des moulures. Enfin, au-dessus de la porte, il écrivit *Mairie*, sans faute d'orthographe, parce qu'il avait peint ce mot sacramentel à l'aide du *Bulletin des lois*. De chaque côté de la porte, vivait un rosier entouré d'un petit treillage vert, et ces rosiers portaient leurs têtes touffues garnies de roses, jusqu'aux persiennes du premier, habité par la charmante Catherine, car cette maison est celle de son père. C'est la seule, celle du curé exceptée, qui soit couverte en

tuiles rouges, et qui ait un grenier où l'on puisse étendre et sécher la perkale que soulève le sein de Catherine, et la cravatte dont le maire a fait son écharpe.

En entrant dans cette maison, on reconnaît sur-le-champ la présence d'une fille; car la propreté la plus recherchée est la seule chose qui décore l'escalier antique qui s'offre aux regards. D'un côté est la cuisine, à la large cheminée, aux fourneaux de terre cuite, au carreau toujours brun quoique propre : le coffre au pain, l'armoire aux provisions, la poële suspendue, la table reluisante, tout est net, et il n'y a pas une seule araignée pour écouter le bruit mé-

lancolique des gouttes d'eau qui s'échappent lentement de la fontaine d'osier qui garnit un des angles. De l'autre côté, est la chambre de Grandvani : au fond, on voit le lit à colonnes torses antiques et à rideaux de serge verte : le plancher est en solives de noyer, et le carreau de tuile est propre et toujours frotté. Sur la cheminée de pierre de liais, est un miroir à côté duquel pend l'almanach de l'année, d'un côté; et de l'autre, une mauvaise estampe qui représente *la mort de ce pauvre Crédit* tué par les peintres, les musiciens, les auteurs, les acteurs, les agioteurs, avec une longue histoire qui commente cette tragique aventure; mais le dessinateur

ne pouvant représenter les gouvernemens, sous une forme matérielle, attendu qu'ils en changent trop souvent, a oublié ces assassins du pauvre *Crédit*. En face la cheminée, se trouve une longue boîte qui contient dans son corps fluet le balancier d'une horloge à sonnerie, surmontée de la statue d'un animal dont la dorure s'efface. Le papier qui décore le mur est chargé d'oiseaux qui chantent, vous regardent sans cesse, et ont l'air d'avoir été *médusés ;* car ils restent éternellement à la même place, vous regardant toujours du même œil, ce que ne font pas les souverains et les amis. La fenêtre est ornée de deux rideaux d'indienne à mille fleurs

doublés de calicot;et c'est là, qu'une chaise en permanence devant une petite table à ouvrage, en manière de *servante*, sur laquelle sont des ciseaux, un dé, du fil, de la cire, la veste de Grandvani, une collerette à moitié brodée, vous dit que c'est la place habituelle de Catherine. C'est là qu'elle se met, parce que delà elle aperçoit, à travers le carreau, tous ceux qui passent sur la place. Avant de connaître Abel, elle voyait venir de loin le maréchal Jacques Bontems, et son père savait quand il approchait, en voyant Catherine venir l'embrasser; car elle n'osait avouer qu'elle accourait pour se regarder dans la glace, afin de s'assurer que son fichu

était droit, sa figure gentille et ses boucles de cheveux bien posées: elle rougissait, écoutait, et courait ouvrir la porte après avoir mis une chaise à côté de son père.

Pour Grandvani, il était au coin de sa cheminée, du côté de son lit, dans une grande bergère de velours d'Utrech, dont on ne distinguait plus la couleur primitive; mais il y avait gros à parier qu'elle fût jaune jadis, attendu qu'elle était presque blanche tant elle était usée, et que le jaune seul devient blanc. Ce vieillard toujours en culotte noire, en bas noirs, avec un habit bleu à gros boutons de métail taillé à facettes, et portant un bonnet gris en forme de pâté, tel

qu'en ont les conducteurs de diligence, ce vieillard, bon homme et gai, un peu avare, aimant le vin, mais encore plus sa fille, agissait, dans le pays dont il était le coq, comme les autocrates d'orient, c'est-à-dire, qu'il sortait rarement, et son occupation favorite était de jaser et de lire. Il avait à côté de lui, une table sur laquelle gisaient les registres de la Mairie, un encrier, quelques plumes, le cachet, signe de son pouvoir; enfin, une bible à estampes, plus les lois et ordonnances qu'on lui envoyait, et d'où il tirait les principes de sa conduite, en cherchant à deviner celle du gouvernement; recherche dans laquelle il était aidé puissam-

ment par Jacques Bontems, ce qui fait qu'ils se trouvaient deux à s'égarer dans ce labyrinthe inextricable.

Le plus souvent le silence régnait, et le balancier de l'horloge était seul à parler, sur tout depuis que Catherine aimait Abel.

Les meubles de cette chambre étaient à l'avenant : une table de noyer qui avait servi à plus d'une fête, des chaises garnies de coussins d'indienne, des fauteuils antiques, et sur la cheminée devant la glace, une bonne vierge de plâtre, tenant son enfant aux joues couvertes d'un peu de carmin, un portrait en plâtre du Roi, et un buste de Bonaparte (ce dernier dans l'armoire), composaient l'ameu-

blement de cette demeure de paix et de tranquillité. C'était devant ce foyer, et devant Grandvani, que l'on venait vuider toutes les querelles du village ; il en était le roi, et il n'avait pas d'autres ministres que le curé et le maréchal-des-logis ; tous gens de bonne composition, n'aimant ni les réactions, ni les interventions, ni les révolutions, ni les destitutions, ni les épurations, ni les conspirations, véritables ou non.

Ce salon de paix respirait donc une aisance champêtre, et un calme qui plaisaient à l'ame; mais il aurait paru le paradis, à qui eût vu la charmante Catherine assise sur sa chaise, le visage éclairé par le jour, la main agile

à tirer le point, doucement rêveuse, et regardant son père avec une tendresse douce et calme, un plaisir pur; chassant par fois les boucles de ses cheveux, de dessus son front blanc et riche d'innocence, et se levant pour chasser quelques grains de poussière, seule chose qu'elle pût haïr au monde. Telle elle était jadis, naïve, rieuse, le regard vif, mais ignorant et chaste, écoutant tout avec une curiosité de vierge, et souriant à ce qu'elle ne comprenait pas; mais au moment que nous allons décrire, si l'ameublement, la chambre, l'air, le bon Grandvani, rien n'est changé, la pauvre enfant l'est étonnemment.

Une lampe est placée sur la chemi-

née, Grandvani est à demi-assoupi dans sa bergère, et Catherine se brode un fichu de mousseline, à la lueur rougeâtre de l'astre nocturne qui brille dans cette modeste chambre: Françoise la domestique, est dans un coin qui tourne son rouet et file en silence. La pauvre Catherine qui, jadis, causait à tort et à travers sur ce qui se passait au village et remplissait, auprès de son père, l'office d'une gazette, et l'empêchait de dormir après son dîner, Catherine, est muette, même après l'événement qui étonne le village et dont le bruit n'a pas encore franchi le seuil de la maison du maire: cependant Catherine connaît le fait, puisqu'elle est une des actrices, et

qu'elle a vu de ses yeux ce qui *stupéfie* le village entier : oui, mais Catherine est muette, elle laisse endormir son père qui longtemps, tâche de retenir sa tabatière qui enfin s'échappe d'entre ses doigts : Catherine tire le point de son feston lentement ; souvent elle s'arrête, lève les yeux, croit apercevoir une image chérie, et se plaît à cette contemplation.

La pauvre enfant aime, elle aime de l'ame, ses sens n'y sont pour rien : elle voudrait entendre toujours cette douce voix qui parle enchantement et féerie : elle voudrait toujours mêler, par un regard, son ame à celle de celui qui lui paraît toute beauté, tout amour.

Le silence règne si bien dans la chambre, que l'on peut compter les mouvemens de l'horloge et du rouet de Françoise ; tout à coup, on frappe à la porte, et plusieurs voix se font entendre : on remarque celle de Jacques Bontems. Catherine ne se lève plus précipitamment, ce n'est plus elle qui court ouvrir la porte, elle ne regarde plus au miroir encâdré dans du bois noir, travaillé et sculpté ; non, elle reste immobile, les pleurs sont prêts à envahir la limpidité du cristal de ses yeux d'amour, et c'est Françoise qui se lève et court ouvrir la porte : à ce bruit Grandvani s'éveille !

Le père d'Antoine et le maréchal-des-logis entrent, et leur contenance

annonce qu'un événement extraordinaire a eu lieu.

— Bonjour, M. le maire, dit le gros fermier en s'asseyant auprès de Grandvani

— Cela va-t-il bien, père Grandvani? dit le grand cuirassier en secouant la main du père de Catherine; et vous, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, vous ne reconnaissez donc plus vos amis, puisque depuis un temps infini, vous ne venez plus ouvrir..... c'est que j'entendais bien, à travers la porte quand c'était vous! vous fredonniez si joliment un petit refrain de chanson. » Catherine ne répondit rien

et Jacques Bontems la regarda avec étonnement.

—M. le maire, dit le gros fermier en tournant son chapeau entre ses mains, je viens pour une affaire de conséquence : mademoiselle Catherine vous en a sans doute parlé, car il n'y a pas un enfant dans le village, qui n'en cause.

—Qu'est-ce donc, répondit Grandvani ? non, je ne sais rien.... Françoise, apporte-nous une bouteille de vin, cela nous rincera le gosier.

— Et la poussière s'en ira en paroles, ajouta le soldat.

— Figurez-vous, continua le fermier, que cet petite Juliette qui voulait épouser mon fils, est revenue

cette nuit chez elle avec trente mille francs en or.

— Bah!... dit Grandvani en ouvrant de grands yeux, où donc les aurait-elle pris ?

— Ah! mais voilà!... reprit Jacques Bontems, c'est *qu'il* y en a *qui* disent, *qu'elle qui* n'avait pas un sou vaillant, et qui avait le diable au corps pour Antoine, aura été détrousser quelqu'un! car une fille qui aime, c'est pire qu'un régiment de grenadiers.... »

Ici, Catherine se mit à rougir et interrompit brusquement le cuirassier, en s'écriant : « Fi, que c'est mal d'accuser cette pauvre Juliette, d'une action aussi infâme!.... Elle qui est

si douce, si aimante, si jolie, comment voulez-vous ?....

— Ah ! vous en savez quelque chose, dit le fermier ; car tout le village dit que vous l'avez aidée à porter jusque chez elle le sac d'or.

— Certainement, répondit Catherine.

— Ah! père Grandvani, s'écria le cuirassier, voyez donc votre fille! en a-t-elle un pied de rouge sur la figure, c'est comme un régiment d'anglais qui galopperait jusque sur son front. »

Grandvani regardant sa fille, lui dit avec un ton qu'il voulait rendre sévère : « Catherine, que signifie ce mystère, qu'est-il donc arrivé ?.. Est-

ce que ce serait toi qui aurais ouvert si doucement la porte à dix heures ; j'ai cru que c'était Françoise !... et je cherchais déjà qui pouvait être son amoureux.

— Oui, mon père, c'est moi....

A ces mots, Grandvani posa son verre sur la table, Françoise quitta son rouet, le cuirassier caressa sa moustache, le fermier ne tourna plus son chapeau, et tous les quatre restèrent immobiles, l'œil attaché sur Catherine, la bouche béante, et la pauvre enfant, regardant le fermier, lui dit :

— Eh bien, père Verniaud, vous allez rendre votre fils heureux puisque Juliette est riche, et vous venez

sans doute ici, pour remplir formalités.

— Non, mademoiselle, reprit le fermier; tant que je ne saurai pas à quelle source Juliette a puisé ses trente mille francs, je ne bougerai pas.

—Allons, ma fille, dis-nous d'où cela lui est tombé? »

Alors Catherine, en rougissant, maintes et maintes fois, raconta l'apparition du génie de la lampe, aussitôt qu'un beau jeune homme la frottait et frappait sur la pierre enchantée. Elle dit tout ce qu'elle savait sur le fils du chimiste, et ses éloges naïfs, sa candeur, allumèrent la bile de Jacques Bontems, qui s'écria :

— *Nom d'un petit bon homme*, j'y vois clair! et ce beau conscrit là est quelque malin qui n'aura fait que payer ce qu'il prenait.... par le tuyau de ma pipe, mille bombes, vous ne serez pas le grand-père du garçon de votre fils, père Verniaud, car cette magie-là cache quelque *farce*; et je vous dis que c'est une *couleur* que mademoiselle Catherine nous donne. Une lampe qui crache des génies qui ont des écus!.. à d'autres!.. l'argent est si haut que personne ne peut l'atteindre! comment veut-on qu'il pousse comme cela?....

— J'ai dit la vérité! reprit Catherine avec un accent plein d'innocence: ce que j'ai raconté, je l'ai vu, et quant

à Juliette, j'ignore ce que M. Bontems veut en dire.

— Je sais bien qu'avant la révolution, dit le maire, cette chaumière avait une cheminée comme celle d'une forge, et lorsque j'y fus, par l'ordre de M. le curé, j'y vis comme des diables; mais, il se pourrait bien qu'on y ait fait de la fausse monnaie. »

L'idée de Grandvani fut saisie avec avidité, et sur le champ, on envoya Françoise chercher Juliette.

Elle vint: Antoine l'accompagnait, ils se tenaient par la main, le bonheur le plus pur animait leurs yeux, leurs mouvemens, leur contenance. Ils ne disaient pas un seul mot sans se consulter de l'œil, ne restaient pas

une minute sans se regarder et semblaient craindre que le *Temps* avec tous ses siècles, n'eût pas assez d'espaces pour suffire à leurs tendresses. Antoine, grand, fort; Juliette, mince, fluette, jolie, étaient là, devant le maire, comme un modèle, une image éternelle d'une heureuse union.

— Voyons, dit le maire, une des pièces d'or de votre dot? »

Juliette en jeta une sur la table, et tout le monde la fit retentir sur le carreau, sur le manteau de la cheminée, et toujours elle fit entendre ce son pur et agréable, cet harmonica au bruit duquel tombent les consciences des hommes et les murailles des villes, après lequel tout le monde

court, et dont le tintamarre le plus bruyant ne vaut pas une minute de plaisir.

— C'est bien extraordinaire !... s'écria Grandvani convaincu que la pièce était de bon aloi.

— Allons, dit le fermier, craignant déjà que les trente mille francs lui échappassent; puisque mademoiselle Catherine est témoin du fait, Antoine épousera Juliette, quitte à vérifier l'existence de la lampe: ce sera un bien pour le village, si l'on peut avoir tout ce que l'on désire.

Il ne fut question que de la *Lampe Merveilleuse* dans tout le village, et tout le monde tourna des regards d'envie vers la chaumière : les uns

révoquaient en doute une pareille aventure, les autres, en voyant Juliette et sa dot, souhaitaient qu'il leur en arrivât autant ; enfin, tous désiraient voir le bel habitant de la chaumière du diable. Au milieu de toutes ces circonstances, il y eut un tel contentement de l'heureuse réussite des amours de Juliette et d'Antoine, que tous les matins les jeunes filles du vil lage vinrent mettre une fleur aux ban qui étaient affichés à la porte de la Mairie.

Ces rubans, ces fleurs, Catherine les voyait ; et, chaque jour, ils excitaient une vive peine au fond de son cœur ; car la félicité de Juliette lui faisait comparer son sort au sien, et

cette comparaison lui était bien cruelle.

Quelques jours après cette scène, elle fut trouver Juliette, et lui dit :

« Tu es heureuse, toi !.. ô ma chère amie, j'ai hérité de tout ton malheur! j'aime ton bienfaiteur, aide-moi, je t'en supplie, à rester seule en possession d'aller à la chaumière de la colline : tu vois, comme tout le monde dans le village, parle de se rendre à son habitation pour *le* voir, *lui*, sa lampe, car c'est sa lampe plus que *lui*-même qu'ils veulent examiner ! ils l'importuneront , il verra d'autres êtres que moi ! n'est-ce pas assez que j'aie déjà sa fée pour rivale ? aide-moi donc, ma chère Juliette, et pu-

blions qu'il a dit qu'il ne voulait correspondre qu'avec l'une de nous deux, et tu auras bien soin, si quelqu'un désire quelque chose, de toujours t'en rapporter à moi. »

En entendant ce discours entremêlé de pleurs, Juliette consentit à tout; mais elle supplia de son côté Catherine, de faire en sorte que le bel inconnu vînt à sa noce et fût témoin du bonheur qui était son ouvrage.

Lorsque cette singulière volonté du fils du chimiste se répandit dans le village, Jacques Bontemps, réfléchissant au changement de conduite de Catherine, commença à soupçonner quelque *drôlerie*, car telle fut son expression; et il se promit bien de

découvrir le secret de cette aventure mystérieuse.

—

CHAPITRE XI.

La Lampe est volée.

UN matin, Catherine revint à la chaumière qui contenait toute sa vie et son bonheur : elle aperçut Abel assis sur son banc, et du moment qu'elle vit celui qu'elle aimait, son visage quitta l'expression de douce mélancolie qui y résidait, pour prendre celle de la joie la plus pure. Abel était triste, elle le vit sur-le-champ, et sur-le-champ, elle devint triste ; car elle ressemblait à ces nuages qui, dans le ciel, empruntent leurs couleurs du soleil.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle, d'un son de voix qui respirait une tendre compassion.

— Hélas ! répondit-il, voilà trois jours que je n'ai vu ma petite fée, je ne saurais vivre sans la voir. Ah! ma chère Catherine, elle m'infuse la vie par un regard : loin d'elle ou sans elle, tout est froid, sans couleur, terne, mort; rien ne me plaît : tout-à-l'heure j'ai dit quelque chose de dur à Caliban, et le pauvre homme a pleuré! j'aurais voulu me mettre à ses genoux, et lui demander pardon, mais quand il a vu ma douleur, il a prétendu qu'il voudroit toujours être maltraité ainsi: j'ai pleuré à mon tour, et je me suis

réfugié là, sur ce banc, pour penser à la jolie fée des Perles.

— Elle est donc bien jolie?... dit Catherine, oubliant en ce moment toutes les recommandations du village.

— Je l'ignore presque, répondit Abel; car, alors que je la vois, je crois avoir une vision céleste qui me présente une ame pure, dégagée de toute circonstance humaine.

— Vous n'aimerez qu'elle au monde....? demanda Catherine en tremblant.

— Oui, dit Abel, je n'aimerai qu'elle d'amour; car toi, je sens que je t'aime!

Catherine resta pensive : ce mot, quoique dépouillé du sentiment qu'elle

demandait, ne lui parut pas moins un discours tout divin.

Enfin, elle rompit le silence pour supplier Abel de venir à la noce de Juliette. Abel s'y refusa long-temps ; mais Catherine mit tant de charme et de grâce, elle insista avec tant d'ardeur, que le fils du chimiste consentit à descendre au village.

— Catherine, dit-il alors, c'est à une condition : je ne t'ai rien donné qui te rappelât avec quel amour de frère je t'aime; je veux qu'à cette fête, où chacun se parera, tu sois brillante. Viens?... et, la prenant par la main, ils s'en furent à la pierre. Abel fit la cérémonie d'usage avec la lampe qu'il portait toujours sur lui: le joli gé-

nie, la tête couronnée de fleurs, toujours fraîches, toujours nouvelles, parut sur-le-champ, et Abel lui demanda une parure superbe pour Catherine. Le génie cueilla un long brin d'herbe encore chargé de rosée, prit la mesure de la taille svelte de la jeune fille qui rougissait; puis, il promit d'obéir aux ordres de son maître le plus promptement possible.

La pauvre Catherine s'en fut toute joyeuse (car elle espérait toujours), annoncer cette nouvelle à Juliette.

« Il viendra, lui dit-elle; sans doute, tous les regards tomberont sur lui, et moi seule, je pourrai presser sa main, sentir son ame, ah! ce bonheur est beaucoup, c'est tout... Oui! c'est

tout ce que je demanderais au ciel!...

A quelques jours de là, Catherine était prête à se coucher; soudain grand bruit sur la place, elle ouvre sa fenêtre, et aperçoit un cavalier qui se dirige vers sa maison. Le cavalier approche, il s'arrête devant la porte: Catherine descend; et, sans mot dire, l'inconnu lui remet un paquet sur lequel elle lut à la clarté de la lune, seul réverbère qui soit au village, et dont le gaz ne manque jamais: « A mademoiselle Catherine Grandvani. »

On pense bien que Cat erine ne dormit guèe, lorsqu'après être revenue dans sa modeste chambre, elle eut défait le paquet, et admiré une charmante parure, composée d'une robe

de dessous en satin blanc et d'une autre robe qui lui sembla être de la dentelle, mais qui, au fond, n'était qu'un très beau tulle brodé : un rang de fausses perles, qu'elle prit pour de véritables filles des ondes orientales, badinait et courait dans les sinuosités des crevés qui formaient la garniture, et le corsage de cette robe charmante avait une grâce qui ravit Catherine. En effet, le haut des manches était garni de glands de perles qui jouaient autour des bras et le corsage, entre ses deux seins d'amour, dessinait un (delta) Δ renversé, qui à chaque angle, était terminé, par des masses de perles.

Un peigne en or garni de perles,

des souliers de satin noir, des gants blancs glacés et très fins complétaient cette parure; mais ce qui montrait qu'une femme avait présidé à cette toilette, c'est que Catherine trouva au fond du carton un collier délicieux et des boucles d'oreilles formés de gros grains de jais magnifique. Apparemment, la fée avait pensé qu'il n'y avait qu'elle dont la peau fût si blanche que les perles s'y confondîssent. Le collier noir était-il une épigramme à sa rivale, ou une attention délicate? la question est difficile à décider: quoiqu'il en soit, le collier fut la seule chose que Catherine osât essayer: elle dégagea son joli col, mit le collier noir et sauta de joie, frappa

dans ses mains en voyant combien sa peau d'albâtre paraissait mille fois plus blanche par l'effet de ce bijou.

Elle s'en fut à sa croisée, regarda dans les airs du côté de la colline, et là, son cœur adressa mille tendresses d'amour à son idole chérie; et elle chargea les zéphirs de ses prières: certes, ils durent voler moins vite, et, cette nuit, les fleurs ne courbèrent point leurs têtes sous l'haleine embaumée des fils de Flore.

— On a beau dire, ajouta-t-elle en revenant à sa glace, une fille a un tout autre air avec des bijoux ! cela donne une tournure.... et la pauvre enfant, ivre d'un orgueil bien pardonnable, (car il ne cause la perte de

personne) pensant à tout l'éclat dout elle brillerait à la noce de Juliette, courut éveiller Françoise, et une seconde fois elle s'extasia sur sa parure, et en jouit doublement en voyant l'étonnement de Françoise.

—Ah! s'écria-t-elle, quand elle fut couchée, celui qui donne une telle parure doit m'aimer....

Le jour tant désiré du mariage d'Antoine et de Juliette arriva. Il faudrait le pinceau de l'école hollandaise pour donner une idée du tableau que présenta la place de l'église.

Sous les ormeaux touffus, on avait semé du sable fin, et formé une place carrée, au bout de laquelle quelques

tonneaux vuides, recouverts par des planches, servaient de trône aux deux ménétriers du village, dont les violons étaient garnis de rubans de toutes les couleurs. Devant cet aréopage de musique, une foule de jeunes gens et de jeunes filles, tous parés, et le visage empreint de cette gaîté franche qui naît de l'oubli des travaux, riaient, dansaient, folâtraient avec une sincérité, un bruit, une confusion qui inspirait l'envie de s'y mêler.

Autour de la place, il y avait des tables toutes dressées, et les vieillards, en habit de gala, parlaient, raisonnaient et déraisonnaient en se servant à boire ou en jouant aux cartes. Quel-

ques-uns cependant restaient debout, les mains croisées derrière le dos, et contemplaient les ébats de la jeunesse, en se souvenant de leurs jeunes années et faisant des réflexions sur l'approche de leur hiver. Ces visages hâlés sur lesquels on lisait les mots *fatigue et travail*, souriaient tous, et les chants de la joie allaient aussi haut qu'ils le pouvaient dans les airs. J'imagine qu'il y avait quelqu'ange du ciel, qui, de la voûte, leur versait cet esprit d'oubli des maux, le don le plus précieux.

Le couple fortuné n'était pas encore arrivé, et Catherine manquait aussi. Catherine, après la messe, s'était habillée furtivement, et fur-

tivement avait été chercher son cher Abel. Aussi, après la danse, on regardait du côté de la rue, et une inquiétude grave se manifestait sur les visages des gens de la noce, privés des souverains de la fête: une curiosité encore plus forte agitait les esprits, car on n'avait pas oublié que Juliette s'était vantée de voir à sa noce son beau bienfaiteur, le fils du chimiste.

— Viendra-t-il avec sa lampe? demandait une jeune paysanne.

— On dit qu'il est beau comme un ange du ciel, disait une autre.

— Savez-vous, disait un fermier, dans un coin à l'un de ses confrères, que le gros Mathurin n'est pas sûr de

renouveller son bail pour la belle ferme de madame la duchesse de Sommerset, cette princesse anglaise si riche! et que c'est une bonne chose à faire que d'en offrir douze mille francs : si cette lampe dont on parle tant, avait le pouvoir de signer des baux, ce serait encore mieux.

— Est-ce que tu crois ces bêtises là, répondit le fermier? »

A ce moment, des petits enfans parurent dans la grande rue du village et ils accoururent avec un air d'étonnement qui donnait lieu de croire qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire : ils retournaient la tête maintes et maintes fois, s'arrêtaient, regardaient, et puis accou-

raient en silence et comme stupéfaits. Bientôt l'on vit arriver sur la place, Catherine dans sa brillante toilette, donnant le bras à Antoine, et le fils du chimiste conduisant la jolie Juliette; le père d'Antoine suivait respectueusement Abel, car un homme qui jette trente mille francs à une jeune fille comme on jette un morceau de pain à un pauvre chien, n'était pas à dédaigner. A l'aspect de ce quadrille le silence régna, et l'on accourut en haie sur son passage, il semblait que l'on n'eût pas assez d'yeux pour contempler Abel, dont la mise singulière et la beauté frappaient d'étonnement tous les paysans. La lampe surtout, cette lampe qu'il portait en

sautoir, comme la chose la plus précieuse qu'il eût au monde, puisqu'elle venait de la fée des Perles, la lampe semblait un soleil dont tout le monde voulait avoir un rayon. Ce ne fut que longtemps après que cette première fureur de curiosité eut été assouvie, qu'un long murmure se fit entendre quant on vit Catherine aussi belle, aussi resplendissante.

Le percepteur se trouvait à côté de Jacques Bontems qui, à l'aspect de Catherine habillée aussi somptueusement, avait froncé le sourcil et remué la tête, d'une manière singulière; le percepteur dit à l'un de ses partisans, assez haut pour que le cuirassier l'entendît :

— Voilà ce que c'est que de connaître des enchanteurs !... ils donnent de belles robes ; voyez mademoiselle Catherine, elle a joliment frotté la lampe, puisque l'on dit qu'il faut la frotter pour avoir ce qu'on veut. »

Le ton ironique de ces paroles enflamma le maréchal-des-logis, qui se retourna vers le pauvre percepteur et le regarda de manière à le faire taire sur le champ.

— Sac à chiffres !... s'écria-t-il, par mon *bancal,* (c'est le nom que les cuirassiers donnent à leur sabre) il ne tient à rien que je ne te...... si jamais j'entends une syllabe de médisance sur Catherine, je coupe les oreilles de l'orateur, c'est entendu...

marchez au pas, et gare la bombe ! »

Jacques Bontems aimait Catherine, il l'aimait profondément, quoique ses manières brusques, son écorce semblassent incompatibles avec ce sentiment si délicat. Ce sentiment du cuirassier était comme le tableau d'un grand peintre qui met en scène un homme violemment agité : vous regardez? rien ne trahit l'émotion; vous examinez? et la manière dont il tient sa main, son pied, ou dont il froisse sa poitrine vous donnent la sueur froide; ainsi un mot, un geste de Jacques disaient tout : il serait mort pour Catherine, avec le même sang-froid que s'il eût obéi à son capitaine.

Abel se tint debout contre les ton-

neaux, c'est assez dire que Catherine n'eut pas d'autre place; Jacques Bontems vint trouver la fille du maire, et la regardant avec un air d'intérêt et de douleur, il lui dit à l'oreille de manière à ce que personne ne put entendre:

— Catherine, je t'aime du plus profond de mon cœur, et quand tu serais éprise d'un autre, je ne t'en chérirais pas moins; mais, mon enfant, la vanité te perdra, ces beaux habits te trahissent, et tout le monde en jase: tu peux être plus belle pour les autres, mais pour ceux qui t'aiment, sous quelque forme qu'on te voie, tu seras la même...... qui t'a donné cette parure?

— La lampe, dit-elle en rougissant.

— La lampe !.... répéta le cuirassier en remuant la tête : ah ! Catherine ! Catherine, je m'en assurerai !.... »

La jolie fille n'entendit pas ces derniers mots. En effet, la présence d'Abel qui ne parlait qu'à elle, et lui gardait sa place, avait rendu la pauvre Catherine presqu'ivre de bonheur : elle était gaie, vive, animée, et sa folie d'amour semblait se répandre sur toute l'assemblée.

Catherine venait à chaque instant recueillir les paroles d'Abel, interroger son ame, épier ses regards, jouer avec la lampe qu'un cordon de soie passé autour de son col laissait

pendre sur son cœur, et Abel de son côté avec la naïveté qui le distinguait, passait ses doigts dans la chevelure de Catherine, lui pressait la main devant tout le monde, et tout le monde enviait le bonheur de Catherine ; et personne, pas même Grandvani, n'osait parler à ce beau jeune homme qui, par sa pose et son air, ressemblait à un roc élevé sur les mers, au bas duquel jouent les habitans de l'onde amère.

— Tu es bien jolie aujourd'hui, Catherine, » lui disait Abel, et Catherine de danser en souriant à chacun, et de dire à Juliette : « Je suis la plus heureuse qui soit en ce moment sur la terre : il m'aimera, la

ferveur de mon amour aura sa récompense. »

Jamais il n'y eut pour Catherine une plus heureuse journée, une époque de sa vie plus belle et plus gracieuse ; et les incidens les plus simples, furent pour elle des événemens qui se gravèrent dans son souvenir d'une manière ineffaçable.

En dansant avec un abandon, un charme, un plaisir céleste, son collier noir se détacha, et tomba par terre, aux pieds d'Abel. Il le ramassa, le tint longtemps entre ses mains, le froissa, s'en amusa, le fit tourner : Catherine, après la contredanse, s'aperçut de l'absence de son collier, elle le chercha ; Abel, qui le cacha

dans son sein, la laissa quelques momens en proie à son inquiétude.

— Mon collier!.. » dit-elle, et tout le monde de chercher : « Je n'y attache de prix, dit-elle à Abel, que parce qu'il vient de vous!.. » Abel le tira de son sein, baisa le collier et le passa lui-même au col de Catherine qui, furtivement, embrassa le collier à la même place. Le collier dès ce jour fut tout son trésor.

Après chaque contredanse, elle accourait vers Abel, avec la joie, la légèreté, le bonheur d'un jeune faon qui retourne à sa mère après avoir été jouer un moment sur l'herbe fraîche : regarder cet amant chéri pendant qu'elle dansait, désirer la

fin de la figure pour se trouver à ses côtés, et lui presser la main, tels étaient les faibles riens qui nuançaient son bonheur et sa soirée par des accidens de peine et de plaisir. Il faut avoir aimé, il faut avoir senti sa poitrine comme déchirée par le dernier coup de l'heure du rendez-vous, lorsqu'on vous a dit : « à telle heure je vous attends » pour connaître la joie de Catherine, et ressentir leur volupté pure en lisant le récit de ces simples événemens qui en forment de bien grands pour le cœur.

Catherine sentait dans son ame une telle bienfaisance, qu'elle accourait par fois à côté de Jacques Bontemps, le lutinait, riait avec lui; et le pauvre

cuirassier était content de ce *bonheur de reflet*, tant Catherine y mettait de grâce et de gentillesse. Enfin elle parut si charmante, que toutes les jeunes filles et les jeunes gens, les femmes et les vieillards, tout le village enfin l'admiraient et lui portaient non pas envie, mais ce sentiment qui se trouve entre l'admiration et la jalousie. Cette fête fut son triomphe, le plus beau jour de sa vie, et toute cette clarté céleste venait de la présence de celui qu'elle aimait; elle s'était étourdie sur l'avenir, et jouissait du présent qu'elle embrassait avec ardeur.

Au milieu de la fête, on apporta au maréchal-des-logis, un paquet timbré du cachet du ministère des finan-

ces: Catherine était auprès de Jacques, lorsque celui qui allait chercher les lettres, apporta cette importante dépêche.

— Ah! dit Catherine, en saisissant la lettre, vous nous parlez toujours de votre correspondance avec les ministres, moi je veux savoir comment ils parlent, écrivent; donnez-moi cela, M. Jacques?

— Non, Catherine, non, répliqua le cuirassier, en voyant que le percepteur était accouru en craignant que ce papier n'annonçât la nomination de son rival.

— Lorsqu'on aime quelqu'un, répondit Catherine, on n'a rien de caché pour lui..... » et la petite mutine

s'enfuit à côté d'Abel, en tenant le paquet et faisant mine de le décacheter.

— Eh bien, jurez-moi de m'épouser si cette lettre contient ma nomination, ou si l'on m'y donne l'espoir d'être nommé.

— L'épouser!..... répéta Catherine, en regardant tour à tour le cuirassier, la lettre et Abel; tout le monde faisait cercle et attendait avec impatience : Jacques n'était pas tranquille, car on allait découvrir la vérité, quant à son prétendu crédit, et Catherine tenait son sort entre ses mains.

Catherine, regardant la lampe, jugea qu'elle ne s'engageait pas à grand chose, car se disait-elle : « Le génie

ayant tout pouvoir, me dégagera de ma promesse, si Abel vient à m'aimer.» Elle promit devant tout le village d'épouser le cuirassier, si la lettre lui donnait l'espoir d'être percepteur, et le père Grandvani engagea sa parole avec celle de sa fille.

Le cuirassier changea de couleur lorsqu'il vit l'enveloppe tomber en morceaux, et le silence régner : Abel regardait cette scène avec curiosité sans y rien comprendre. Pendant toute cette fête même, il avait eu cette insouciance que donne la mélancolie, et il ne pensait qu'à sa fée, il était là sans y être.

A peine Catherine eut-elle lu les premières lignes des yeux, qu'elle plia

la lettre et la remit à Jacques Bontems qui crut, avec tout le village, que Catherine devenait son épouse : le percepteur frémit, mais il eut sujet d'être joyeux, car le visage de Bontems n'annonça pas le plaisir. En effet voici ce que contenait la lettre :

MONSIEUR,

« Son Excellence a été indignée
» de la manière dont vous avez ré-
» clamé sa protection, et le souvenir
» de l'obligation que Monseigneur
» vous a eue, vous a seul préservé
» des effets de sa colère. Calomnier,
» quand on a été soldat, est un mau-
» vais moyen d'arriver à son but :
» l'employé que vous cherchez à évin-

» cer est un honnête homme, et a
» toujours bien rempli ses devoirs;
» il n'a pas encore acquis le temps
» de service nécessaire pour être mis
» à la retraite, et le style de votre
» placet n'a pas engagé son Excel-
» lence à vous chercher un autre
» emploi, etc. »

Jacques Bontems atterré, admira la délicatesse de Catherine; mais quand Grandvani vint lui demander quelles nouvelles il recevait, il n'eut d'autre ressource que de rappeler toute son audace et de lui répondre : « qu'il serait nommé à la place de percepteur, et que son Excellence venait de la lui promettre, aussitôt qu'on aurait trouvé une autre place pour le percepteur actuel. »

— Eh bien! qu'à cela ne tienne, M. Bontems, répliqua le percépteur, le receveur de L...... vient de mourir, qu'on me donne cette recette particulière, et je vous cède ma perception avec plaisir....

— On verra!... répondit Bontems avec l'air d'un ministre en faveur, on verra..... dans quelque temps. »

Le cuirassier pensif, contemplait Abel et Catherine, et il frémissait de rage: tout à coup, en voyant le ruban qui tenait la Lampe merveilleuse, il conçut l'idée de s'en rendre le maître: « Si cette lampe, se dit-il, a donné trente mille francs, des robes, des bijoux, si elle est aussi puissante qu'on

le dit, le génie que j'aurai à mes ordres me fera avoir la place. »

Alors quand la fête fut sur le point de finir, que la nuit fût venue et qu'Abel parla de s'en aller, Jacques Bontems se glissa derrière les tonneaux, se munit d'une paire de ciseaux, coupa le ruban, se saisit du précieux talisman, et, avant qu'Abel s'en fût aperçu, il était déjà loin, possesseur de ce bijou miraculeux et en proie à la joie la plus vive.

Juliette et Catherine reconduisirent Abel, jusqu'à sa chaumière : Caliban l'attendait avec une vive impatience. En se séparant des deux jeunes filles, il les embrassa avec une candeur toute virginale, et Catherine re-

venue dans sa modeste chambre, se jeta à genoux, éleva au ciel une fervente prière, pour le remercier du bonheur de cette journée : le baiser d'Abel, tout chaste qu'il était, lui brûlait encore les lèvres.

CHAPITRE XII.

Abel dans l'empire des Fées.

Le rusé cuirassier ne se possédait pas de joie d'avoir la lampe : il mit dans sa confidence un de ses anciens camarades, et pendant la moitié de la nuit, ils furent avec le talisman comme le savetier de La Fontaine, avec ses cent écus ; ils ne savaient où la mettre. Le cuirassier, ignorant les formalités qu'il fallait remplir pour faire comparaître le génie de la Lampe, avait beau frotter et appeler, rien ne venait. Ils furent forcés d'attendre le

jour, et Jacques Bontems se promit d'apprendre de Catherine, la manière dont on se servait de ce talisman.

Le soldat fut donc voir Catherine; et, après mille détours, il arriva à lui demander des renseignemens sur le fils du chimiste, et feignant de se refuser à croire à la puissance de la lampe, il fit détailler à Catherine tout ce que l'on faisait pour évoquer le génie. Alors, à la nuit tombante, le maréchal des logis se rendit à la colline avec son camarade, et après avoir cherché et trouvé la pierre, ils firent comparaître le petit génie qui leur chanta son hymne d'obéissance.

Le cuirassier et le hussard restèrent la bouche béante et en admiration

devant le groupe qui s'offrait à leurs regards : la beauté de la jolie fille qui les regardait avec surprise, tout en s'inclinant devant la lampe, leur fit oublier ce qu'ils voulaient.

— Je donnerais encore bien cet outil-là, dit le hussard en montrant la lampe, pour épouser ce petit génie là.

— Que voulez-vous, répéta la jolie voix douce ?

— Je veux, reprit le cuirassier, que vous obteniez sur-le-champ pour Jacques Bontemps, ancien maréchal des logis des cuirassiers de la garde, la place de percepteur de la commune de V....., et s'il est possible, la place de receveur particulier de L..... pour

celui qui est le percepteur actuel, car il ne faut blesser les intérêts de personne. »

Le nègre et le génie s'entreregardèrent : l'africain disparut et revint promptement écrire sous la dictée de Jacques, ce qu'il voulait. Quand cela fut fait, le génie s'écria en agitant son écharpe d'or :

— « Avant que vos yeux aient goûté trois fois le sommeil, que vous ayez respiré six mille fois, que vous ayez vu trois aurores et trois rosées du soir, vous aurez été satisfait. »

« Je vais courir sur les airs, traverser les cieux, et mon maître sera content. »

Une flamme bleuâtre s'échappa de

dessous leur trône, et ils disparurent en laissant les deux soldats en proie à la plus étrange surprise.

— Jacques, dit le hussard, ce n'est pas bien de n'avoir pensé qu'à toi, ne pouvais-tu pas demander quelque chose pour moi? j'épouserais la sœur d'Antoine si j'avais du bien. La ferme de madame la duchesse de Sommerset est à louer, demande un bail pour moi? le gros Thomas veut en donner quinze mille francs, tâche que la duchesse me la cède à douze mille fr., j'épouserai la sœur d'Antoine, et je deviendrai riche.

Jacques frotta la lampe, appela le génie qui reparut avec la même soumission.

— « Va trouver, lui dit le cuirassier, la duchesse de Sommerset? qu'elle loue sa ferme à Jean Leblanc, ancien hussard de la garde, moyennant douze mille francs, et qu'on apporte le bail à signer au plutôt, avec cinquante bouteilles devin de Champagne que nous boirons en l'honneur de la duchesse, la plus jolie femme du monde; mais je veux de plus, que le procès qui tient tant aux côtes du maire de la commune soit terminé. Allez. »

— Avant que vous ayez acheté ce qu'il faut pour exploiter la ferme *Des Granges*, vous aurez un bon bail bien signé, » et il disparut.

— C'est un vrai miracle!.... s'é-

cria le cuirassier, pourvu que ce ne soit pas *une couleur* que l'on nous donne. »

Ils essayèrent à lever la pierre, firent tous leurs efforts pour découvrir, à la clarté de la lune, les ressorts qui dirigeaient cet accouchement de la terre; ils ne purent y réussir, et ils s'en allèrent en faisant mille projets: le cuirassier, pour le temps où il serait percepteur et époux de Catherine; le hussard, pour celui où il serait fermier et mari de Suzette.

Ils s'en allèrent en chantant de joie; le nouveau percepteur envoyait déjà ses avertissemens, et le fermier comptait ses vaches et ses moutons.

Pendant qu'ils bâtissaient leurs

châteaux en Espagne, Abel était plongé dans le plus grand chagrin : il avait perdu sa chère lampe, il la cherchait partout et ne la trouvait point. Aidé de Caliban, il partit pour le village, se doutant bien qu'ils la trouveraient sur la route, si elle était tombée, et ils comptaient, (les bonnes ames!...) que si on la leur avait prise, on la leur rendrait. Jamais les plaintes d'un amant qui a perdu sa maîtresse, d'un enfant sans sa mère, n'approcheront de la douleur qui éclatait dans les regrets d'Abel.

A moitié chemin, ils rencontrèrent la jolie Catherine, dont la voix pure et légère murmurait une douce chanson d'amour : « Qu'as-tu,

mon Abel, dit-elle avec crainte, en l'arrêtant et lui prenant la main; tu es triste, oh! dis-moi ce que tu souffres? les larmes que l'on verse à deux n'ont pas d'amertume et je sens que je serais heureuse si tu répandais ta peine dans mon cœur.

« Catherine, dit-il, j'ai perdu ma lampe.... »

A ce mot, la fille du maire l'arrêta, elle resta toute interdite: et l'on ne peut comparer l'état de son ame qu'à une chambre noire, dans laquelle s'introduit un rayon de soleil. En effet, les interrogations curieuses de Jacques lui revinrent à l'esprit comme un trait de lumière.

— Abel, dit-elle, c'est moi qui

suis cause de ta peine, car c'est à ma prière que tu es descendu dans le vallon : c'est à moi à tout faire pour te rendre ta lampe que l'on t'a dérobée.... Attends-moi, espère, et dans peu tu vas me revoir. »

Elle sauta à travers les ronces et les épines, en prenant le plus court chemin et le plus difficile : elle semblait un oiseau rasant la colline, et se sentait mille fois plus agile en courant pour son cher Abel. Caliban la regardait, craignant à chaque instant qu'elle tombât par terre; mais un Dieu la soutenait, ce Dieu vif, léger, mutin, le Dieu de l'enfance, le Dieu de la vie.

Elle traverse la prairie, arrive

au village, court chez Bontemps, ouvre la porte avec violence et tombe au milieu de sa chaumière comme une bombe : elle voit le cuirassier et son camarade en contemplation devant la lampe. Avant que Jacques ait fait un mouvement, elle l'a saisie, et lançant un regard foudroyant à Jacques : « Comment, lui dit-elle, avez-vous pu priver le bienfaiteur de Juliette de son talisman? il en serait mort le pauvre enfant !... »

Jacques et Jean sont stupéfaits, Catherine s'échappe, et court avec encore plus d'ardeur vers la colline : les gens du village qui la virent ainsi voler avec la lampe, crurent que le talisman magique la faisait marcher

sur les airs, et l'on vint dire à Grandvani, que sa fille, à cheval sur la lampe, était emportée on ne savait où.....

Elle arrive haletante, et du bas de la colline, elle crie à Abel : « Abel, la voilà !.... sois tranquille.... » ; elle gravit la montagne, parvient à lui, lui présente la lampe, et il se livra à la joie en revoyant ce présent de sa petite fée.

— Abel, dit-elle toute émue, ah ! Catherine a vécu, si Catherine une fois dans sa vie a pu te causer un moment de plaisir....

— Du plaisir, reprit Abel, ce mot n'est pas assez fort....

— Que je meure donc! répondit-elle en confondant son ame dans celle

d'Abel par un regard, que je meure. Abel!....

— N'est-ce pas ma fée qui me l'a donnée? dit-il en baisant sa lampe. »

Cette phrase fit rester Catherine comme une statue de marbre; cette phrase avait retenti dans son diaphragme en le frappant comme d'un coup de poignard.

— Abel, dit-elle enfin, permets à ta petite Catherine de te demander une chose....; mais, reprit-elle après s'être arrêtée et l'avoir regardé avec douleur, je voudrais que tu me promisses de faire ce que je désire sans que tu connaisses encore ce dont il s'agit.

— Je le promets, dit-il.

— Eh bien, continua la jolie paysanne, je voudrais voir la fée sans en être vue.... Je veux savoir si elle est si jolie, si jolie, que rien au monde ne puisse l'effacer....

— Je tâcherai, dit Abel, et quelque nuit tu essaieras à te cacher dans le laboratoire.

— Elle t'aime donc bien cette fée? demanda Catherine.

— Je me contente de l'aimer, répondit Abel, et je n'ose espérer qu'elle ait de l'amour pour moi....

— Tu seras donc heureux, continua Catherine, en chérissant un être surnaturel qui ne t'aimera pas!.... »

Abel se tut : ce silence équivalait à de l'espoir pour la pauvre paysanne

qui, après avoir contemplé son bien-aimé, retourna lentement dans sa maison, s'asseoir à côté de son père, lui raconter le vol de la lampe, et rêver, soupirer, sentir dans la journée, mille fois les larmes rouler dans ses yeux, regarder sur la muraille et croire voir Abel.

A quelques jours de là, un courrier traversa rapidement le village, s'arrêta à la porte de Jacques Bontems, lui remit un paquet scellé du sceau du ministère des finances, et le cuirassier en l'ouvrant, trouva sa nomination à la place de percepteur, celle du percepteur à la place de receveur; une ordonnance du roi qui terminait le procès, et une promesse de

bail signée de la duchesse de Sommerset, telle que Jacques Bontems l'avait souhaitée: et, par une lettre, un notaire indiquait que l'on attendrait à un jour nommé, Jean Leblanc, pour passer l'acte.

— Et les bouteilles de vin de Champagne? demanda Jacques.

— Il y a long-temps qu'elles sont dans votre cave! répondit le messager, en remontant à cheval et disparaissant au grand galop.

Le cuirassier stupéfait, descendit dans sa cave, et trouva effectivement les bouteilles couchées avec soin sur des lattes, et si bien arrangées qu'il ne put douter que cela n'avait pas été fait récemment. Alors il fut au comble

de la joie, entra triomphant chez Grandvani, suivi du percepteur et de Jean Leblanc; il remit au maire l'ordonnance du roi, et réclama la main de Catherine.

A cette demande, la pauvre enfant pâlit, rougit, trembla et ne trouva pour le moment, d'autre expédient que de demander quelque faible retard qui lui fut accordé.

Laissons Jean Leblanc et Jacques Bontems regretter de n'avoir pas exigé du génie de la lampe, cent mille livres de rente, Catherine pleurer, le village en proie à la surprise, à l'admiration, regretter que le curé fût absent pour savoir enfin, si l'on ne commettait pas de péché, en

croyant à la toute-puissance des fées, et revenons à la chaumière du chimiste, à son fils et à la charmante fée des Perles.

Depuis quelques jours, Abel avait été privé des apparitions divines de ce doux génie qu'il adorait. Sa mélancolie commençait à devenir extrême, et Caliban s'inquiétait déjà en voyant pâlir les joues de son maître et une espèce de folie présider à ses pensées et à ses mouvemens.

— Je ne puis vivre sans elle, disait-il à ce vieux serviteur; tout m'est insupportable, j'éprouve de la difficulté à vivre, et si la vie est un festin, je n'ai pas faim, mon pauvre Caliban.

Une nuit, il dormait profondé-

ment : il se sentit, dans son sommeil, entraîner rapidement, il lui semblait qu'il avait des ailes et qu'il volait ; il mettait ses mains au-devant de lui, croyant s'épargner une chute, et il se réveilla dans ce moment pénible... Il était à côté d'elle, dans un char aérien ; elle le regardait dormir, et à son réveil, son regard encore embarrassé des langes du sommeil, se confondit dans les yeux pétillans de la fée des Perles ; enfin des chevaux infatigables les entraînaient comme un nuage poussé par le vent des tempêtes.

Abel était presque dans les bras de la fée ; il pouvait savourer son souffle, et il eut peur d'avoir profané son sein, car il eut la vague pensée

que sa tête avait reposé sur ce trône de l'amour.

Elle le regardait encore sans mot dire, et ses yeux semblaient envoyer une flamme humide, dont Abel se nourrissait avec avidité.

— Où suis-je? dit-il enfin.

— Près de votre fée..., répondit-elle d'une voix céleste, qui fit battre le cœur d'Abel.

— Où allons-nous?....

— Dans l'empire des fées : n'avez-vous pas désiré être témoin des scènes magiques auxquelles assistent les génies, les enchanteurs et les fées?.... Mon char vous entraîne à l'une de leurs assemblées les plus brillantes.

— Quoi, s'écria-t-il, je les verrai face à face?...

— Oui, répondit la fée, mais à une condition : c'est que lorsque je vous le dirai, vous fermerez les yeux, car vous risqueriez de perdre la vue, si dans certains momens la lumière vous frappait.

Abel promit ce que la fée lui demandait, par un simple signe de tête; car il était plongé dans une admiration toute divine, en contemplant la rare beauté de la fée des Perles. Elle était mise avec une somptuosité élégante, qui doublait ses charmes, sans que cet éclat nuisît à la douceur de son caractère qui était peinte sur sa jolie figure avec l'amour et la bonté.

Sa tête était couronnée de fleurs et de fruits artistement posés, les boucles noires de ses cheveux se mariaient à son front et venaient jouer auprès de ses yeux, de manière à ajouter encore à la finesse de son regard, et à doubler l'éclat de sa peau satinée et de ses vives couleurs.... Elle se taisait; mais ses regards, tour à tour portés sur Abel et baissés aussitôt, semblaient parler et dire à Abel de parler à son tour, et que, tel discours qui sortît de sa bouche, il serait accueilli avec reconnaissance. Leurs pensées, pendant ce charmant silence, voyagèrent sans doute dans la même région, car leurs mains se joignirent, se pressèrent involontairement, et Abel

s'écria avec sa naïveté gracieuse :

— Je souffre !....... mon cœur est comme gonflé !

— Auriez-vous quelque peine ? dit la fée.

— Non, dit-il, je crois que c'est, au contraire, trop de bonheur.... »

La fée rougit et détourna les yeux : elle ne répondit pas, et ce moment ne sortit jamais de la mémoire d'Abel. Il se sentit alors assez de hardiesse pour parler de son amour ; mais une invincible crainte, une pudeur de sentiment lui glaça les sens et retint sa langue captive.

Tout le temps que dura le voyage, leurs yeux seuls parlèrent, et souvent un sourire charmant vint errer sur

leurs lèvres et leur firent comprendre l'un à l'autre, qu'ils s'entendaient. Connaît-on rien de plus délicieux que ce langage de l'ame? cette puissance sympathique qui, sans le secours incomplet de la parole humaine, vous fait pressentir ce que pense, ce que souhaite, désire, l'objet chéri que l'on aime? Dans cette région pure de la pensée, dégagée des grossières sensations du corps, règne un charme subtil que nulle parole humaine, ne peut rendre, puisque nulle parole humaine ne peut donner l'idée d'un mystère qui ne doit être que *senti* par l'ame: il semble qu'en ces momens trop rares, une flamme légère aille d'un cœur à l'autre, y porter succes-

sivement *le jour* de *la pensée* et une fraîcheur, un délice indicibles ; enfin peut-être est-ce ainsi que s'entretiennent les anges des cieux ! Une fois que deux êtres ont ainsi mêlé leurs sentimens, et que leur accord parfait à rendu un son semblable, ont pour ainsi dire, chanté la même hymne, il leur est impossible de concevoir une séparation, une absence ; ils s'aiment !. et toujours, à mille lieues de distance même, leurs ames auront des mouvemens pareils.

Abel et la fée des Perles goûtèrent donc cette volupté sur-humaine, et ces deux merveilles de nature, ayant des ames dignes de la perfection de leurs corps, s'entendirent parfaite-

ment et si bien, qu'à la fin du voyage, les yeux d'Abel devenant de plus en plus expressifs, la charmante fée fit avec son éventail un petit geste divin, plein de délicatesse et de grâce, comme pour lui abaisser ses belles paupières aux longs cils, et elle lui dit : « Silence, Abel, vous parlez trop ! »

A cette phrase, la seule qui eût été prononcée depuis une heure, ils se regardèrent et se mirent à rire.

— Ah! dit Abel, je ne connais rien de plus délicieux qu'un amour qui naît et grandit au milieu de la recherche, du luxe, et de l'élégance! Vous voir toujours parée, respirant les plus doux parfums, entourée du

prestige de votre puissance? ah! c'en est trop..... si je ne suis que votre protégé, je veux mourir.

— Vous, mourir?.. ah! vivez Abel, vivez pour répandre sur le monde la douce influence de votre belle ame. »

A ce moment, elle posa sa main sur les yeux d'Abel, et Abel entendit un bruit et une confusion, une multitude de cris et de voix; mais au bout d'un quart-d'heure, il s'arrêtèrent: la fée lui recommanda de bien fermer les yeux; et, le prenant par la main, elle le guida à travers des galeries et des escaliers. Enfin ils parvinrent à un lieu où la petite fée fit asseoir Abel, et lui permit d'ouvrir les yeux, en ne regardant qu'elle.

— Et quand les cieux seraient ouverts, dit-il, je ne pourrais voir que vous !.... »

Comme il achevait, une musique enivrante commença ; et la fée, abaissant de sa jolie main, un panneau qui se trouvait devant eux, Abel resta muet de surprise devant le magique tableau qui s'offrait à ses regards.

Un vaste cirque décoré de colonnes d'or et de guirlandes, de rosaces, de filets, de plinthes, d'ornemens en or, contenait une foule innombrable de génies et d'enchanteurs ; le cirque en était noir : d'étage en étage, Abel aperçut une foule de fées plus jolies les unes que les autres. Elles lui apparurent environnées d'un nuage de

lumière; car, entre chaque rangée de fées, il y avait un lustre de diamans couvert de bougies qui répandaient un éclat merveilleux: leurs toilettes rivalisaient de richesse et d'élégance: elles riaient, causaient et badinaient avec des enchanteurs et des génies, qui se trouvaient confondus avec elles. Un immense soleil, brillant et orné de cristaux, semait dans ce palais superbe, des sillons de lumière qui semblaient arroser tout d'une rosée de lueur vive et scintillante.

Le plus profond silence régnait, et tous écoutaient avec attention, la musique divine qui répandait ses sons dans le palais: Abel se crut dans les cieux et entendre les magiques ac-

cords des anges. Il était profondément ému, et ne pouvait que serrer la main de sa petite fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Cachez-vous bien dans cet angle, lui dit-elle, car si les fées mes compagnes, s'aperçoivent de la présence d'un mortel à mes côtés, je suis perdue!...... j'ai déjà eu de la peine à vous faire passer, quoique vêtu comme un génie. »

En effet, Abel portait un habillement absolument semblable aux plus beaux vêtemens qu'il voyait aux génies : il se retourna, se regarda dans une glace, admira cet enchantement en se voyant lui-même, et il éprouva

un espèce de mouvement de coquetterie, en s'apercevant qu'il était plus beau que la plupart des génies qu'il voyait.

Tout à coup la musique cessa, et un coup de baguette du génie qui présidait à la musique, fit enlever subitement une décoration magique qui attirait l'attention d'Abel, et un spectacle encore bien plus surprenant vint le plonger dans un océan de jouissances nouvelles.

Un palais orné d'une profusion de colonnes de marbre et de porphyre, avec des galeries à perte de vue, et des ornemens d'une somptuosité miraculeuse vint s'offrir à ses regards, comme par enchantement : une foule

gracieuse de fées et de génies, habillés magnifiquement et dont quelques-uns lui retraçaient le génie de la lampe, entonnèrent un chant de joie, qui lui étourdit un peu les oreilles; mais la jolie fée des Perles lui dit ce que c'était, parce qu'il n'était pas un génie, et que ce chant ne convenait qu'à la troupe immortelle des enchanteurs, que les hommes n'y comprenaient rien.

— Attendez un peu, continua-t-elle, et vous allez voir les génies en proie à une espèce de frénésie qui leur fera élever leurs mains et les frapper avec rage les uns contre les autres; car ici, il se passe des choses qui vont bien vous surprendre. »

En effet, au bout d'un quart-d'heure, il y eut un fracas tel qu'Abel fut obligé de se boucher les oreilles; cependant nombre de merveilles se succédaient pour l'étonner: à un palais, venait se substituer une forêt, des champs et des chaumières; à la chaumière, un jardin enchanté; au jardin, un cachot; au cachot, des lieux qui le ravirent d'admiration.

Il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour entendre les chants et la musique, et voir les danses voluptueuses des plus jolies fées. Ces tableaux magiques étaient entremêlés des remarques piquantes et spirituelles de la fée des Perles qui, par in-

tervalle, lui expliquait les usages de l'empire des fées.

— Les génies que vous voyez ici rassemblés, lui disait-elle, ont de singulières manies: on peut leur toucher la main, les doigts, le bras, l'épaule, tout le corps enfin, excepté la joue... aussitôt que la joue d'un génie est seulement effleurée par un autre génie, on ne peut la laver qu'avec du sang; c'est une des bizarreries auxquelles se sont soumis les enchanteurs. Ensuite, ils ont ce qu'ils nomment *leur patriotisme*, et qui consiste à se louanger eux-mêmes sur leur courage et leur gloire; ce serait un attentat, que de reconnaître le courage des autres nations de génies. Ce

n'est pas tout, voyez-vous quelques enchanteurs qui portent quelque chose de rouge à leur vêtement? eh bien, ce ruban-là est une de leurs passions. Suspendez une friandise dans une salle, et amenez des dogues, ils se fatigueront à sauter pour en avoir quelques morceaux; il en est ainsi des génies pour le ruban: ils se fatiguent et se consument en efforts pour en avoir quelque morceau, et une fois qu'ils l'ont, ce n'est plus rien pour eux. Enfin vous voyez des génies en linge bien blanc, avec des habits propres et des bijoux recherchés, hélas! voilà ce qui leur plaît le plus!.. Vous Abel, avec votre ame sensible, noble et fière, malgré le cortège de vertus et

de grâces qui vous accompagne, avec votre belle figure, si vous n'étiez pas mis avec recherche comme vous l'êtes en ce moment, le plus scélérat des enchanteurs aurait la préférence sur vous, s'il était bien mis. Entr'autres usages, ils ont des génies qui leur prêchent l'art d'apprendre à mourir, et quoiqu'on y réussisse bien la première fois, on continue à le leur prêcher. Ensuite, si parmi les génies il y en a d'éclatans, tant qu'ils vivent on n'y prend pas garde; aussitôt qu'ils ne sont plus, on les célèbre. En général les génies ici, mettent de la grandeur dans les petites choses, et de la petitesse dans les grandes : il faut dépenser dix fois plus pour se promener

que pour manger ; il y a des animaux même qui coûtent à entretenir plus que les hommes. Enfin la religion des génies consiste à se mettre à genoux, lire dans un livre, écouter des hymnes ; mais faire du bien, sauver les malheureux, dépouiller le *moi* et s'oublier un peu, ah! il n'y a que de bons génies bien rares, qui aillent l'un et l'autre, c'est-à-dire, le culte extérieur avec ce culte intérieur qui gît dans la *conscience* : pour la plupart, le culte extérieur est tout, et ils croient gagner le ciel, comme on gagne une *tour* aux échecs, à force de manœuvres.

— Ce que vous me dites là, répondit Abel, m'étonne encore plus que ce que je vois.

— Ah! répondit-elle, vous apprendrez bien d'autres choses encore plus étonnantes..... »

Après mille enchantemens plus extraordinaires les uns que les autres, la jolie fée ordonna à son jeune protégé de fermer les yeux, et elle le transporta dans son palais : là il eut toute liberté d'aller et de venir. Une jolie fille, l'une des esclaves de la fée, le conduisit dans un endroit presqu'aussi joli que le boudoir de perles qu'il avait vu jadis. Il se coucha dans un lit dont les étoffes étaient d'une blancheur éblouissante, et le lendemain la jolie fée vint le réveiller aux sons d'un instrument qui rendait une mélodie enchanteresse.

La fée des Perles jouit du réveil d'Abel, comme la nature du retour du soleil ; elle était mise avec une simplicité qui contrastait avec son vêtement de la veille : après avoir demandé à son jeune protégé comment il se trouvait dans l'empire des fées, s'être assis sur son lit, et avoir folâtré avec cet enfant de la nature, elle le laissa, et s'en fut lui préparer, de ses mains, un repas tout nouveau pour lui.

En effet, des mêts inconnus, des cristaux précieux, le linge de table, l'argenterie, lés meubles, tout était pour Abel un sujet d'étonnement.

La jolie fée le servait et partageait avec lui chaque chose : un amour tendre, pur et céleste, répandait sur

ces deux charmans êtres une magie indéfinissable. La pauvre Catherine pouvait-elle être quelque chose pour Abel, et entrer en comparaison avec la fée des Perles!...

Catherine aimait, son cœur contenait tout l'amour de la nature: elle était d'une simplicité, d'une candeur admirables; mais la fée avait tout autant d'amour, elle le témoignait d'une manière moins naïve, mais plus gracieuse peut-être, et à la simplicité elle joignait toute la majesté, les séductions de la richesse et le cortège de la fortune et du pouvoir; de plus, elle était aimée! que dis-je aimée? adorée!.. Alors l'amour d'Abel, joint au sien, embellissait chaque mouve-

ment, chaque parole, chaque sourire, d'un charme que Catherine trouvait bien à Abel, mais qu'Abel ne trouvait pas à Catherine.

Abel passa dans le palais de la fée des Perles des instans de bonheur qu'aucun discours ne peut rendre. Enfin, un soir il tomba à ses genoux, lui déclara sa passion, et jamais homme ne parla plus éloquemment que lui.

Le lendemain il se réveilla; le sourire dont la fée avait accueilli son discours, était encore si bien gravé dans son cœur, qu'il croyait la voir, lui présenter sa main, et essuyer furtivement une larme : il regarde autour de lui pour admirer la somptuosité du lieu

où il dormait : il voit le laboratoire, sa chaumière, les cornues, la poussière : le cricri chantait, c'était la seule musique qui accueillit son réveil : il crut avoir songé et sortir trop tôt, hélas ! des illusions enchanteresses d'un rêve d'amour.

CHAPITRE XIII.

Ce qu'est la fée des Perles.

Abel s'habilla, et, voyant les vêtemens de son rêve, il commença à croire que les sensations multipliées qu'il avait éprouvées, pourraient bien être réelles, quoiqu'elles eussent été entourées de ce nuage vaporeux qui environne les illusions de la nuit. Il aperçut Caliban qui vint à lui ; ce bon et vieux serviteur se réjouit de revoir son maître, et bientôt l'entraînant hors de la chaumière, il lui montra la pauvre Catherine assise sur

la pierre: la jolie paysanne était posée avec grâce et la douleur la plus vive se peignait dans cette attitude.

Abel fit quelques pas, elle leva la tête, jeta un cri, et se précipita en pleurant dans les bras du jeune homme.

— Pendant trois jours, dit-elle, je suis venue chaque matin, attendant mon jour, mon soleil... mais rien ne dissipait la nuit de mon ame. Je me disais chaque fois, en gravissant la colline: « aujourd'hui il y sera!. » je me le disais, et en descendant j'étais triste parce que tu n'étais pas arrivé.... Ah si j'avais un ennemi, et que je lui voulusse du mal, je lui souhaiterais d'attendre trois jours.... celui qu'il aimerait.

— Catherine !.... ma chère Catherine!...

— Ah! cher Abel, que vous êtes beau !.... ah ! laissez-moi vous regarder....

— C'est la fée qui a tissu ce linge fin, c'est elle qui a brodé les fleurs de cette étoffe précieuse.... la fée, toujours la fée....

— Ah ! Catherine, elle m'aime..., j'en suis certain.... J'ai vu son palais, l'empire des fées... j'en suis étourdi. » Et Abel raconta à Catherine les merveilles dont il fut témoin, et les attentions délicates de la fée : comment elle lui versait le lait pour tempérer une liqueur divine qui répandait

dans le cerveau l'activité de pensée, et animait l'amour, etc, etc.

— Je le ferais bien comme elle, dit Catherine, d'un air boudeur; mais Abel, je t'en conjure, rends-moi témoin d'une apparition de la fée.

— Viens ce soir, lui répondit Abel, elle doit me reprendre la lampe dont elle a prétendu que je n'avais plus besoin; car, ô Catherine, je n'ose te dire mon espoir.

— Elle t'épousera ! la fée !.... dit Catherine.

— Je le crois, répondit-il; mais j'ignore comment un homme peut devenir le mari d'une fée...

— Est-on heureux, répliqua Catherine, en se mariant avec une femme

qui a plus de pouvoir que nous?... si elle te trompait....

— Impossible!..., s'écria Abel...., impossible!... Pour dire cela, il faut n'avoir pas vu son sourire.

Catherine regarda Abel, savoura cette vue tant souhaitée; et, ne pouvant retenir ses larmes, elle s'enfuit après avoir promis de revenir le soir.

Elle vint en effet à la nuit tombante : elle avait assisté au coucher de son bon vieux père, qui l'avait grondée doucement « parceque, disait-il, à l'approche de son mariage, elle courait beaucoup trop, seule et dans les champs : Jacques Bontemps s'en était plaint. »

Elle avait calmé son père à force

de caresses et de baisers... Puis, mettant Françoise dans sa confidence, elle quitta son lit virginal, pour accourir à la chaumière revoir son bien-aimé.

Il était assis sur le fauteuil vermoulu qui fit les délices de son enfance, il avait les coudes sur la table où jadis Caliban nettoyait ses graines, et il pensait à sa fée : la lampe antique éclairait le laboratoire. Catherine faisant signe à Caliban, se glissa légèrement, en passant par la porte à demi-entr'ouverte, et s'approchant bien doucement d'Abel, elle le salua par un baiser.

— Ah! c'est toi, Catherine?..

— Oui, dit-elle, je viens voir la fée.

— Où te cacherons-nous ? répondit-il, en regardant de tous côtés. L'avis de Caliban prévalut, et il fut décidé, que le grand fauteuil vermoulu serait placé entre les fourneaux et la cheminée, et que, dans le petit espace qui s'y trouverait, Catherine se tiendrait accroupie en silence, et qu'aussitôt que la fée remuerait, elle baisserait la tête, et se blottirait de son mieux.

Catherine, gentille et gaie, folâtra avec Abel toute la soirée, et les douces manières du fils du chimiste, lui donnaient de l'espoir chaque fois qu'elle conversait et jouait avec lui.

Enfin, Abel se jeta sur son lit, Caliban se retira, et à l'heure de mi-

nuit, une douce musique annonça l'apparition de la fée des Perles. Elle vint dans son brillant costume, plus belle, plus mignonne, plus vive que jamais : elle parcourut le laboratoire, toucha de ses mains tout ce qui servait à Abel, et lui parlait, et l'écoutait. Ils s'assirent sur le lit; et là, la jolie fée déployant ses grâces et le prestige de sa coquetterie, apparut à Catherine comme la reine de la nature. La paysanne cachée dans son coin, mettait son mouchoir sur sa bouche, afin que dans le silence on n'entendît pas ses soupirs et ses sanglots; car elle désespéra de jamais l'emporter sur une créature aussi étonnante que la fée des Perles.

— Hélas, se disait-elle, pourquoi le soleil a-t-il, malgré toutes mes précautions, altéré la blancheur de mes mains ? pourquoi ne suis-je pas fée?.. oh! oui, c'est une fée!.. car il n'y a pas de femme sur la terre qui puisse avoir cet esprit, cette grâce! Grand dieu! l'amour est logé dans ses yeux!... quel regard!....

— Abel, disait la fée, dans peu vous saurez à quoi je me soumets pour faire votre bonheur....; vous ne me verrez plus que comme une mortelle, j'abdique l'empire pour vous....

— Quelle preuve d'amour plus belle que celle-là, puis-je donner? se disait Catherine; et de pleurer, de

pleurer à mouiller de ses larmes le mouchoir qu'elle tenait.

Abel, au comble de la joie, embrassait avec ardeur les mains de la fée, il la couvrait de ses baisers, elle souriait en elle-même (ce qui brisa le cœur de Catherine): enfin elle-même déposa sur les lèvres d'Abel un baiser d'adieu qui fit rester le fils du chimiste comme une statue de marbre; un feu divin coula dans ses veines, au lieu de sang, et il sentit son cœur défaillir: il tomba sur son lit: la fée disparut alors en emportant la lampe merveilleuse.

Abel fut rappelé à la vie par la douce Catherine: elle pleurait à chaudes larmes, et son chagrin était

si violent, qu'Abel au désespoir ne savait que faire pour apaiser la douleur de Catherine.

— Elle est trop belle!... oh oui, tu dois l'aimer, tu ne peux faire autrement, et moi.... je n'ai plus qu'à mourir, je veux me tuer... où sont les poisons?... Abel, tue-moi.... je sens que je ne puis vivre sans toi... tu m'es plus qu'un frère... ah! que vais-je devenir?

Abel passa le reste de la nuit à apaiser Catherine : il ne put calmer son désespoir qu'en l'abusant, et lui jurant qu'il l'aimait tendrement, qu'ils seraient toujours ensemble. Catherine répondait qu'elle savait bien qu'il la trompait en lui parlant ainsi,

mais qu'elle aimait encore mieux s'entendre dire cela; et, bercée par un espoir dont elle connaissait le peu de réalité, elle sécha ses larmes et redevint tranquille. On ne peut comparer cette scène qu'à celles dont l'enfance de tous les hommes a été semée : la douleur d'un enfant qui veut l'impossible, auquel on le refuse, et que l'on finit par faire taire en lui promettant la lune dont il voit le croissant dans l'eau, quand elle sera pleine; cette douleur naïve, enfantine et trompée par une ruse grossière, est l'image de la scène de chagrin dont Catherine rendit témoin le laboratoire enfumé. Au matin, elle commença à raisonner, elle reprit

courage, embrassa Abel, et quitta sa demeure, résolue à n'y plus revenir.

En sortant de la chaumière, elle était tellement troublée par son désespoir sombre, et par l'idée qu'il fallait épouser Jacques Bontems, qu'elle prit le chemin de la forêt : elle regardait à terre, et s'en allait séchant mainte et mainte larme ; tout à coup elle remarqua, sur le chemin, des perles qui annonçaient que la fée avait passé par là. A force d'examiner, elle vit sur le sable la marque des roues d'une voiture, et leur peu de largeur indiquait une voiture élégante : elle s'avisa de suivre la route que l'équipage de la fée avait prise, et en suivant ce

chemin, chaque pas qu'elle faisait lui glissait dans l'ame un rayon d'espoir.

Elle marcha long-temps, et lorsqu'elle fut au trois-quarts de la forêt, elle se disait : « Si la fée n'était par hasard qu'une femme comme moi, je pourrais lutter d'amour avec elle, et j'aime tant, que je l'emporterai peut-être... Ensuite, si elle n'est pas fée, elle aura trompé Abel en lui disant qu'elle faisait des sacrifices, et moi je n'ai jamais trompé Abel..»

Faisant ainsi mille projets, espérant et se créant un doux avenir, elle ne s'aperçut pas de la longueur du chemin : elle traversa toute la forêt, et les marques des roues la conduisirent à un magnifique château, entouré

d'un parc célèbre pa
et les aspects pittore
les fleurs rares qui
nement : elle reconn
le château qu'habit
Sommerset, et une
la fée ne pouvait
que cette jeune ve
son esprit, sa beaut
par sa richesse et
vint s'offrir à l'espr

La duchesse de Sc
tout le monde avec
rine demanda à la
fit aucune difficulté
Catherine tremblait
bres en traversant le
liers, les appartemen

au salon principal, une jeune femme de chambre qu'elle reconnut pour être le génie de la lampe, lui ouvrit la porte du boudoir dont Abel lui avait fait la description; elle jeta les yeux sur la duchesse, reconnut la fée et s'évanouit.

Sur-le-champ la duchesse lui prodigua elle-même les secours d'usage, et quand la jolie paysanne fut revenue, elle lui fit plusieurs questions avec un accent de bonté qui allait droit au cœur.

— Ah, madame, s'écria Catherine avec la voix du désespoir, vos richesses, votre pouvoir, rien, rien au monde, non rien ne peut me soulager !...

— Mais qu'avez-vous ?... mon enfant !

— Ah! madame, je vous ai vue ! cela me suffit : sur le reste je dois garder le plus profond silence.... On dit, continua Catherine, on dit que vous êtes bonne, bienfaisante : eh! bien, ce que je vous dirais, empoisonnerait votre bonheur dans sa source... Allez, adieu , madame , soyez heureuse !... cependant ce fut moi qui *le* vis la première !..il m'appartenait!..Oh! dit-elle, en mettant la main sur sa bouche, gardons , gardons mon secret , et mourons avec lui....

La duchesse étonnée contemplait avec attendrissement la jeune paysanne, et la plaignait déjà, tout en

ignorant la cause des pleurs qu'elle versait. Enfin, la seule grâce que demanda Catherine, ce fut que madame la duchesse la fit reconduire en voiture jusqu'au village de V....

La duchesse ordonna de satisfaire le désir de Catherine, et en même temps elle donna des ordres secrets à ses gens, pour que l'on s'informât de l'aventure qui pouvait conduire cette jeune fille au château.

Si l'on est curieux de connaître par quel événement la duchesse de Sommerset se trouvait être la fée des Perles, on peut jeter les yeux sur deux lettres que nous allons extraire de sa correspondance avec une de ses amies.

Ces lettres hâteront la conclusion de cette aventure.

La duchesse habitait Joigny depuis un an, elle s'y ennuyait, et elle avait fait déjà des voyages à Paris : ce fut pendant un de ces voyages, qu'elle se lia d'amitié avec la personne à laquelle la lettre est adressée.

Lettre de la Duchesse de Sommerset à madame la marquise de Stainville.

Du château de Joigny, le.....

« Vous vous plaignez, ma chère, de ma retraite, de mon silence, de mon apathie, et jamais femme n'a été plus occupée que moi. Comme je vous

ai confié toute ma vie, je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas, sous la foi du secret, que l'on garde au moins pendant vingt-quatre heures à Paris, l'aventure qui me retient au fond des bois, à douze lieues de la capitale.

» La folie de toute ma vie, mon rêve est d'être aimée pour moi. Il fut un temps où, naguère, je crus être parvenue à mon but, et le duc de Sommerset m'a détrompée bien cruellement, en me montrant que l'ambition, l'amour-propre, la vanité blessés, ne pardonnent même pas à l'amour. Vous autres Françaises, qui aimez pour un mot spirituel, pour une belle jambe, enfin qui aimez avec

votre tête plus souvent qu'avec l'ame, vous ne comprendrez jamais (il est des exceptions, je pense); alors, la majorité des femmes ne comprendra jamais le supplice d'un cœur pour lequel la vanité, les petits triomphes de l'amour-propre, le bal, la société ne sont rien, et qui n'aspire qu'à cette adoration profonde, cet abaissement perpétuel, qui composent un sentiment vrai.

» A la mort de lord Sommerset et même avant, j'ai senti le vide dans mon ame, et je n'ai plus vécu : en effet, ma vie était sans charme. Quelle est la vie d'une femme? c'est un éternel besoin d'amour, c'est d'être sans cesse occupée au bonheur d'un être

qui n'est pas elle; elle a une masse de sentiment qu'il nous faut à chaque instant jeter sur une créature quelconque, et cette masse comprend le respect, la joie, la grandeur, la pureté, l'exaltation, toute la nature enfin. Dans les églises, aux jours de fêtes, il y a des enfans qui portent des corbeilles pleines de roses, et qui ne sont occupés qu'à parsemer de fleurs les lieux par où le Seigneur doit passer; voilà l'image de la vie d'une femme. Nous avons beau faire les fières et paraître reines, que celle qui aime sincèrement rentre dans le fond de son cœur, elle trouvera pour *son Seigneur* une obéissance, une crainte, une *servance* réelles! Pour aimer, il faut

croire à la perfection, et la trouver dans l'être qu'on adore : il est un Dieu, car l'amour est une religion terrestre; or, nous ne pouvons qu'être les esclaves d'un être que nous voyons ainsi : tout nous y porte parce que tout nous porte à rendre heureux celui que nous aimons. Ecoutez, chère amie, je suis Anglaise, par conséquent amante de la rêverie et des sentimens extrêmes; eh bien! ce que je vous décris, je l'ai dans l'ame : un sourire de l'être que je chéris est une douce fête; une parole me fait tressaillir ; et j'attends ce sourire, ce mot comme un Arabe du désert guette une goutte de pluie.

» Cette douce occupation de tou-

jours chercher à rendre la vie aimable à un être que l'on adore, est mon essence. Quel plaisir de s'anéantir dans une autre ame que la sienne, ressentir ses peines, ses douleurs, ses voluptés! nous sommes nées pour cela, car nous avons un sens de plus que les hommes, c'est ce sens d'instinct qui nous porte à leur plaire ; enfin, chère amie, je ne sais comment font certaines femmes pour secouer ce foyer d'amour que toutes doivent avoir.

» Hé bien! j'ai trouvé un être auquel je rattache cette masse de sentimens, cette vivacité de pensées, voilà ce qui me retient à la campagne : ah! mon histoire est plaisante d'abord, mais maintenant elle est sérieuse au

premier chef, car il s'agit de mariage.

» Figurez-vous que le curé d'un des villages voisins est venu me rendre visite, et il m'a parlé au dessert d'un jeune fou qui habitait une colline de son village : ce jeune homme croit à l'existence des fées, et il n'a pas encore vu le monde, n'est jamais sorti de sa chaumière.

» Soudain l'idée me vint de m'amuser de cet être singulier, et après avoir pris mille et mille renseignemens, tourné la nuit autour de sa cabane, je remarque qu'il y a une cheminée assez large pour descendre dans l'intérieur : alors je me commandai une somptueuse toilette, sans oublier ma baguette, et une nuit je

m'embarque dans ma voiture que j'arrête dans la forêt : crainte de la pluie, je me fis porter dans une *chaise* jusqu'à la cheminée. Chère amie, j'apparus aux sons d'une musique délicieuse!.. mais je trouvai le plus bel être qu'il fût possible de voir!...... et son premier regard m'a convaincu que j'avais été chercher mon maître. Je venais rire et folâtrer, m'amuser, j'ai trouvé l'amour avec toute sa force magique; je venais enchanter, et c'est moi qui fus *enchantée*.

» Il n'y a de folies que je n'aie faites : j'ai donné à ce jeune homme un fête superbe, avec illuminations, musique, etc. ; on a cru dans le

temps que cette fête était pour lord V...... mais moi seule, et mes gens qui me gardent le plus grand secret, connaissaient le héros véritable, que j'ai soumis à de rudes épreuves. En effet, par un hasard qui a servi mes desseins, l'aqueduc qui amenait autrefois les eaux dans le parc, a un immense *regard* non loin de *sa* chaumière. J'ai fait vite et vite nettoyer le souterrain, et *il* n'est venu à cette fête, qu'après avoir subi quelques tours de fantasmagorie et combattu les fantômes qu'on lui a créés. Ce boudoir que vous avez tant admiré, a été construit uniquement pour *lui*, car en me voyant avec des perles, il m'a nommé la fée des Perles; j'ai,

comme vous imaginez bien, voulu soutenir ma dignité : de là, des enchantemens. J'ai fait habiller un de mes gens avec les habits de son père : les endroits où ils étaient usés, m'ont indiqué sa pose, ses gestes, son attitude, et dans une glace, il a vu son père mort depuis longtemps.

» Il s'est avisé de croire que ma lampe de nuit était un talisman, j'ai fait habiller ma femme de chambre en génie, et elle joue ce rôle à merveille : je lui ai fait lire la *tempête* de Shakespeare, et elle a très bien saisi le genre d'*Ariel*. On a adapté au *regard* des eaux une machine, et toutes les fois qu'il y frappe, on satisfait à

ses désirs. J'ai fait apporter tout ce qu'il peut souhaiter, et du reste, il y a des relais dans la forêt, et l'on vient m'instruire à la minute de tout ce qu'il veut : il y a également des relais sur la route de Paris, et, dans ce centre de la civilisation, j'obtiens bien vite à prix d'or ce qu'il a souhaité. Mes gens ont l'ordre d'obéir à tout ce que veut le possesseur de la lampe, et je me suis assuré de leur dévouement et de leur discrétion.

» Il y a quinze jours, il m'a fait courir tous les ministères pour des places, heureusement que le crédit de lord V.... m'a été très utile, et en un tour de main j'ai tout obtenu.

» Mais le comble du bonheur, c'est

qu'il m'aime autant, et même peut-être plus que je l'aime; car j'en suis arrivée à me confondre ainsi devant lui : c'est l'ame la plus pure et le cœur le plus aimant dans le corps d'un ange du ciel ; son regard est céleste, enfin, il est si modeste, si tendre, qu'il réalisa l'idéal que mon imagination avait dessiné. C'est une des heureuses créatures d'amour et de bonheur, une de ces fleurs que l'on rencontre rarement sur la terre, et il a fallu les bizarres circonstances qui ont entouré sa vie jusqu'à présent, pour amener un homme à cette perfection de nature : ah ! il est bien la preuve vivante du principe qui consacre la bonté et la beauté innées de l'homme.

Tous les sentimens généreux composent la fleur de son ame, en laquelle rien de mal ne croît : comment ne pas aimer, ne pas chérir une telle créature ? Aussi ai-je rattaché toute ma vie à ce cher Abel, car Abel est son nom, et il exprime bien sa ressemblance avec ce premier juste de la terre. Ne croyez pas, d'après ce que je vous en dis, qu'il soit d'une douceur de mouton, il est fin et spirituel; son langage est exalté, et tient à celui des orientaux, avec cette différence toutefois, qu'il est souvent énergique et concis, comme celui d'un homme de la nature qui n'exprime que des idées.

Concevez-vous maintenant que l'on

puisse rester enfoncé dans les bois ? mais, chère amie, j'ai une crainte, et c'est à vous que je m'adresse pour la faire cesser. J'ai peur, si je l'épouse, que tout Paris ne se moque de moi. La duchesse de Sommerset, épouser? qui ? M. Abel..., jeune homme sans fortune, sans éducation ! Il est vrai qu'il en saura bientôt tout autant que je voudrai qu'il en sache... Je n'ai qu'à lui apporter des livres grecs et latins, et lui dire qu'il faut qu'il étudie la langue des génies, il l'aura bien vite apprise pour l'amour de moi ! mais qu'importe le grec, le latin à une femme de mon rang qui ne veut vivre que pour lui, qui ne souffrira pas que d'autres êtres l'approchent. Oui,

je veux que sa vie soit un éternel enchantement, je veux me consacrer à son bonheur, élever une barrière entre le monde et lui, qu'il reste comme dans un sanctuaire, et en défendre l'approche à tout ce qui peut causer peine ou douleur, en tâchant néanmoins que cette perpétuelle féerie n'ait rien de fade. La divine mélancolie, la bienfaisance, les larmes sur le malheur d'autrui, ne seront point bannies de notre temple; car je trouve, qu'après avoir ainsi pleuré, on a ajouté une plus grande portion d'ame à son ame. Je ne me fierai même pas à mon amour et à la multiplicité des sensations pour éviter l'ennui, le dégoût, et les autres harpies de l'exis-

tence qui flétrissent tout; la douce étude, les arts et les sciences succéderont à l'enivrement du monde, la campagne aux salons, de même que, dans la nature, l'automne succède à l'été, le printemps à l'hiver.

» Ah! je l'épouserai, car je me sens digne de lui: il m'a nommé sa fée, je veux l'être toujours, et toujours le combler de tendresse et des témoignages de ma reconnaissance. Quelle vie!.... quel bonheur!..... ah! son amour me rend la plus heureuse des femmes, il n'est pas sur la terre de joie que je puisse comparer à ma joie: elle vient du ciel!

» Ce qui me rassure sur le mariage que je projette, c'est que dix jours

après, on n'en parlera plus à Paris; car vous n'avez qu'une certaine dose d'attention, et si l'on n'a parlé de la chute d'un grand empire que pendant six jours, je ne vois pas pourquoi l'on s'entretiendrait plus de deux nuits sur mon union.

» Je suis tellement folle que, voyant Abel heureux de me croire une fée, je n'ose le détromper: adieu, j'attends votre réponse, etc., etc. »

Lettre de madame de Stainville.

« L'un de nos poètes, homme charmant, je ne sais lequel, a écrit ces vers divins :

. . . . Mariez-vous au plutôt :
Dès demain, si l'on peut; aujourd'hui s'il le faut.

J'ignore si je vous les écris justes, mais tels qu'ils sont, ils forment la meilleure ordonnance que médecin ait jamais écrite : elle est de style gai, conforme à la maladie. Eh quoi! vous craignez ce qu'on en dira? que voulez-vous que les Parisiens disent d'une des plus jolies femmes de l'Angleterre, lorsqu'elle a cinquante mille livres sterling de rente? sinon que tout ce qu'elle fait est délicieux! Oui, ma chère amie, vous ne mettriez pas de chapeau, vous iriez tête nue, que cela deviendrait la mode : à propos de mode, les gances et les olives, les cordelières et les couleurs écossaises sont passées, nous n'en portons plus.

» Je voudrais bien savoir s'il y a

beaucoup de forêts en France où il pousse des maris comme le vôtre, car je vous vois déjà mariés; j'ai déjà pensé à la robe que je ferais faire: elle sera divine, aussi gracieuse que votre manière d'envisager l'amour, quoique je trouve que vous nous mettiez bien bas. Mes genoux sont la chose de mon gentil corps que j'épargne le plus, et j'aurais honte d'être ainsi en contemplation devant mon époux : qu'il soit dans mes bras soit, je tâcherai qu'il y soit bien, le pauvre homme, mais moi à ses genoux! fi donc! vous nous abaiss z par trop, en mettant les hommes si haut. J'imagine, moi, que les hommes sont un peu faits pour nous, et que leur vie

doit recevoir sa flamme de nous : la preuve qu'ils sont faits à notre usage, c'est que nous sommes mères et par conséquent les maîtresses du monde.

» Ayant été très sottement mariée et aimant mon mari pour faire comme tout le monde, puisque j'entends dire partout que c'est l'esprit du siècle que de s'en tenir là.... d'ailleurs c'est un brave homme, et je ne voudrais pas lui faire de la peine pour trente amans !.... où en suis-je donc ? ah !... oui, j'ai été néanmoins mariée très sottement, en ce que j'ai vingt-deux ans et que M. le marquis en a quarante-neuf, ce qui fait que lorsque j'en aurai trente il en aura cinquante-sept si je sais bien compter ;

or imaginez-vous que je puisse *déverser ma sensibilité* sur un sexagénaire, *rattacher ma vie à* lui, *m'occuper de son bonheur*. Pendant qu'il prendra une prise de tabac j'aurai mille pensées; quand il montera par une portière de la voiture, je sortirai par l'autre : en vérité, l'avenir m'effraie, et je vous trouve bien heureuse d'épouser un beau jeune homme que vous aimez; mais cependant ce pauvre Stainville a des qualités, je l'aime; mais écoutez-moi, car je vais crier bien fort en vous écrivant mon dernier mot : « mariez-vous. »

» Votre petit Abel a-t-il des moustaches? monte-t-il bien à cheval? connaît-il Rossini, lord Byron? quelle

est son habitude, penche-t-il la tête, marche-t-il droit ou bégaie-t-il ses pas comme le font nos vieilles personnes ? vous ne m'avez pas donné de détails sur sa personne. Eh ! mais j'y pense, ma chère, vous avez horriblement calomnié les françaises en disant qu'elles n'aiment que de la tête : pensez-y et vous réformerez ce jugement, en voyant madame S...., madame G... etc. qui ont eu tant d'amans et qui sont si agréables.

» Je vais ce soir aux *Bouffes* : je pense toujours à vous lorsque je vois votre loge vide : on me demande de vos nouvelles, et je dis à tout le monde que vous êtes en province pour mettre un peu de plomb sur votre

esprit, parce que vous écrasiez tout le monde par votre amabilité, et que vous ne voulez plus vous faire d'ennemis que par votre beauté. Songez-y bien, ma chère, vous allez perdre beaucoup dans cette solitude; revenez à Paris promptement! sans cela point de salut. Je réfléchis à ce que vous dites du besoin qu'ont les femmes de rejeter leur sensibilité sur quelque chose, et je ris comme une folle, parce que j'ai un petit singe que j'aime à la passion, depuis quinze jours, et que ce qui fera que j'aimerai toujours mon mari, c'est que je me sens un faible pour les pauvres bêtes; cela me préservera de trahir la foi conjugale, en ce que ma sensibilité

s'exercera sur quelqu'animal. Ah ! je suis profondément philosophe, et je n'ai pas, pendant quinze ans, cousu, brodé et peint à l'aquarelle, effleuré mon piano et chanteroné des airs pour ne rien savoir : adieu, chère amie.

» *P. S.* Le ponceau est en vogue, je vous écris cela pour votre *gouverne* : tout serait perdu, si Abel ne vous voyait pas en *ponceau*. Oh ! le joli nom qu'*Abel* !.... êtes-vous heureuse de pouvoir y joindre un nom tendre, comme *mon cher Abel*, *mon doux Abel*, sans que cela soit ridicule ! c'est encore un avantage que j'ai perdu avec Stainville : comment l'appeler mon doux *Marc*, mon cher *Marc* ! cela jure par trop, c'est comme du satin

accouplé avec l'étoffe dont on fait les robes des juges et des procureurs..... adieu, chère Jenny... Jenny! dans peu nous dirons : Abel et Jenny.

CHAPITRE XIV.

Adieux de Catherine.

La pauvre Catherine fut quelque temps en proie à un chagrin si profond, qu'elle ne sortit pas de sa modeste chambre, et qu'elle feignit d'être malade, ce que l'on put bien croire d'après l'altération de sa douce physionomie.

Cependant, un matin elle se leva, voulut se promener, et se dirigea lentement vers la colline; car un dernier sourire de l'espérance l'avait soutenue : « La duchesse est bien belle,

mais, s'était-elle dit, elle a trompé Abel, et je vais voir ce qu'Abel en pensera. »

Elle monta languissamment le chemin tortueux de la chaumière, elle arriva près d'Abel, et une douce rougeur se mêla à la pâleur de son visage. Abel était sur la pierre, faisant ses projets pour l'avenir; car il ne pouvait douter de son bonheur, et il ne pensait qu'à rendre la fée la plus heureuse des fées.

— Je tâcherai, se disait-il, d'aller avec elle loin, bien loin des génies et des hommes : nous serons dans un palais brillant, entouré de jardins délicieux : là, ignorés et contens, je serai pour elle l'esclave le plus dé-

voué, le plus attentif. De même qu'elle me versait l'ambroisie dans son divin séjour il y a quelque temps, de même, moi, j'épierai ses besoins, (si les fées en ont) sa pensée, ses désirs. Exécuter ses ordres sera mon délice; un regard, ma plus grande joie; enfin elle sera une espèce de divinité visible que j'adorerai sans cesse, en me confondant sans cesse avec elle : nos pensées, nos vœux seront les mêmes, et ma vie sera tout amour.

Là, Catherine parut.

—« Oh! Catherine, dit Abel, comme tu es changée!.. qu'as-tu donc?...

— Abel, répliqua-t-elle en s'asseyant à côté d'Abel, tu es donc heureux d'aimer une fée.

— Oh oui.

— C'est cette qualité de fée, ce pouvoir brillant, ce prestige qui te charment.

— Oui, Catherine, je volerai avec elle sur les nuages, nos sentimens s'épureront dans la haute région du ciel, ô bonheur !

— Eh bien, continua Catherine en proie à un doute cruel, si ta fée n'était pas une fée, si ce n'était qu'une femme comme moi.... si elle t'avait trompé....

Abel resta muet, ses yeux exprimèrent tour à tour une foule de sentimens divers, et la pauvre Catherine consultait son visage, comme un criminel qui attend sa sentence, con-

sulte les yeux des jurés qui sortent de leur salle de délibération ; son cœur battait avec une force et une rapidité étonnantes : la joie d'abord, le doute ensuite, puis la joie, mais enfin le plus grand chagrin l'agita, car Abel finit par s'écrier :

— Ah ! chère Catherine, quelle idée oses-tu me présenter?... si c'était... eh bien ! je serais le plus heureux des hommes, car elle ne serait plus au-dessus de moi : je sens dans mon cœur tant d'amour, une si grande conscience de force, qu'alors elle tiendrait son bonheur de moi. Son pouvoir me la faisait adorer, sa faiblesse me la rendrait encore plus précieuse !... ah ! Catherine, puisses-tu dire vrai !

—Tu l'apprendras bientôt, répondit la jeune paysanne en se levant, et dans peu tu recevras les adieux de ta petite Catherine: alors, dit-elle, tu me connaîtras... car dans le monde brillant où t'entraînera la duchesse de Sommerset, ta gentille fée... Catherine serait déplacée!.. Que dis-je? elle nuirait à ton bonheur, car tu es trop sensible pour ne pas me plaindre: mais je tâcherai que mon souvenir ne trouble pas tes prospérités... Abel, je ne puis pas me plaindre de ton choix, car la duchesse mérite qu'on l'aime.. elle éclipse toutes les femmes de la terre. Adieu, Abel.

— Ce que tu me dis, répondit-il, me fait frissonner... Quel accent! *Tu*

penses grand!.. s'écria-t-il, après un mt de silence.

— Chut !... dit-elle, en mettant son joli doigt sur ses lèvres, je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas quitter ta chaumière, sans avoir reçu l'adieu de Catherine... Adieu, j'entends dans le lointain un équipage... c'est elle! c'est la duchesse! Adieu !... » Elle s'enfuit à travers les rochers avec la démarche d'un être privé de raison.

En effet, ainsi qu'elle l'avait dit, une brillante calèche arriva devant la chaumière et la duchesse de Sommerset en descendit. Abel la reçut dans ses bras et s'écria : « Catherine vient de me dire que vous n'étiez pas une fée.

— Non, répondit-elle, car les fées n'existent pas, c'est une création imaginaire...

— Qu'êtes-vous donc?...

— Plus qu'une fée !... dit-elle.

— Et quoi ?... répondit Abel avec une vive curiosité.

— Je suis, dit-elle, en embrassant son bien-aimé, je suis une femme qui aime! Qui se consacre à votre existence, qui tâchera de l'embellir, qui sacrifie rang, fortune, honneurs, préjugés, qui brûle toutes les vanités humaines comme un encens à peine digne de l'autel de l'amour... Votre ame naïve ne peut pas encore connaître la société, ses bizarreries, ses distinctions. Un jour, Abel, vous comprendrez

l'espèce de sacrifice que je vous fais, vous serez même étonné qu'une femme du monde l'ait fait, mais voyant chaque jour combien je vous aime, vous le trouverez tout simple... Quand je vous dirai que je suis duchesse, que j'ai plus d'un million de revenu, vous n'en saurez pas davantage! Vous, vous n'avez rien, si ce n'est une chose que rien ne saurait payer : une belle ame, dont tous les sons purs, harmonieux, résonnent comme un écho du ciel. Voyez, je dépouille tout sentiment de coquetterie, elle est inutile avec l'élève de la nature : je viens à vous, je vous prends la main, je la serre contre mon cœur (ce qu'elle faisait), je dépose sur vos lèvres un baiser d'amour,

et je vous dis avec la naïveté que vous avez dans l'ame, et dont je n'ai qu'un reflet : « Abel, je t'aime, veux-tu marcher avec moi dans la vie? Je te sourirai toujours ; lorsque tu dormiras sur la route, je veillerai pour étendre sur ta tête des rameaux, et empêcher que des insectes ne troublent ton sommeil : le chemin sera toujours parsemé de fleurs; ta vie sera un enchantement continuel, et je tâcherai d'être toujours une fée pour toi. »

Abel était aux genoux de la duchesse, sa tête se confondait avec les pieds de cette charmante femme, et des pleurs mouillèrent même le cothurne élégant qu'elle portait.

— Relevez-vous, Abel, c'est sur

mon cœur qu'il faut venir! » Elle s'assit à côté de lui.

— Voulez-vous, dit-elle en souriant, que je vous emmène et quitter dès ce jour cette chaumière pour venir habiter mon hôtel, le vôtre, c'est-à-dire, car tout est à vous.

— O chère fée, oui *fée*, ce nom vous restera toujours!... Puis-je quitter ce lieu subitement? puis-je abandonner Caliban, Catherine ma sœur d'amour sans leur dire adieu? et je vais aller habiter les villes avec vous! mon père m'a dit qu'alors je devrais lever la pierre de la cheminée, et que j'y trouverais un talisman.

— Eh bien, mon cher Abel, je vous laisse jusqu'à demain! mais de-

main, mon amour, mon céleste, permets que je vienne t'enlever de ces lieux et jouir toujours de ton regard, de ta présence....

— Oui, oui, dit Abel au comble de la joie. »

Après avoir passé ensemble une matinée délicieuse, un de ces momens où l'ame seule s'épanche, où l'on a en quelque sorte une *double* existence, la duchesse quitta son époux en espérance, et le laissa ivre de bonheur.

Il dit à Caliban : « Vieil ami, je te donne ma cabane et mon jardin, sois-y heureux: tous les ans je viendrai te voir, je te donnerai quelqu'un pour être *Caliban* auprès de toi, comme tu le fus pour moi. Conserve bien

cette chaumière, *tout mon père* y respire! son ame semble réfugiée sous ces fourneaux, son tombeau est ici près, ce lieu doit être sacré, rien ne doit le profaner.»

Caliban lui dit: « Si tu dois être heureux, va-t'en, Abel! mais ton père était sage et il voulait que tu restasses ici: crains que le monde ne vaille pas cette solitude...... »

Ils levèrent ensemble la pierre de la cheminée et trouvèrent un coffre pesant : leur surprise fut extrême en l'ouvrant, car il était plein de diamans de la plus grande beauté, soit qu'ils eussent été faits par le chimiste, soit qu'il eût ainsi réalisé sa fortune.

— Ah! s'écria Abel, si je pouvais

être aussi riche qu'elle !... » De vieux parchemins étaients joints aux diamans : Abel après les avoir lus, trouva qu'il avait un nom de plus que celui d'Abel, et que ce nom était : *Le comte Osterwald*. Comme un homme récemment ennobli sera indigné en apprenant que cette découverte ne put rien faire éprouver à Abel !

Caliban s'en fut au village : il entra dans la maison du maire, annonça à Catherine, que demain Abel partirait avec la duchesse de Sommerset. Elle était au coin du feu, jouant mélancoliquement avec le collier de jais, son plus grand trésor. Son père, qu'elle n'amusait plus par ses douces chansons, dormait : lorsque Caliban

fut parti, elle cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer : accablée de questions par son père, qui s'était réveillé, elle ne voulut jamais répondre, et, en entendant venir Jacques Bontems, elle se retira précipitamment ne voulant rendre personne témoin de sa douleur.

Le lendemain matin, elle vint à la chaumière; elle était mise exactement comme elle était naguère, lorsqu'elle passa devant Abel pour la première fois. Elle entra dans la chaumière, mais aussitôt qu'elle eut franchi la porte, elle fondit en larmes. Elle s'assit sur le fauteuil vermoulu et regarda Abel sans pouvoir parler.

Le jeune homme s'approcha, lui

prit la main, qu'elle laissa prendre et il lui dit : « Catherine, je vais quitter ces lieux, mais toi tu y resteras, alors sois sûre que j'y reviendrai souvent, à moins que tu ne préfères venir avec moi.....

— Venir avec toi! Abel ! Abel !.... *je t'accompagnerai* de l'ame, je te suivrai partout !.. Apprends, (il eut été plus beau de me taire, mais cet effort est au-dessus de mes forces)apprends donc que je t'aime d'amour, que je n'aimerai que toi, que ta tendresse fraternelle n'est rien..... que dis-je, elle est tout, mais ce n'était pas encore assez : depuis longtemps je sèche dans les larmes : je te perds pour toujours et je ne pourrai cependant pas

t'oublier! Abel, que je suis malheureuse!.... la raison me disait que cela ne pouvait être autrement, mais mon cœur espérait toujours..... » Les sanglots l'empêchèrent d'achever...

— Ah! Catherine, s'écria Abel, que tu me brises le cœur!... que je voudrais te voir heureuse! Que faut-il faire pour cela? On dit que dans le monde, les richesses sont quelque chose pour le bonheur... Tiens, Catherine, tiens!... » et, saisissant une poignée de gros diamans, il la versa sur Catherine.

— Abel! s'écria-t-elle en pleurant, est-ce digne de toi? rien peut-il consoler un cœur privé de ce qu'il aime!» Et par un mouvement de mépris et

d'indignation rapide comme la pensée, elle se leva, jeta par terre les diamans, et, regardant Abel avec une tendresse admirable et remplie de douleur profonde, elle lui dit : « Donne-moi, donne un seul baiser d'amour et la tombe même me paraîtra charmante ! embrasse-moi pour me dire adieu, et cette simple, cette chaste caresse me sera plus que toute la terre, plus que les cieux !.... »

Abel la saisit par sa taille délicate, et déposa sur ses lèvres brûlantes un tendre baiser..... Catherine pâlit, et s'évanouit en disant : « C'est du feu !.. ah ! j'ai vécu !..... »

Catherine, pâle et presque morte,

était dans les bras d'Abel quand la duchese entra....

— Madame, dit Catherine en reprenant ses sens, puissiez-vous ignorer à jamais ce que me coûtera votre bonheur !.... » Elle regarda Abel, le contempla, l'emporta tout entier dans son cœur et disparut.

Abel resté seul avec la fée, l'instruisit de tout ce que son père avait fait pour lui, et la duchesse fut au comble de la joie en apprenant qu'Abel était comte et riche à millions : cette joie venait de ce qu'elle voyait que toutes les convenances se réunissaient, et que ce mariage offrirait moins de prise à la médisance.... Ca-

therine aurait-elle eu ce mouvement de joie ?....

La pauvre Catherine rentra chez son père. Là, Jacques Bontems et Grandvani la pressèrent de consentir au mariage, et la jeune fille regardant le cuirassier, fit un effrayant mouvement de tête en signe d'adhésion ... Ce mouvement... je ne puis le comparer qu'à celui d'une tête de squelette qui se détacherait du corps.

On se regarda en se demandant des yeux : « Qu'a-t-elle donc?... » La joie disparut, les couleurs de Catherine s'effacèrent, elle devint distraite, elle erra plutôt qu'elle ne marcha. Souvent elle regardait et ne voyait pas.

Cependant, à Paris, l'aventure

de la duchesse de Sommerset était dans toutes les bouches. Son mariage résolu , les deux fiancés n'attendirent pas longtemps : il en fut de même au village.

CHAPITRE XV.

Les deux Noces.

A Paris, dans le magnifique hôtel de M.me la duchesse de Sommerset, une foule joyeuse inondait tous les salons : les toilettes les plus somptueuses, les plus jolies femmes, les grands et une multitude d'étrangers brillaient d'un éclat splendide. Chaque pièce de l'hôtel, dans les appartemens de réception, était décorée de plusieurs lustres ornés d'une multitude de bougies que réflétaient mille glaces. Les meubles les plus précieux,

les plus élégans, la soie aux cent couleurs, le satin brillant, les porcelaines de prix, les dorures, les bronzes ciselés, les cristaux remplis de fleurs artificielles, les parfums, enfin tout ce que le luxe le plus effréné de la modernité a pu inventer de recherches, de voluptés, de délicatesses, était réuni dans ce palais, et s'offrait comme un trophée pour parer le temple de l'hymen le plus heureux qui jamais ait été contracté.

Accourus, sur la foi de la Renommée, pour contempler le fils du chimiste aux millions, le charmant, le noble, le riche héros de cette aventure singulière, les nombreux amis de la duchesse et beaucoup d'incon-

nus affluaient à son hôtel : la place Vendôme était encombrée d'une foule d'équipages plus brillans les uns que les autres, et une immense assemblée de domestiques se trouvait sous le péristyle et dans la cour.

Dans une des galeries de l'hôtel, on préparait un festin somptueux : les murs de la galerie étaient ornés des tableaux des plus fameux maîtres, et les curieux ne pouvaient s'arracher à la contemplation de cette galerie magnifique, digne d'un souverain ; et plusieurs, gastronomes sans doute, reposaient leur admiration en s'arrêtant sur l'ordonnance d'une longue table où brillaient l'argenterie, les flambeaux, les plats, les décorations

magiques, les mets les plus recherchés, les dernières productions du luxe, les ciselures, les vases, tous chefs-d'œuvre d'art: c'était un véritable enchantement.

Dans le salon principal, entre mille beautés, Jenny de Sommerset, portant le riche costume de la *Fée des Perles*, éclipsait tout le monde : elle attirait tous les regards: sa vive beauté, sa grâce, son attrait, la rendaient l'objet de tous les désirs; et, de même que tout se rapporte au soleil dans la nature, tout, dans les cœurs et sur les visages des assistans ne vivait que par elle, et se réunissait à elle : elle était le centre d'une multitude de rayons.

Pour le comte Osterwald, il ré-

gnait en souverain sur la fée, comme sa fée régnait sur tout le reste. On ne doit pas appeler *vivre* ce qui se passait en ce moment dans son être : toutes les femmes l'admiraient, et il n'est personne qui ne convînt qu'il y avait de quoi, car Abel, au milieu des plus beaux hommes qui l'entouraient, se faisait remarquer et l'emportait par l'expression du bonheur qui sortait par chaque pore de son visage céleste. Une candeur d'ange, une douce fierté, un regard humide et magique, une chevelure flottant en boucles arrondies et noires comme du jais, des formes élégantes et pures, ce maintien naïf et ce laisser-aller de la nature le rendaient une image vi-

vante de cette fameuse statue de la Grèce, sur laquelle on a rassemblé toutes les perfections humaines.

Abel se trouvait transplanté du sein de la vie ignorante de la nature, au faîte de la civilisation, au milieu de tout ce que la société offre de plus séducteur; il y était accompagné de celle qu'il aimait et jouissait de la volupté surhumaine de la voir la reine de ce cercle : il sentait que tout le monde lui enviait son bonheur, et ses idées avaient pris assez d'extension pour qu'il s'aperçût, qu'en ce moment, il était le seul être, par cinquante millions d'hommes, qui eût une telle sensation à laquelle toutes les forces de la création semblaient concourir.

En effet, la musique la plus harmonieuse donna le signal de cette fête, et Abel y resta plongé dans un nuage de voluptés tellement renaissantes, que son ame n'avait plus de forces que pour sentir; il ne pouvait plus penser : il regardait sans cesse cette profusion de richesse, et venait toujours confondre sa vue dans l'aspect enchanteur de sa chère petite fée qui l'enivrait des regards les plus fins, les plus amoureux, les plus doux. Tout leur souriait, l'univers entier se courbait sous leur amour. Jamais conte de fée ne lui avait donné l'image d'une semblable fête: enfin, il était toute jouissance, n'avait pas assez d'yeux pour voir, d'ame pour sentir.

Comment aurait-il donc pensé à Catherine !....

Catherine, la pauvre enfant! son nom nous rappelle au village. On connaît le modeste asile du père Grandvani : cette cuisine si propre est encombrée, et Françoise suffit à peine à diriger les fourneaux. La chambre du maire a été débarrassée des meubles qui la garnissaient : sur la table où était autrefois l'ouvrage de Catherine, on voit la modeste vaisselle de faïence blanche du maire. Quelques tasses de porcelaine blanche, des fruits mal servis, une argenterie peu nombreuse, mais une gaîté franche sur tous les visages, voilà ce que l'on aperçoit.

Le maréchal-des-logis des cuirassiers de la garde est là : son habit d'uniforme brille de sa grosse croix, large comme un petit écu : il relève sa moustache et pense profondément en voyant Catherine. La pauvre fille est devant cette modeste cheminée : Juliette achève sa toilette, en lui attachant le bouquet virginal. Catherine est pâle ; elle voit sans voir ; ses lèvres sont sans couleur ; elles sont entr'ouvertes, et un souffle pénible s'échappe d'entre ses dents blanches. La parure qu'elle a revêtue est celle qu'*il* lui a donnée. Catherine veut mettre un de ses gants, elle ne peut y parvenir ; trois fois sa main a passé à côté de l'ouverture du gant blanc :

elle regarde lamentablement Juliette, qui verse une larme; car, pour Catherine, elle a l'œil sec comme Brutus quand il vit mourir ses fils.

Le père Grandvani contemple sa fille: il l'examine et une peur involontaire s'empare de ses sens, il n'ose parler, il ne peut que regarder sa chère fille. Bontems lui-même se tait, comptant peut-être que les témoignages de son amour feront disparaître cet accès de pudeur, ce dernier regret d'une fille, qui dit un adieu virginal à la nature de son enfance. Il console ainsi le père Grandvani; et, comme l'espérance est le dieu le plus persuasif, le pauvre maire s'abusa.

Avant de quitter la chambre pour aller à l'église, Catherine fut à son père, passa ses bras autour de lui, et déposa sur son front un baiser filial empreint de tout l'amour qu'elle avait pour lui. Le pauvre père la bénit par un sourire.

On va en silence à l'église. Tout est un songe pour Catherine : elle s'agenouille machinalement et donne sa main au prêtre, comme par instinct. Le curé la trouva froide, il regarda Catherine, et trembla involontairement. La noce revint chez le père Grandvani, accompagnée de deux violons et d'une troupe joyeuse. Chaque paysan avait à sa boutonnière un nœud de rubans, car tout le village adorait Catherine.

Une vieille femme, assise sous un orme touffu, vit passer ce cortége: elle jeta un regard d'horreur sur la fiancée et dit tout bas à une autre vieille qui était à côté d'elle: « La mariée mourra vierge!.... »

La chambre de Grandvani reçut les conviés. Juliette et Catherine montèrent ensemble par l'escalier antique et entrèrent dans la chambre virginale de Catherine. Cette pièce était tenue avec une propreté extrême: en y entrant, on devinait, par le soin qui y régnait, que l'être charmant qui habitait ce lieu simple décoré de blanche percale et de meubles modestes, était un être composé d'amour et de tendresse: pas un grain de poussière; un

esprit d'ordre et de sagesse vous murmurait que la jeune vierge reposait pure, et que ses pensées, naïves comme elle, n'avaient jamais eu qu'un seul objet.

— Juliette, dit-elle; j'aime Dieu, mais *je l'aime* presque autant... Il ne faut tromper personne ici-bas : je ne puis vivre avec Jacques, et la vie n'est rien sans les dons d'un amour partagé.... Je préfère un coup de poignard à mille coups d'épingle pendant ma vie.... Je n'ai que *lui* dans le cœur, tu le sais.... Ce n'est pas parce que sa figure est belle, car il eût été laid que j'aurais été encore plus contente d'un regard!.... Il est heureux maintenant lui!.... Eh bien, je serai *en-*

haut!.... pour veiller à ce que rien ne manque à son bonheur.

Juliette pleurait.

— Tu pleures, ma sœur chérie? cesse, ne me plains pas? *Il* me disait qu'il y a des esprits divins qui deviennent la rosée, qui sont le coloris des fleurs, la brise du matin, l'étoile du soir, et qui se glissent dans l'air en répandant des sons. Je serai l'une de ces choses-là, et je me tiendrai toujours près de *lui*. Adieu, Juliette.

— Ah! laisse-moi espérer, dit l'épouse d'Antoine.

— Oui, reprit Catherine, espères! car j'espère moi-même: tout n'est pas terminé, peut-être....

Elles se séparèrent en pleurant; et,

sur les lèvres de son amie, Catherine déposa un tendre baiser d'espoir ou d'adieu.

Juliette descendit; elle trouva les convives autour de la table; elle prit sa place: on était joyeux; on commençait le festin, la danse devait suivre, mais Jacques Bontems et Grandvani remarquèrent que Catherine manquait; les conviés se regardèrent en silence, et Juliette se dit: « Plus de joie! »

Cependant, pendant encore quelque temps, on continua de rire et de manger, mais l'intrépide cuirassier sentait son cœur défaillir; et le père, en versant du vin, tremblait si fort qu'il en répandait sur la table: à la

fin, il demanda sa fille ; on la chercha partout; on ne put la trouver!....

L'horreur et le silence régnèrent dans cette maison naguère joyeuse, et on n'entendit plus que le balancier de l'horloge qui leur mesurait des instans d'angoisse et de terreur. Juliette, qui avait promis le secret, tâchait de paraître inquiète comme les autres.... On déserta la maison. Grandvani, Bontems et Juliette restèrent seuls, entourés du cortége de la douleur : le silence et la crainte. Grandvani regardait toujours la porte, et quand Françoise l'ouvrait, il tressaillait, mais il n'en ressentait qu'une douleur encore plus profonde, car ce n'était pas sa fille. Le village était dans la stupeur.

Cependant, au milieu de la nuit, lorsque les danses les plus voluptueuses accompagnées d'une musique enchanteresse, eurent donné lieu à l'épouse d'Abel et à ses rivales de déployer tout ce que le corps a de plus souple et de plus enchanteur; lorsque cette fête brillante fatigua par l'abondance même de la richesse et de la splendeur, on annonça que le somptueux repas attendait les mille convives.

La chaleur excessive avait fait ouvrir quelques fenêtres de l'hôtel. Au moment où l'on vint avertir Mme la duchesse que l'on avait servi, Abel respirait l'air frais de la nuit.

— Viens donc, cher ami? lui dit sa fiancée, qui, voyant qu'il ne quit-

tait pas le balcon, s'appuya légèrement sur son épaule en le tirant doucement.

— Ne vois-tu rien là en bas? lui répondit Abel.

Elle avança la tête, et ils aperçurent ensemble une masse blanchâtre, que l'obscurité, peu tempérée par les lanternes, ne laissait voir que d'une manière indistincte. A force de regarder, ils virent cette masse se mouvoir, se dessiner dans l'ombre et laisser paraître des formes; c'était une femme. Elle errait, elle se haussait sur la pointe du pied, elle suppliait qu'on la laissât entrer... Tout-à-coup, elle examina la croisée, elle s'anéantit dans la contemplation des deux char-

mans êtres dont la lumière du salon semblait caresser les contours en les rendant saisissables à la vue. Abel rassembla ses souvenirs ; il crut... ne fut pas sûr que ce fût Catherine.... cependant c'était bien quelque chose qui lui ressemblât : il pensa reconnaître la toilette de la noce de Juliette.... Il hésitait.... Sa charmante fiancée, sous prétexte qu'on attendait, l'entraîna. Alors quand il quitta la fenêtre, des accens de douleur, des débris d'une voix charmante arrivèrent à son oreille : « c'étaient des vœux pour son bonheur.. une joie de l'avoir aperçu !... quoique de loin et d'une manière fugitive... et puis des regrets... l'amour, enfin un *adieu* dit avec la

voix de la mort. » La femme agita longtemps ses bras vers lui, et jeta un cri quand il disparut.

L'entraînement de la fête, la joie du repas nuptial, les enchantemens de cette galerie miraculeuse, la présence d'une foule en proie au bonheur, firent, de cet instant de peine, un moment de songe presque oublié pour Abel.

Les derniers éclats de la joie retentissaient dans les salons, qu'Abel et la fée des Perles s'étaient retirés..... Abel nageait dans un torrent de délices sans s'inquiéter si ailleurs on mourait, on vivait, on était heureux ou malheureux; si la peine, le chagrin ne dévoraient pas des êtres sen-

sibles : on venait de prodiguer une somme immense ; elle venait de s'évanouir en jouissances d'orgueil, fumées légères!.. en vins, en mets, en bons mots, sujet d'indigestions et d'indiscrétions.... Mais, si l'on pensait à cela, on ne prendrait aucun plaisir dans le monde, on pleurerait toujours!... Vive la joie! nargue le chagrin!

A sa noce, Jacques Bontems passa la nuit à courir le village : il avait la mort dans l'ame et offrait de donner sa perception pour une seule nouvelle de Catherine. Personne ne l'avait vue. Grandvani aurait donné ses richesses pour une seule boucle des cheveux

de sa chère Catherine, son seul enfant, sa joie et son bonheur. Il voyait sa maison vide : plus cette jolie Catherine, si gentille, si aimable, si bonne !.... la douleur remplit cette nuit-là tout entière.

Deux jours après son mariage, Abel, ivre de joie et de bonheur, au comble des jouissances humaines, était emporté par un char élégant sur la route de Versailles, que la duchesse avait dessein de lui faire voir, car cette charmante fée entourait Abel de toutes les séductions. Elle lui dévoilait toutes les richesses de la capitale en répandant les grâces de son esprit dans tous ses discours, et en cher-

chant à couvrir de fleurs les chemins que parcourait Abel. Leurs mains étaient confondues ; ils se pressaient avec amour, et une calèche attelée de six chevaux roulait avec une effrayante rapidité sur les bords de la Seine.

Un groupe de trois personnes, un militaire, une paysanne, un vieillard, étaient contemplés par une foule attristée, parce que la douleur de ces personnages était si vraie et si profonde, qu'elle avait gagné de proche en proche : leurs mouvemens étaient empreints de cette lenteur que l'on met à accomplir un devoir pénible : il semblait qu'à chaque instant leurs bras fatigués retombassent.... On venait de retirer de l'eau *une jeune*

fille.... Ses vêtemens étaient tellement cousus autour de son corps, que l'on ne pouvait faire autrement que de la prendre telle que le fatal filet l'avait arrêtée au sein des ondes. Seulement, sa chevelure flottait.... et elle serrait entre ses dents, avec la force que donne la mort, un collier noir avec lequel sans doute elle avait voulu périr et être ensevelie.

La calèche passa bien rapidement; mais le fugitif coup-d'œil que le tendre Abel jeta sur le groupe le fit frissonner, car cette chevelure, cette taille, et surtout ce collier si connu, lui dirent : « C'est ta sœur d'amour, c'est Catherine!.... » Mais la calèche l'emporta si vite, qu'il était déjà loin,

bien loin, quand revenu de sa surprise douloureuse, il cria : « Arrêtez! je veux la revoir!... » La calèche allait toujours, car sa tendre fée, craignant pour lui les chagrins, devinant qu'il allait chercher une douleur, était trop soigneuse de lui arracher les épines de la vie, pour souffrir qu'il se brisât le cœur, et un mouvement de sa main délicate ordonna au cocher d'aller encore plus vîte. Pauvre Catherine!....

Lorsqu'après une année de mariage, le comte Osterwald alla revoir sa chaumière et Caliban, il aperçut devant la porte une tombe couverte de gazon, et du milieu de laquelle,

sans inscription, sans faste, s'élevait avec orgueil un jeune lis....

Abel, regardant la comtesse, s'écria : « Pauvre Catherine!.... » Caliban parut, tenant un arrosoir; il marchait péniblement, avait l'air d'une ombre; c'était lui qui arrosait le lis et qui disait souvent : « Elle aimait, elle!.... » Il n'ajoutait rien, car le vieux serviteur avait perdu la raison, et il ne reconnut que son jeune maître.... Ce réveil de l'ame dans ce corps voisin de la tombe, eut quelque chose d'attendrissant; il s'écria : « Je l'ai revu, je puis mourir!.... » Comme il achevait cette parole, l'arrosoir tomba, il se pencha sur la tombe, et son souffle regagna les cieux. En exhalant

ce dernier soupir, sa main froide et glacée fit quelques mouvemens pour serrer celle du jeune comte.

Jusqu'à présent le bonheur le plus pur couronne chaque jour l'existence d'Abel, et ce bonheur sans nuages durera sans doute.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



ANOMALIES FIGURANT DANS L'ÉDITION ORIGINALE

Tome deuxième : Page 213, deuxième ligne, l'abréviation mt signifie : moment. Folio 131 pour 231.



Ce sixième ouvrage de la collection
Le Cabinet Romantique
reproduit en fac-similé l'édition originale de 1823 de *la Dernière Fée ou la Nouvelle lampe merveilleuse.* Il a été tiré sur velin antique de Bellegarde et achevé d'imprimer le 25 mars 1963 sur les presses de l'Imprimerie Genèse à Paris.

La reliure identique à celle de l'exemplaire personnel de Balzac conservé à la collection Lovenjoul à Chantilly a été exécutée dans les ateliers d'André Piel relieur à Paris.

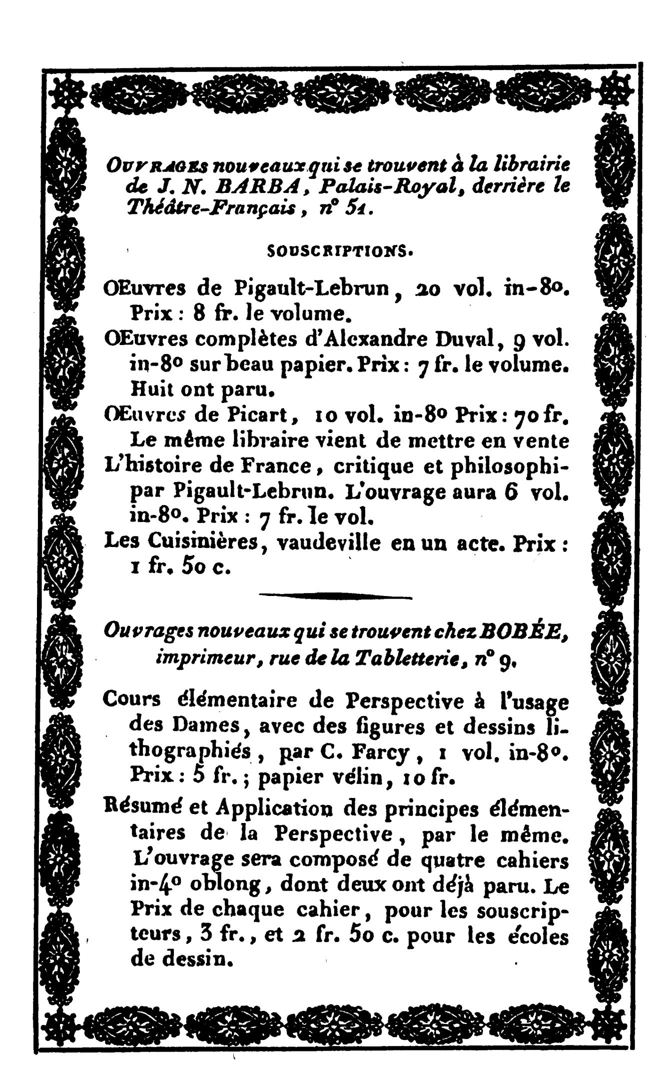
Le tirage de cette édition a été limité à mille cinq cent trente exemplaires hors-commerce : mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 1 500 réservés aux membres de l'Association
Les Bibliophiles de l'Originale
et trente exemplaires numérotés de I à XXX destinés aux animateurs de l'Association. Après ce tirage il a été procédé à la destruction des plaques de cette édition.

EXEMPLAIRE N° 241

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.







Ouvrages nouveaux qui se trouvent à la librairie de J. N. BARBA, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

SOUSCRIPTIONS.

OEuvres de Pigault-Lebrun, 20 vol. in-8o. Prix : 8 fr. le volume.

OEuvres complètes d'Alexandre Duval, 9 vol. in-8o sur beau papier. Prix : 7 fr. le volume. Huit ont paru.

OEuvres de Picart, 10 vol. in-8o Prix : 70 fr.

Le même libraire vient de mettre en vente

L'histoire de France, critique et philosophi- par Pigault-Lebrun. L'ouvrage aura 6 vol. in-8o. Prix : 7 fr. le vol.

Les Cuisinières, vaudeville en un acte. Prix : 1 fr. 50 c.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez BOBÉE, imprimeur, rue de la Tabletterie, n° 9.

Cours élémentaire de Perspective à l'usage des Dames, avec des figures et dessins lithographiés, par C. Farcy, 1 vol. in-8o. Prix : 5 fr. ; papier vélin, 10 fr.

Résumé et Application des principes élémentaires de la Perspective, par le même. L'ouvrage sera composé de quatre cahiers in-4o oblong, dont deux ont déjà paru. Le Prix de chaque cahier, pour les souscripteurs, 3 fr., et 2 fr. 50 c. pour les écoles de dessin.